

LA
SAINTETÉ DE VIE
TIRÉE
DE LA CONSIDÉRATION
DES FLEURS

par le Révérend Père ALARD LE ROY
de la COMPAGNIE de JÉSUS



À LIÉGE
Chez Bauduin BRONCKART
demeurant sur la place des PP. Jésuites
MDCXLI

Alard LE ROY, né à Lille en 1588, entra dans la Compagnie de Jésus en 1607. Il régenta les humanités l'espace de sept ans, fut durant cinq ans Préfet des Basse-classes, eut le rang de Coadjuteur spirituel et passa les trente dernières années de sa vie dans les exercices de la Chaire et du Confessionnal. Ce Père érudit mourut à Liège le 14 décembre 1653 dans sa 65^e ou 66^e année.

Principaux ouvrages d'ALARD LE ROY :

- « Iter certum coeli, et modus efficax ad salutem », Tournai, 1621.
- « Beata Virgo, causa omnium bonorum, et nota salutis », Tournai, 1622.
- « Compendium vitae B. Francisci de Borgiae », Lille, 1624.
- « La pénitence délayée souvent infructueuse, au moins douteuse », Liège, 1641.
- « La sainteté de vie tirée de la considération des fleurs », Liège, 1641.
- « Le Père de famille et ses obligations », Liège, 1642.
- « Nostre Dame de Grâce ; Nostre Dame de Bon Voyage ; Guide fidèle des Voyageurs ; Nostre Dame de Bon retour, en quatre cas bien importants, honorées aux faubourgs d'Auvroy lez-Liège », Liège, 1653.
- « La vertu enseignée par les oiseaux », Liège, 1653.

Sources : Livre « Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus » par Augustin et Aloïs DE BACKER, de la même Compagnie - Liège, Imprimerie Grandmont-Donders, rue Vinâve-d'Île, 1853.

Imprimé à Liège chez Bauduin BRONCKART en 1641.

Mis en ligne sur :

<https://donum.uliege.be/> (Université de Liège)

**Recomposé de l'ancien français vers le français moderne
et remis en page par et pour :
www.eglise-romane-tohogne.be en février 2020.**

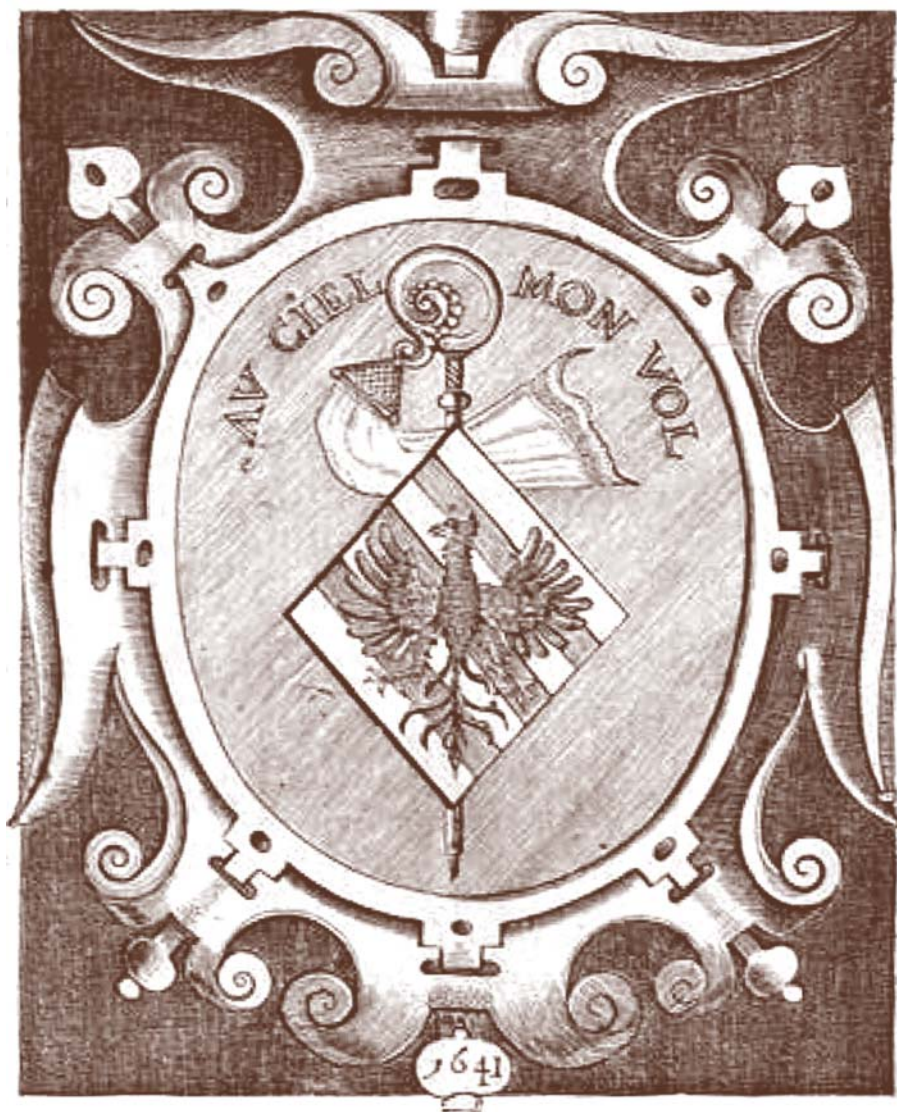
© TOUS DROITS RÉSERVÉS – 2020

LA
SAINTETÉ DE VIE
TIRÉE
DE LA CONSIDÉRATION
DES FLEURS

par le Révérend P. ALARD LE ROY
de la COMPAGNIE de JÉSUS



À LIÉGE
Chez Bauduin BRONCKART
demeurant sur la place des PP. Jésuites
MDCXLI





À L'ILLUSTRE ET VÉNÉRABLE DAME,
MADAME
MARGUERITE de Saint-Fontaine
TRES DIGNE ABBESSE
de l'ancien et renommé Monastère du Val-Benoît
à Liège



ADAME,

Le Prophète Royal désirant que tous les habitants du Ciel et de la terre donnassent louange à Dieu, dit ces belles paroles : Ciel, terre, mer et tout ce qui se meut dans ce vaste Univers, venez et louez Dieu. (Psal. 68)

Mais vous principalement, qui seuls vivez de raison parmi les animaux, contemplez Dieu et magnifiez-le, considérant ses œuvres admirables, qui n'ont ni être, ni vie, que de sa bonté, et ce pour sa gloire et pour votre bien. Car si les cieux tournent, si le Soleil éclaire le monde, si les vents soufflent, si la pluie tombe pour arroser et féconder la terre, si les rivières coulent, si la mer est remplie de poissons, si la terre produit tant d'animaux, tant de bons fruits et tant de belles fleurettes, toutes ces choses sont pour vous : Dieu fait le tout pour ceux qu'il a choisis, qui sont ses bien-aimés, dit le dévot Saint Bernard.

Ce n'est pas assez de contempler, ni d'admirer les ouvrages divins ; il faut que l'homme tire de là deux Documents, dont :

– Le Premier est qu'il doit montrer de la considération des créatures au Créateur, et aimer celui qui les a faites. C'est ce que Saint Augustin disait à Dieu en ses belles et humbles confessions : Le Ciel et la terre et toutes les pièces qui se retrouvent

en eux, me disent, ô grand Dieu, que je suis obligé de vous aimer, et crient le même à l'oreille ou plutôt au cœur de tous les mortels, à ce qu'ils n'aient aucune excuse de ne pas témoigner l'amour qu'ils vous doivent pour toutes les œuvres merveilleuses de vos mains.

— *Pour le second Document, c'est qu'il faut tirer de tout ce qui est créé quelque chose pour le bien de l'âme.*

C'est, Madame, ce que vous pratiquez lorsque vous jetez les yeux sur les ouvrages de Dieu, et spécialement sur l'Aigle de vos Armoiries, lequel avec bonne grâce étend ses ailes, et semble être prêt à voler ; vous considérez qu'il fait sa demeure aux plus hauts rochers, qu'il vole ordinairement au-dessus des nues d'une traite droite et jamais de biais, et qu'il prend toujours l'air le plus pur. Vous apprenez de ces considérations à monter en esprit bien au-delà de l'Aigle, jusqu'au trône de Dieu, à aimer celui qui ne peut être jamais aimé comme il le mérite, et par un dédain digne d'une âme religieuse, à mépriser la terre, détestant les vanités que vous avez foulées aux pieds d'un grand courage.

C'est ainsi qu'il faut prendre l'essor ; et de vrai, le dicton sentencieux et tout céleste, gravé au-dessus de vos armes, vous convie à faire cela, et le faisant ainsi vous dites : AU CIEL MON VOL, mon amour est en Dieu. Ô que la terre sent mauvais, quand je considère les demeures célestes et les biens préparés à ceux qui aiment Dieu ?

Madame, si l'Aigle de vos Armoiries vous enseigne d'envoyer au ciel ces ardents et pieux enfants, et de voler en esprit droit à Dieu ; et s'il montre à toutes vos Filles Religieuses d'en faire de même. La considération attentive des fleurs si agréables pour la bigarrure de leurs couleurs ; si belles pour la diversité de leurs figures ; et si plaisantes pour tant de sortes de bonnes senteurs, vous pourra aussi avancer plusieurs saintes pensées et élévations d'esprit, s'il vous plaît (avec toutes vos Filles spirituelles) prendre la peine d'employer quelque temps à la lecture de ce petit Livre, que vous pourrez retrancher utilement de vos occupations journalières. Je dis utilement, parce que ces fleurettes (qui plaisent principalement aux filles) ont de si belles et de si rares qualités, que quiconque veut les considérer avec quelque désir d'en profiter, il se sentira aussitôt ému à en louer Dieu, et à en retirer quelque utilité pour son âme ; et jugera le titre de ce Livre être véritable, à savoir que LA SAINTÉTÉ DE VIE peut se tirer DE LA CONSIDÉRATION DES FLEURS.

Et de fait, combien de beaux enseignements spirituels peut-on recueillir de tant de Fleurettes ? De la Rose l'on apprend à rendre une odeur agréable à la vertu ; le Lis enseigne la chasteté ; la Fleur au Soleil montre la conformité que la volonté humaine doit avoir avec celle de Dieu ; la Jacinthe toute azurée incite à la méditation des choses célestes ; la Couronne Impériale fait dédaigner les grandeurs du monde ; l'Amarante engendre un mépris des choses terrestres ; le Glaïeul et l'Iris par leurs feuilles formées

en glaives enseignent la patience ; l'Anémone ouvre le cœur pour recevoir les inspirations du Saint-Esprit ; le Narcisse fait négliger la beauté périlleuse ; l'Œillet ou Giroflée condamne les parfums des corps parfumés ; la Tulipe embrase l'âme d'un désir d'être embellie d'une grande variété de vertus ; la Marguerite incite les Personnes Religieuses à louer Dieu de bon matin ; enfin, les Pensées avancent beaucoup de belles pensées de Dieu, de soi-même, du Prochain et de la mort. Et il n'y a fleuron si petit, ni si commun, duquel les personnes vertueuses ne puissent apprendre quelque leçon salutaire.

Voilà, Madame, ce que vous enseigne ce petit Livre ; et encore que vous soyez instruite et faite à ce saint exercice depuis déjà longtemps, cette lecture vous servira pour vous affermir et maintenir davantage en cette louable pratique ; pour vous avancer de nouvelles conceptions, afin de vous enrichir d'un nouveau gain spirituel.

Poursuivez à vous exercer en ces pieux devoirs de dévotion tirés des Fleurs ; ne cessez d'être vous-même une belle Fleur, douce, désirable et agréable aux yeux de Dieu et de vos Filles Religieuses (comme vous avez fait jusqu'à présent) par votre affabilité et par votre abord facile et aimable joint à la vertu tant recommandable de l'humilité chrétienne et religieuse, qui orne grandement les Prélatures.

De cette manière, vos Filles spirituelles cueilleront des treize Fleurettes de ce petit Livre, comme aussi des fleurs de vos vertus exemplaires, la sainteté de vie, pour rendre pareillement leurs Âmes florissantes dans les vertus qu'elles leur enseigneront, afin que par leur considération, elles puissent monter à la contemplation des choses célestes, et de leur Créateur, lequel dit de lui-même : Je suis une fleur des champs et un lis des vallées. (Cantic. c. 2) En outre, afin qu'elles soient toutes d'agréables et saintes fleurs du champ et du Val-Benoît ; et enfin qu'elles disent bien souvent avec leur Très Révérende Mère et Prélate, de bouche comme de cœur, cette divine sentence : AU CIEL MON VOL.

*C'est, Madame, l'unique désir de celui qui vous présente ces Fleurs, et se dit avec toute sa Religion la petite Compagnie de Jésus, et spécialement avec le Collège de Liège,
De votre Seigneurie,*

*Le très humble et très affectionné Serviteur de Dieu,
ALARD LE ROY
de la Compagnie de Jésus.*



APPROBATION

Ce présent Livre intitulé : LA SAINTETÉ DE VIE, TIRÉE DE LA CONSIDÉRATION DES FLEURS, composé par le R.P. ALARD LE ROY, Religieux de la Compagnie de Jésus, est plein de sainte doctrine, et très digne d'être mis en lumière, en témoignage de quoi j'ai souscrit la présente, en notre Maison claustrale, ce dernier de Février 1641.

*IAN DE CHOKIER,
Chanoine et Vicaire Général de Liège.*





LA
SAINTETÉ DE VIE
TIRÉE
DE LA CONSIDÉRATION
DES FLEURS



CHAPITRE I

La Considération des Créatures doit rendre l'homme spirituel.

LA considération des Créatures est un moyen bien efficace pour faire de fort grands progrès dans la conquête des vertus, lorsque, par une étude soigneuse et une diligence industrielle, on tâche de tirer quelques documents spirituels de ce qu'elles ont de bon ou de mauvais. Telle doit être la pratique et le trafic profitable de chaque Chrétien (et principalement des personnes spirituelles) afin que par cette industrie, il puisse

se délivrer de plusieurs pensées vaines et nuisibles, et fuir beaucoup d'offenses ; et que toutes les Créatures le mènent, pour ainsi dire par la main, à la perfection, lui servant comme autant de brandons allumés pour l'éclairer à bien faire, et pour l'enflammer à un plus grand amour de Jésus-Christ.

C'est ainsi que notre Dieu en l'Écriture nous admoneste de considérer ses œuvres pour en retirer quelque utilité : *Va paresseux à la fourmi*, dit-il par Salomon, *et remarque diligemment ses voies. Et qu'est-ce qu'on peut apprendre d'une petite bête si chétive ? La patience : car bien qu'elle n'ait ni conducteur, ni maître, ni Prince, néanmoins elle apprête en été sa provision et elle rassemble pendant la moisson ce qu'elle doit manger durant l'hiver.* (PROV. c. 6, n. 6-7-8) Chrétien, es-tu nonchalant au service de Dieu ? Apprends la diligence de la fourmi : c'est maintenant durant l'été de ta vie qu'il faut t'adonner à la vertu afin qu'à l'hiver de la mort, tu trouves le bien que tu auras acquis.

Le Nouveau Testament est rempli de semblables documents que Jésus-Christ donnait à ses auditeurs, comme quand il dit : *Voyez les oiseaux, ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas non plus, ils ne mettent rien en grange, et cependant votre Père céleste les nourrit.* (Matth. c. 6 n. 26) Dites ainsi à vous-même, ô homme méfiant de la providence divine : est-il vrai que les oiseaux ne meurent pas de faim et que Dieu me procurera la nourriture, à moi qui suis fait à son image, et racheté de son précieux sang ? Il faut que je me jette entièrement entre les bras de sa providence et de son soin paternel.

Voyez-vous, dit Jésus-Christ, un moissonneur engranger le froment et jeter au feu les mauvaises herbes ? Voyez-vous un pêcheur qui met en réserve les bons poissons et rejette les mauvais ? Apprenez par là ce qui arrivera au jugement dernier : les bons seront appelés au Ciel, et les méchants seront jetés au feu éternel.

Saint Paul semble avoir trouvé très bonne cette pratique de son maître ; c'est pour cela qu'il s'en sert si souvent parmi ses Épîtres. En celle qu'il écrit aux Romains (c. 11), il montre par la comparaison d'un sauvageon sur lequel on greffe un arbre franc, comment les Gentils étaient greffés en Jésus-Christ et comment ils doivent produire des fruits dignes de Dieu et de la vie éternelle. Apprends Chrétien des arbres de ton jardin (qui, de sauvages qu'ils étaient, donnent de bons fruits) à être un fruitier en toutes actions ; imite Saint Antoine, lequel considérant en un Religieux la charité, l'humilité en l'autre, en celui-ci la patience, en celui-là la chasteté, s'efforçait de faire entrer en son âme ces belles vertus.

Le même Apôtre en l'Épître sus-alléguée dit : *Le Potier n'a-t-il point la puissance de faire d'une même masse de terre un vase d'honneur ou bien de déshonneur ;*

tantôt il fait un pot à vin, tantôt un pot à eau. (c. 9 n. 21) Tirez de là qu'il y a des contenants de colère, des hommes méchants disposés à la perte, et des contenants de miséricorde préparés pour la gloire éternelle.

Et combien soigneux ont été tant de saints personnages à tirer quelque profit pour leur âme de tout ce qu'ils considéraient au monde ? C'est ainsi que l'Abbé Pambo, voyant en la ville d'Alexandrie une Comédienne, fondit tout en larmes, donnant deux raisons à ses pleurs : la première était la perte de cette bateleuse, et la seconde le peu de soin qu'il avait de plaire à Dieu, en comparaison du temps et de l'étude que mettait cette femme jouant des farces pour plaire aux hommes. (Socrate hist. Eccles. l. 4 c. 18)

Saint Martin, jetant un jour son regard sur une rivière, aperçut quelques oiseaux d'eau guettant les poissons pour les dévorer ; aussitôt, ce saint Évêque avança quelque document spirituel tant pour lui que pour les siens. *Voilà, dit-il, un portrait des Diables : ils épient ceux qui ne se donnent pas de garde, ils surprennent les ignorants, et ne peuvent être rassasiés de ceux qu'ils ont dévorés.* (Sever Sulpic. Epist. ad Bassul.)

Observez quelquefois, Chrétiens, les toiles d'araignée en un coin de la maison et voyez au bout de ce tissage délié une cachette où l'araignée fait le guet pour attraper quelque chétive mouche. Regardez vos chiens de chasse, animaux domestiques, lesquels portent déjà dans le ventre de la chienne leur mère, l'art et les armes pour chasser et prendre les bêtes sauvages ; remarquez comment ils font des courses dans les campagnes et dans les forêts pour les attraper. C'est encore le fait des Démons, lesquels, à la manière de l'araignée et des chiens de chasse, épient toutes les actions des hommes et leur tendent des pièges pour les emprisonner, et puis pour les condamner aux peines éternelles qu'ils endurent justement.

Apprends, Chrétien, de tant d'autres créatures, voire des choses insensibles, à tirer des enseignements de vertu. C'est peu de cas d'où et de qui nous puisions des instructions, pourvu qu'elles nous rendent plus parfaits et plus grands amis de Dieu.

Après que tu auras considéré et admiré tant de beauté et de variétés qui se rencontrent parmi le Soleil, la Lune, les étoiles, les éléments, les arbres, les plantes, les animaux et parmi tant d'autres belles œuvres de Dieu, animées ou sans âme, raisonnables ou sans raison, sensibles ou sans sentiment ; après que tu auras appris de leurs belles qualités à bien vivre, dis en t'écriant : Ah ! que Dieu est admirable aux ouvrages de la main toute-puissante ; ah ! qu'il est sage en toutes les pièces de cet Univers, lesquelles il dispose et conduit selon ce qu'il veut et selon ses sages et saintes ordon-

nances : ah ! grand Dieu, que vos effets sont incompréhensibles et nos entendements trop faibles (s'ils ne sont fortifiés par votre grâce) pour percer vos merveilles cachées dans toutes vos créatures.



CHAPITRE II

La Considération des Jardins et le fruit qu'on doit en tirer.

LES abeilles qui sont encore en leur verdeur, les plus gaillardes et les plus habiles dans les ruches, volent parmi la campagne pour y trouver la matière propre à faire le miel et la cire ; on les voit « fleureter » les jardins et s'arrêter tantôt sur le serpolet et sur le thym, tantôt sur la sarriette et sur la mélisse ; on les voit parfois faire leur cueillette sur les fleurs dorées des genêts, parfois sur les œillets, sur les roses, sur les lis, sur les sureaux, sur le pavot, sur les autres fleurs dont elles sont plus friandes. C'est, Chrétien soigneux de ton salut, ce que tu dois faire pour la considération des fleurs, desquelles tu dois cueillir la vertu.

Comme j'entraï un jour dans quelque beau parterre fermé de mille fleurons, que l'on voyait dans plusieurs gentils compartiments formés de diverses façons ; il me prit aussitôt l'envie d'en louer Dieu, de le bénir et de lui rendre grâces immortelles, pour tant de belles fleurettes si diversifiées en formes, en couleurs et en bigarrures, en odeurs, en vertu, en force et en tant d'autres beautés et belles qualités. Je me sentis en outre aussitôt épris d'un désir de faire le fleuriste, mais spirituel, et je dis alors à mon âme ce que dit jadis l'époux à sa bien-aimée : *Lève-toi, hâte-toi ma mie, ma colombe, ma belle, et vient : l'hiver est maintenant passé, les fleurs sont apparues en notre terroir.* (Cantic. c. 2 n. 10-11) Et plus clairement ailleurs : *Viens en mon jardin, ma sœur, mon épouse.* (c. 5 n. 1) Et qu'est-ce qu'en dit l'époux de nos âmes en Saint Matthieu ? *Considérez les lis des champs, ainsi que les autres fleurs.* (c. 6 n. 28)

Viens donc, Chrétien, à l'école des fleurs, elles te feront la leçon sans mot dire ; elles se plaignent de ce que les filles tirent d'elles beaucoup de gloire, les portant au bras, à la poitrine et sur la tête ; mais que bien peu d'entre elles prennent de là sujet d'en magnifier leur créateur et de jeter

leurs considérations plus haut que sur des feuilles luisantes, purpurines, incarnates, blanches, orangées, bleu clair.

C'est aussi de quoi se plaint Saint Clément Alexandrin par ces paroles : *C'est une immodestie et une injure, et non pas une délectation, que se servir des fleurs à autre usage que de les regarder.* (Lib. c. Pædag. c. 8) Sa plainte s'adresse aux personnes qui abusent des fleurs pour s'en couronner la tête, et pour d'autres excès comme nous dirons au quatrième Chapitre. Il faut les contempler mais pour imiter ce qu'elles ont de bon, comme dit le même Auteur : *La fleur étant regardée récréée la vue, et il nous appartient de donner la louange et la gloire au Créateur des belles choses que nous considérons avec plaisir.*

Pourquoi ne demandes-tu pas quelquefois à l'une, quelquefois à l'autre de ces fleurettes, qui leur a donné cette diversité de couleurs, de figures, d'odeurs, pour en recevoir quelque avancement spirituel, elles ne perdront rien par le profit que tu tireras d'elles, ainsi en seront-elles bien honorées, car ce n'est point en ces fleurs que le dire commun a lieu : *Qui cueille la fleur perd le fruit.*

C'est le Symbole ingénieux apporté par le Père Petra, sancta jésuite, qui a cette inscription : *Sans aucun dommage.* (Symbolorum lib. 1. Symb. 48) C'est une mouche à miel qui repose sur quelque fleur, de laquelle (sans lui faire aucun tort) elle suce le miel ; tu ne l'endommageras pas non plus, voire encore moins, en retirant d'elle plusieurs belles et saintes instructions.

Les fleurs semblent inviter l'homme à les regarder attentivement et à en profiter par leur regard ; c'était la devise de celui qui, ayant fait peindre un beau jardin lumineux d'une rare variété de riches fleurettes, mit au-dessus cet écriteau : *Regarde afin que je sois regardée.* (P. Petra sancta Symb. lib. 8 Symb. 186) Elles désirent être considérées afin que leurs raretés t'incitent à imprimer en ton âme ce qu'elles montrent par leurs beautés. Aime les fleurs pour ce sujet. Platon dit : *que l'Amour fait sa demeure entre les fleurs, et qu'il ne repose jamais sur ce qui est défleuri.*

Saint Ambroise semble aussi t'inciter à la contemplation des fleurs par ces beaux mots : *Les Sacrements divins sont de bonnes pâtures ; là vous y cueillez une nouvelle fleur qui rend une odeur agréable de la Résurrection. Vous y cueillez le Lis, fleur d'une blancheur incomparable en qui reluit la splendeur de l'éternité. Vous y cueillez la Rose gracieusement vermeille, c'est-à-dire le Sang précieux du Corps de Jésus-Christ.* (In Psal. 118 ser. 14) Ah ! que voilà de relevées conceptions et de belles pointes d'esprit tirées des fleurs par ce grand Docteur de l'Église.



CHAPITRE III

Considération de la courte durée des Fleurs.

SI la belle diversité des fleurs et leurs raretés agréables avancent plusieurs motifs d'imiter leurs perfections, leur courte gloire et leur durée transitoire fournit un riche sujet de connaître la brièveté de toutes les beautés de ce monde qui ont de l'éclat et de la splendeur.

Ne vois-tu pas, Chrétien, comme les belles fleurettes passent comme l'ombre, lesquelles étant épanouies aux rayons d'un soleil ardent, ce bel astre les flétrit aussitôt en les éclairant ? Il n'y a point de confiance en leur gloire, elles fleurissent en un temps, et achèvent de fleurir en un autre, elles se contentent de montrer leurs couleurs quelques mois, car si elles paraissent en Mai, elles s'éclipsent en Juin, la chaleur les sèche, l'automne est leur tombeau, et jamais l'hiver ne voit leur beau visage.

C'est un proverbe assez propre aux Anciens, qui est : *La fleur n'est que cendre* ; (Manutius) et l'autre qui porte : *Ne cherchez pas la deuxième fois la rose qui est passée, et qui est une fois fanée*. Si le soleil levant voit la naissance de la fleur, il la voit morte à son couchant : mirez-vous en la rose et en la belle fleur, à peine est-elle éclosée qu'elle perd sa couleur.

Saint Clément d'Alexandrie, connaissant la flétrissure soudaine des fleurs, dit : *La brièveté de leur vie n'a que faire de longue preuve ; car la fleur et sa beauté se fanent ensemble*. (Lib. 2 Pædag. c. 8) C'est ainsi que toute la gloire de l'homme semblable aux fleurs se passe ; croyez-en Job, il l'assure ainsi dans son Livre : *L'Homme né de la femme, et qui vit peu de temps, est rempli de misères, il sort hors comme la fleur et est aussitôt brisé, il fuit comme l'ombre et ne demeure jamais en un même état*. (c. 14 n. 1-2)

Qu'est-ce qu'on admire au monde et pour quoi a-t-on beaucoup d'estime ? N'est-ce pas des richesses, des faveurs des grands et des honneurs ? Mais combien passe rapidement tout cela ! Tel est riche aujourd'hui qui sera pauvre demain ; tel acquiert, amasse, enserre et épargne ce que le feu consumera le jour suivant, ou que les larrons emporteront : *Les hommes riches ont dormi leur sommeil, ils n'ont rien trouvé en leurs mains et n'ont su emporter une bonne œuvre avec eux*. (Psal. 75 v. 6) Saint Jacques montre très bien ceci par la

comparaison de la fleur : *Celui qui est riche passera comme la fleur d'herbe. Car le soleil ardent n'est pas sitôt levé, que l'herbe est aussitôt brûlée, sa fleur tombe et sa belle grâce périt : ainsi le riche flétrira avec ses entreprises.* (Epist. c. 1 n. 10-11) Rien n'est plus clair que les paroles de cet Apôtre.

Les dignités non plus, ni les faveurs auprès des grands, sont de durée plutôt caduque comme les fleurs d'un jour. Témoin en est ce grand Capitaine Belisaire qui, pour un petit soupçon fondé en l'air d'avoir affecté l'Empire, fut privé de tous ses grands honneurs de richesses, et ayant les yeux pochés par le commandement de l'Empereur Justinien, fut contraint de se retirer au chemin public et de demander l'aumône aux passants. Vraiment : *La fleur et l'homme encore que florissant ne sont que cendre et poussière ; Dieu a reconnu de quelle terre il nous a pétri ; comme le Potier connaît son ouvrage, il s'est souvenu que nous ne sommes que terre, fange et pourriture : l'homme est comme l'herbe ; il fleurira, mais pour se faner ainsi qu'une belle fleur bien épanouie aux rayons d'un ardent soleil d'été qui la flétrit.* (Psal. 102 v. 14-15) Quelques fleurs en particulier fourniront plus avant la matière pour en dire davantage.



CHAPITRE IV

Considération du droit d'usage des Fleurs.

AH ! que l'homme a beau sujet de s'écrier quand il voit tant de belles fleurettes : Ô Dieu ! qui n'admira vos œuvres ; qui est-ce qui au printemps ne vous louera de cette variété de fleurs, et qui les voyant écloses pourra se contenir de chanter vos merveilles ? Ô que vous êtes sage en tous vos desseins, admirable en vos ouvrages, et très puissant en ce que vous faites.

Arrière d'ici, Romains, aveuglés par votre Déesse Flora. (Lactantius de fal. Relig. l. 1 c. 20) C'était une débauchée qui, après avoir amassé de grandes richesses par la prostitution de son corps, constitua le peuple romain, héritier de ses moyens, à condition qu'il créât une rente pour honorer annuellement son trépas. Comme ceci sembla honteux aux Romains, pour donner quelque couleur à cette demande humiliante, ils avisèrent de feindre qu'elle était une Déesse accordant aux fleurs la grâce nécessaire à leur conservation et

pour cela ils organisèrent des jeux qu'ils nommèrent *Floralia*, où toutes les plantes fleuriraient heureusement.

Il n'y a que le grand Dieu qui en soit l'auteur, c'est lui seul qui les donne, qui les conserve, qui les fait revivre chaque année afin que nous prenions conscience par la considération de leurs agréables qualités, de s'élever à la contemplation du Créateur, pour entrer en admiration devant ses ouvrages et en la louange de sa bonté, mais aussi pour embellir nos âmes de tout ce que ces petites fleurs nous enseignent.

Le glorieux Patriarche Saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jésus, le pratiquait ainsi. C'était un plaisir de contempler ce saint personnage, comme de la considération des moindres créatures qui soient au monde, il allait s'élevant incontinent en Dieu, qui est toujours très grand, même dans les choses les plus petites, il ne lui fallait qu'une fleurette pour de là donner aussitôt jusqu'au ciel et jusqu'à leur créateur, et il était si savant et comme né à de semblables considérations, qu'il prenait un singulier plaisir, retirant presque toujours de très dévotes et de très salutaires conceptions, desquelles il savait fort bien se servir par après, soit pour son profit particulier, soit pour l'instruction et le bien d'autrui.

Ô la belle pratique que de regarder attentivement et utilement les fleurs créées pour l'homme ! Mais, ô le malheur ! *Encore bien qu'elles soient produites pour l'homme*, dit Saint Clément Alexandrin, *les personnes sans cerveau en ont abusé, s'en servant non pour leur usage propre avec reconnaissance de la grâce qui leur est faite, mais au service des Diables.* (Lib. 2 Pædag. c. 8) Qui sont ces fous qui abusent de l'usage droit et requis des fleurs, sinon ceux et celles qui s'en servent par pure vanité, ornant leurs têtes et leurs poitrines par pure affection de vaine gloire, et jamais pour une autre fin : *Il ne faut point que l'Image vivante de Dieu soit couronnée comme les simulacres des morts*, dit le Saint Père cité ci-avant, et ce à l'imitation des Païens qui en ornaient la Fête des Diables qui étaient leurs Dieux.

Tertullien déteste ceci et dit que c'est autant contre la nature de porter des fleurs sur sa tête, que de prendre la nourriture par l'oreille et recevoir le son par la narine, or dit-il : *Tout ce qui est contre la nature est estimé monstrueux auprès de tous, mais auprès de nous semble un sacrilège contre Dieu, Seigneur et auteur de la nature.* (Lib. de coronam militis c. 5)

Écoutez, filles, comme il vous parle, car cette vanité vous est plus familière qu'elle n'est à l'homme qui se contente de son chapeau ; si vous ne devez pas avoir la tête nue pour le respect que vous devez aux Anges, dit Saint Paul, vous ne devez pas non plus paraître avec la tête couronnée :

Car qu'est-ce la couronne sur la tête d'une femme, sinon autre chose que la forme d'une malapprise qui pousse les hommes à faire le mal, un signe très grand d'impudicité, un souverain reniement à la pudeur et un motif de vilains attraits ? (Tertul. Sup. c. 14) Que dirait-on davantage contre l'usage pervers des fleurs ?

Saint Clément d'Alexandrie veut encore dire autre chose : *C'est contre la raison d'avoir nos têtes couronnées de fleurs, comme par moquerie de la vénérable Passion de Notre Seigneur, après avoir entendu qu'il a été couronné d'épines.* (Suprà) Oyez encore une fois le docte Tertullien sur le même sujet : *Quel chapeau a porté Jésus-Christ pour l'homme et pour la femme ? D'épines ! Comme par une figure des péchés que la terre de la chair corrompue a produite.* (Tertul. Suprà) Et puis montrant l'obligation que l'homme a envers Dieu pour avoir eu sa coiffure épineuse, il ajoute : *Si pour tout ceci vous devez lui offrir votre tête, présentez-lui telle si vous pouvez qu'il a offert la sienne pour vous, ou bien ne couronnez point votre tête de fleurs, si vous ne pouvez pas la couronner d'épines, parce qu'il ne vous est pas permis de porter une couronne de fleurs, mais bien une d'épines.*

Vous êtes encore au lieu du combat, vu que la vie de l'homme est une bataille continuelle ; veut-on triompher avant la victoire ? *Soyez fidèle jusqu'à la mort et je vous donnerai la couronne de vie ; le Ciel est le vrai lieu des couronnes ; c'est ici la place d'armes et de guerre.* (Apoc. c. 2 n. 10)

Ce brave Soldat de Tertullien entendit bien cette leçon, car comme on devait faire quelque largesse de la part des Empereurs aux soldats qui étaient couronnés, il arriva que ce soldat chrétien portât sa couronne en main, jugeant qu'il ne pouvait servir deux maîtres ; il fut aussitôt remarqué par ses compagnons qui le montrèrent du doigt, se moquèrent et grincèrent des dents contre lui par indignation. On le rapporte au Maître de camp qui s'enquit pourquoi il faisait autrement que les autres ; pour toute réponse, ce généreux champion de Jésus-Christ dit que ceci ne lui était pas loisible parce qu'il était Chrétien, sur quoi il fut dégradé et commandé de mettre bas la ceinture, l'épée et autres marques de soldat, et fut traîné en prison étant rougi de son sang.

Sainte Catherine de Sienne savait bien qu'elle ne serait pas couronnée durant cette vie, mais bien au Ciel, quand elle prit à deux mains le chapeau d'épines qu'elle enfonça dans sa tête pour se rendre semblable à la couronne de son époux Jésus-Christ toute couverte d'épines.

Sainte Élisabeth de Hongrie allait à l'Église avec la couronne sur la tête par commandement de ses parents. Aussitôt qu'on commençait la Sainte Messe, elle l'ôtait, mais quand on lui demanda pourquoi, elle répondit sagement : *Loin de moi cette impiété ; quoi, ma tête porterait par orgueil une couronne*

précieuse et brillante, quand celle de mon Sauveur fut cruellement piquée par des épines ?

Laissons donc les couronnes de fleurs, d'or et de pierreries aux pécheurs qui disent que : *La fleur du temps ne nous passe point. Couronnons-nous de roses pour autant qu'elles soient flétries ; qu'il n'y ait aucune prairie où on ne voit pas les vestiges et les marques de notre déshonneur.* (Sapen. c. 2 n. 7-8) Le Chrétien doit attendre la couronne éternelle après cette vie, laquelle Dieu donnera à tous ceux qui auront achevé la carrière de leurs jours, ayant combattu généreusement contre les vices.



CHAPITRE V

DE LA ROSE

présentée à l'homme vertueux et de vie exemplaire.

§ 1 – *Considérations pieuses tirées de l'odeur de la Rose, qui est la Reine des Fleurs.*

POURRAIS-JE mieux commencer la louange de la rose et le bien que l'homme doit en tirer, que par ces paroles du Prophète Roi : *Seigneur, ce sont de terribles et admirables chefs-d'œuvre que les vôtres, où vos magnificence et grandeur brillent clairement, et mon âme maintenant éclairée de la lumière de votre grâce les connaît très bien et les comprend.* (Psalm. 138 v. 14) Et de fait, cette fleur, une des merveilles de Dieu, est admirable ; voulez-vous en entendre parler ? Je suis, dit-elle, environnée d'épines qui me sont données par l'Auteur de toutes choses pour ma garde ; je suis au matin en bouton, et je m'épanouis à midi, toutes les feuilles que vous voyez en moi sortent d'un rond ou d'un globe qui est au milieu rempli de coton, auquel elles sont attachées ; au cœur de mes feuilles, il y a comme une fleurette jaune ou dorée où il y a pareillement de petits filaments en bas où est la semence, afin que l'espèce ne périsse pas ; admirez la séparation ou la différence des feuilles, les ondoiements, les ordres ou rangées ; voyez les couleurs, or blanc, or jaune, or orangé ou purpurin, or rouge, or incarnat ; joignez à tout ceci la délicate odeur, la beauté ravissante ; ajoutez la force que le Créateur de l'Univers m'a donnée pour faire diverses préparations pharmaceutiques pour la

conservation de la santé de l'homme ; de moi procèdent les eaux, les sirops, les conserves, les huiles et les onguents rosés ; tellement que je ne ranime pas seulement les yeux, mais aussi le palais, les narines, le toucher et l'estomac.

C'est bien dit, ô belle créature, tout ce qui est à vous encourage l'homme à louer Dieu et à admirer ses merveilles. Ne dira-t-on pas véritablement que vous êtes une de ses plus belles créatures et comme un chef-d'œuvre, entre les fleurs, de ses mains toutes-puissantes ? Aujourd'hui on vous appelle, à bon droit, la Reine des Fleurs ; c'est le nom que vous donne Sapho, femme savante en poésie ; elle vous nomme également l'ornement de la terre, l'honneur des plantes, l'œil des fleurs, le vermillon de la prairie, la beauté resplendissante et le rys de la terre.

C'est un proverbe (mais qui vous donne le droit de contester aux fleurs l'état de préséance), celui qui est reçu entre les hommes de lettres, quand voulant condamner la comparaison faite de choses inégales, et qui n'ont guère de proportion, ils disent : *Tu compares la Rose à l'Anémone* (Manutius) qui est aussi une fleur « bouquetière » de diverses espèces, grandeurs et couleurs. C'est encore un dicton sentencieux et avantageux pour vous qui dit : *C'est une Rose*, pour déclarer l'excellence de quelque chose ; c'est ainsi que Saint Jérôme le prend, quand parlant d'une fille louable, il dit : *Toute la parenté se réjouit d'avoir engendré une Rose.* (Lib. 2 epist. 17)

La cérémonie de laquelle se sert le Souverain Pontife le quatrième dimanche de Carême nommé *Laetare, réjouissez-vous*, est belle et à notre propos, il porte en main une Rose d'or parfumée de précieuses odeurs quand il va chanter la Messe, et la bénit pendant le Saint Sacrifice, lequel étant achevé il l'offre à quelque Prince chrétien étant présent, ou il l'envoie à quelque Roi étranger, en signe d'honneur ou pour lui signifier la fragilité humaine représentée par la Rose qui se flétrit vite, et pour un symbole de l'immortalité future déclarée par l'or de cette fleur qui est un métal éternel, afin d'inciter les Rois à désirer les choses qui n'auront jamais de fin. La Rose donc est un don de Roi et mérite le nom de Reine des Fleurs.

Je dirai enfin après Pierius, qu'anciennement les Magiciens offraient à Dieu une fiole remplie d'huile rose avec quelques paroles propres, croyant qu'après s'être oint de cette huile, de pouvoir côtoyer des Rois et des Princes pour entrer bien avant en leur bonne grâce, et pour obtenir d'eux tout ce qu'ils voudraient. (Hier. I. 55)

Disons mieux, que la considération des belles qualités de la Rose rendra l'homme vertueux agréable au Roi des Rois s'il tire utilement des instruc-

tions spirituelles de son odeur, de sa fertilité, de sa vertu médicinale, voire de ses épines et de sa courte durée. Si la Rose est digne d'être nommée la Reine des Fleurs, les vertus qu'on peut tirer de son caractère précieux feront les hommes des grands Rois au ciel, s'ils s'efforcent d'embellir leurs âmes de vertus, principalement de celles qui servent de bon exemple au prochain. Je commence par l'odeur.

L'Épouse des Cantiques, étant éprise de l'odeur attrayante de son époux, dit : *Tirez-moi : nous courrons après vous à l'odeur de vos onguents.* (Cant. c. 1 n. 3) Ô Rose odoriférante ! la suavité de votre odeur est si efficace, qu'elle tire puissamment l'homme vertueux et le force (pour ainsi dire), du moins elle l'encourage, à rendre bonne odeur à quelques vertus exemplaires pour attirer les pécheurs à l'imitation de ses œuvres vertueuses.

Les Roses les plus odoriférantes ne sont pas celles qui ont cent feuilles, mais bien, dit Théophraste, les moins feuillues. Ô le beau document que l'homme de bon exemple peut apprendre ici ! C'est qu'il ne jettera jamais de meilleure odeur de sa vertu qu'en parlant peu sans offenser par sa langue ; le cancanier enseigne mal le prochain et engage aisément au vice : *Le péché ne manquera point à parler beaucoup,* dit Salomon. (Prov. c. 10 n. 19) *Mais celui qui parle en son temps est semblable aux personnes en or qui servent de parement aux lits d'argent.* (Cap. 25 n. 11) On jetait jadis des oranges ou des pommes-coings sur les lits de ceux qui faisaient bonne chair étant couchés (telle était la coutume en ce temps-là), fruits qui sont odorants, comme le sont les paroles prononcées en temps et à heure et rarement. Et si on dit vulgairement à celui qui parle utilement et avec grâce : *tu profères des paroles de Roses,* à qui appartiendra mieux ce proverbe qu'à un homme qui n'est pas grand parleur, mais retenu en ses paroles, édifiant bien ceux qui l'écoutent ?

Il n'y a Rose qui répand mieux son odeur que celle qui croît parmi les oignons et les aulx ; je veux croire Plutarque qui dit que telle est la persuasion des jardiniers fort expérimentés (Libel. de cap. ex hostibus utilitat.) comme si la nature la rendait plus forte en odeur, contre la mauvaise odeur de ces herbes potagères. C'est ainsi que l'homme de bien doit être plus odorant en vertu quand il se retrouve en compagnie des méchants, condamnant la puanteur de leurs vices de fait ou de paroles, par ses saints discours et par ses actions vertueuses.

C'est encore une autre propriété de la Rose de ne pas perdre sa senteur, encore qu'elle soit pilée, mais ce broiement la fait odorer mieux encore. Ce que Saint Amboise dit généralement de la fleur s'adresse principale-

ment à la Rose. La fleur étant coupée ne perd pas son odeur, et étant brisée l'accroît sans la diminuer aucunement. Elle ressemble à l'onguent précieux de la Bienheureuse Marie-Madeleine qui, étant répandu sur les pieds de Jésus-Christ, remplit tout le logis de son agréable odeur.

Voilà comment l'homme juste doit restituer des odeurs plus délicates de sa bonne vie par ses paroles de conformité avec Dieu, et d'actions de grâces, lorsqu'il a le corps comme brisé d'afflictions et de maladies, lorsqu'il est hué, outragé et injurié. Job était tel, extrêmement odoriférant par la belle conformation de sa volonté à celle de Dieu, quand il dit après la perte de ses enfants et de ses biens : *Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, il a été fait comme il lui a plu ; le nom du Seigneur soit béni.* (Cap. 1 n. 21)

Au dire de Pline, le terroir aide beaucoup à donner de l'odeur aux Roses, car elles sont toujours plus odorantes dans les lieux secs plutôt que dans les lieux humides ; elles n'aiment pas les lieux gras ni argileux ni les ruisseaux. La sobriété de l'homme juste est une Rose odorante ; le gourmand est celui qui consomme beaucoup de vin, évente les assistants d'une odeur peu agréable de son vin, qui est peu de chose en comparaison de celle qui sort de son intérieur, quand la terre sèche du corps de l'homme sobre et son âme évapore des senteurs mille fois plus agréables (qui ne sont pas celles des Roses) au ciel et sur la terre.

J'ai lu avec admiration ce que Pierius a laissé par écrit, d'avoir vu à Rome l'Éminentissime Cardinal Olivier Caraffa, lequel se retirait dans l'une de ses maisons champêtres au temps des Roses, parce qu'il ne pouvait porter leur odeur et il posait des gardes à toutes les portes de la maison pour empêcher qu'aucun de ceux qui venaient le saluer n'emportent sur eux quelques Roses. (Hierog. l. 8)

Et le Seigneur Pierre Melinus, de la première noblesse romaine, homme de grand savoir, se sentait grandement intéressé par l'odeur des Roses.

Il arrive rarement que l'odeur de la bonté de l'homme vertueux soit haïe, voire des méchants, lesquels l'admirent et la louent souvent, encore qu'ils n'aient ni la volonté ni le courage de l'imiter. Tel fut un saint Evêque nommé Maruthas, lequel étant très renommé pour ses miracles, mérita même d'être honoré de ses propres ennemis, ce qui est arrivé à plusieurs autres.

Je ne trouve entre les bêtes autre que l'escarbot, bête qui se plaît dans la fiente, qui soit ennemie des Roses, ne pouvant supporter leur odeur, laquelle même lui ôte la vie. Ce fut un symbole ingénieux de celui qui, ayant peint une abeille gaillarde sur une Rose, laquelle lui fournit sa nourriture,

et un escarbot tout voisin, mourant, ajouta cet écriteau : *La vie à l'un, la mort à l'autre.* (P. Petra Sancta Symb. lib. 7 Symb. 15)

Ne diriez-vous pas que c'est justement ce que dit Saint Paul de lui-même et de tout homme qui rend un doux parfum de sa vertu ? *Grâces à Dieu,* dit cet Apôtre, *qui manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en tous lieux. Car nous sommes une bonne odeur de Jésus-Christ à Dieu, en ceux qui sont sauvés, et en ceux qui périssent.* (2. ad Corint. c. 2 n. 14-15) Voilà la mouche à miel vivante et l'escarbot mourant. *Certes,* ajoute Saint Paul, *nous sommes aux uns l'odeur de mort pour la mort, et aux autres l'odeur de vie pour la vie.*

Ce fut le salut d'un Capitaine de voleurs de voir un jour le bon exemple d'un Religieux qui ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau, car sachant bien que ce Religieux n'avait commis ni meurtre ni infamie, l'odeur de cette mortification lui donna tellement en l'âme, que détestant ses brigandages, ses déshonnêtetés et ses homicides, il prit l'habit de Religion et mena une vie sainte jusqu'à la mort.

Mais au contraire, les impies de la Sagesse, n'ayant voulu respirer la douce odeur de la sainteté des Justes, au lieu d'en tirer la vie, à l'exemple des escarbots, ils en ont tiré la mort éternelle et leur damnation, se moquant d'eux et vivant tout à rebours des bons exemples qu'ils leur donnaient ; oyez de grâce leur plainte : *Voici ceux pour lesquels nous avons eu autrefois des moqueries, et nous autres (insensés que nous étions) nous estimions que leur vie était sorcellerie et leur fin sans honneur : voilà comment ils sont mis au nombre des enfants de Dieu et comment leur partage est entre les Saints.* (c. 5 n. 3-4-5)

C'était une coutume auprès des Anciens de pendre une Rose à la porte des maisons où l'on faisait des festins, les tables étaient pareillement couvertes de Roses et les mets aussi qu'on servait à table, et l'Empereur Héliogabale faisait en outre pleuvoir une abondance de Roses sur les convives, tant l'odeur de cette belle fleur leur était agréable.

Si l'odeur du bon exemple de l'homme vertueux doit être répandue, c'est principalement parmi les banquets où le vin et les délices rendent les festoyeurs plus libres et plus vicieux ; c'est en ces lieux qu'il faut rendre l'odeur de trois vertus (de la tempérance, de la chasteté et de la fuite de la médisance), parce que les convives dépassent aisément la norme en boire et en manger ; après, le ventre suit la danse et la déshonnêteté qui l'accompagne facilement, et la langue se débride bien souvent pour déchirer la renommée d'autrui.

Celui-là répandit la bonne odeur de la tempérance qui, étant sollicité à boire plus qu'il ne fallait et ce à la santé de l'Empereur, dit gracieusement :

S'il faut donner ma vie pour l'Empereur, ce me sera un fait bien plus honnête de mourir pour lui en ses guerres contre le Turc que de tomber à table buvant à sa santé.

Judith rendit l'odeur de la chasteté au convive d'Holosernes, étant présente à elle-même tout le temps du souper ; elle mangea et but seulement ce que sa servante lui avait préparé, sachant la quantité qu'elle devait prendre pour ne pas mettre en péril sa chasteté, qui eut peut-être couru un risque si elle eut pris le boire et le manger de la table d'Holosernes ou avec quelques excès car la vilénie suit le ventre.

Et Saint Augustin connaissait très bien le péril des dénigrement qui se glissent parmi la bonne chair ; c'est pourquoi il fit écrire en grosses lettres au lieu où il restaurait ceux qui venaient à sa table, ces deux vers : *Qui médit le prochain par sa langue damnable, / Je le juge à jamais indigne de ma table.*

Aimez donc, homme vertueux et exemplaire, les Roses et leur odeur, mais pour apprendre d'elles l'odeur de la vertu : *Il ne faut pas que les hommes chrétiens sentent les parfums, dit Saint Clément Alexandrin, mais plutôt qu'ils optent pour une vie vertueuse.* (Lib. 2 Pædag. c. 8)

Mais il sera peut-être licite aux femmes d'être parfumées ; rien moins, poursuit cet Auteur, *que la femme ne respire autre chose que Jésus-Christ, qui est une onction royale et qu'elle ait toujours une onction de la pudicité, qu'elle ne ressemble pas à cette femme perdue à laquelle Salomon fait mention qui tâche d'attirer à sa mauvaise volonté quelque jeune homme par les odeurs dont sa couche était parfumée.*

(Prover. c. 7)

Enfin, ce Saint d'Alexandrie dit : *Le plaisir qui est joint à quelque profit, c'est l'opprobre ou la note d'infamie des mœurs des filles de joie, et le moyen de provoquer le déshonneur.* (Suprà) Et pour conclure, écoutez ce que dit l'Ecclésiastique : *Ô fruits divins, écoutez-moi et fructifiez comme la Rose plantée sur les rives des eaux.* (c.

39 n. 17)

§ 2 – Documents spirituels observés de la fertilité et de la vertu médicinale des Roses.

LES belles qualités de la Rose ne s'arrêtent pas à son odeur, sa fertilité et sa vertu médicinale, elles favorisent d'autres enseignements spirituels à l'homme vertueux. Parlons-en.

Premièrement de sa fécondité de laquelle Pline parle en ces termes : *Quant aux Rosiers, il faut les déchausser au commencement de Février et encore leur donner un tour de boue vers les grands jours.* (Lib. 21, c. 11) *Mais avant que de faire cela, il faut qu'ils soient bien nettoyés et bien taillés, parce qu'ils se portent fort bien étant*

coupés, nettoyés et brûlés en plante. (c. 4)

N'est-il pas vrai que l'homme vertueux ne fructifie jamais mieux que lorsqu'il mortifie ses yeux, ses oreilles, sa langue et tout le reste de ses sens et de ses membres. On ne le voit jamais plus fructueux que lorsqu'il dit avec ce saint personnage : *Brûlez-moi Seigneur en ce monde, coupez-moi selon votre bon plaisir, pourvu que vous me pardonniez pour toujours et que vous ne me réserviez pas à des peines éternelles.*

Ou bien avec Job : *Qui me fera cette grâce que ma demande soit accomplie et que Dieu me donne ce que j'attends ?* (Job c. 6 n. 8) Que demandez-vous, pauvre Job affligé ? Quelque soulagement peut-être parmi vos souffrances. Rien de cela, et quoi donc ? *Voici ma demande : Celui qui a commencé à me briser, qu'il parachève s'il lui plaît, qu'il tende sa main, qu'il me retire tout et qu'il me donne cette consolation de ne pas m'épargner lorsqu'il me chargera et m'affligera de diverses et cuisantes douleurs, et je dis assurément que je ne m'opposerai jamais aux paroles du Saint, de Dieu qui est la sainteté même.* (n. 9-10) Ah ! le Rosier fertile, autant de belles Roses, que de syllabes et de paroles !

Saint Thérèse de Jésus était un semblable Rosier, fertile à merveille en Roses blanches de chasteté et en Roses rouges de sa patience. Elle avait demandé à Dieu de ne jamais être sans quelque douleur : *Je n'ai que faire de vivre*, disait-elle, *si ce n'est que pour endurer* et de fait elle l'obtint, car plusieurs maladies durèrent chez elle jusqu'à la mort, comme le mal de cœur, la colique, un grand tremblement qui la saisissait parfois à la tête, parfois au bras et quelquefois dans tout le corps ; et elle se confesse elle-même (sous le nom de quelqu'un d'autre) qu'elle ne fut jamais un seul jour l'espace de quarante ans, sans ressentir de la douleur, ayant bien souvent en bouche ces belles paroles : *Ou mourir, Seigneur, ou partir.* Ô les belles Roses !

Pline dit encore à la louange de la fécondité des Roses : *Même avant le temps que pour en avoir de bonne heure, il faut environner le Rosier d'une fosse profonde d'un pied et remplir ladite fosse d'eau chaude.* (Lib. 21 c. 4) Et il ajoute qu'il y a des Roses hâtives tout l'hiver à Carthagène en Espagne.

La ferveur parmi les actions vertueuses, représentée par l'eau chauffée, est extrêmement louable et utile à celui qui l'a ; elle profite aussi grandement à ceux qui la regardent, vu qu'ils se sentent puissamment attirés à fuir la paresse et la tiédeur qui provoquent Dieu à vomissement (comme il dit lui-même) et à bien faire avec ardeur et cela avec la plus grande perfection possible. (Apoc. c. 3)

Et ces Roses, poussées de bonne heure, montrent que l'homme juste

ne se dérobe jamais à faire le bien, sachant ce que Salomon apporte en Sagesse quand il dit à Dieu : *Il doit être notoire à tous qu'il faut prévenir le Soleil pour obtenir la bénédiction de Dieu, et qu'il faut l'adorer à la venue de la lumière.* (cap. 16 n. 28) Il sait qu'il faut très vite s'adonner à la vertu quand on a le temps, et quand il fait jour, de peur d'être surpris par les ténèbres et par la nuit de la mort, quand il n'est plus temps de travailler pour son salut.

J'ai compté quelquefois, non sans étonnement, douze ou quinze Roses sur un jeton d'un an en quelques Rosiers ; n'est-ce pas là une grande libéralité de cet arbrisseau fertile et une instruction sainte qu'il permette à l'homme vertueux d'exercer la munificence envers les pauvres membres de Jésus-Christ ?

Sainte Élisabeth, Reine du Portugal, vit bien un jour le beau rapport qu'il y avait entre les Roses et l'argent destiné aux aumônes des pauvres. Elle était une parfaite aumônière, mais elle fut accusée auprès du Roi son mari de dilapider les richesses du Royaume. Il arriva un jour qu'elle vint à la rencontre du Roi, ayant la poitrine remplie d'argent en monnaie qu'elle allait donner aux pauvres ; le Roi lui demanda ce qu'elle avait là, elle lui dit qu'elle portait des Roses, et de fait elle les lui montra, mais ces Roses furent bientôt après converties en argent qu'elle distribua aux nécessiteux, après que le Roi ce fut retiré. Voyez-vous comme la Rose, principalement la rouge, est un symbole de charité et de largesse, mais non seulement emblématique et hiéroglyphique, mais vrai et réel ! Ou plutôt, disons :

Deuxièmement, que la Rose sert d'aumône à l'homme, en raison de tant de biens qu'elle procure à son corps, soit sain, soit malade. Eusèbe regarda à cela quand il dit que *la Rose n'est pas créée par Dieu pour le plaisir seulement, mais aussi pour la bonne santé, et les Médecins s'en servent contre plusieurs maux corporels. Et certes, je ne connais pas de médecines plus générales contre toutes sortes de maladies que celles qui sont extraites des Roses.* (Lib. 8 Præpar. Evang. c. vlt.)

Si la tête vous fait mal, la Rose lui sert de purgatif, lui ôte la douleur et elle empêche que le poil ne lui tombe. Elle est bonne aux oreilles. Elle éclaircit les yeux et arrête leur écoulement. Elle guérit les viscères de la bouche, le mal de dents, les fluxions des gencives et l'inflammation des amygdales au cou de l'homme. Elle resserre le ventre, étanche tout flux de sang et le purifie, elle est unique contre les douleurs de l'estomac et des intestins, elle apaise les battements de cœur et le conforte, elle réprime la sueur et en ôte la mauvaise odeur, elle provoque le sommeil et ôte le malaise causé par la véhémence de la fièvre.

Est-il possible qu'une fleur puisse servir de remède à tant de maux ? Les maladies de l'âme sont bien plus dangereuses et en plus grand nombre que celles du corps, auxquelles la probité du juste peut aisément remédier. C'est elle qui doit donner remède à la tête, siège de l'orgueil ; aux oreilles, pour ne pas entendre les fautes d'autrui ni les vilénies ; aux yeux, pour ne pas les voir ; à la bouche, pour ne pas en proférer. C'est la sagesse qui doit être la médecine du ventre lésé par la gourmandise ; du cœur rendu malade par les haines, par les ennuis et par les pensées lascives ; et autres sens et membres du corps vicieux causant de grandes infirmités à l'âme pécheresse.

La morsure d'un chien enragé est bien périlleuse ; un de ses remèdes est pris de la racine d'un églantier, Rosier à petites feuilles portant des Roses fort odorantes. Quelle morsure plus venimeuse et plus mortelle que celle du chien infernal, faite par ses suggestions, auxquelles, en matière d'importance, on donne consentement ; mais l'homme vertueux se remet bientôt entièrement par la grâce de Dieu lorsqu'il est tombé sur celle-ci, voire même sa vertu empêche qu'il ne soit mordu et qu'il ne s'expose à cette plaie mortelle.

Combien de douceurs fournit encore la Rose au goût de l'homme, et combien de médicaments aux parties mal disposées de son corps, quand elle entre en conciliation avec d'autres ingrédients ? C'est d'elle qu'il a une excellente protection : du sirop, de l'eau, du vin, du miel, de l'huile et de l'onguent rosé. C'est le propre de la vie vertueuse de remplir l'âme de douceur et de consolation divine, et de lui causer plus de plaisir au moment où tout l'agrément des Roses ne pourraient apporter au corps des années entières.

C'était elle qui faisait dire à Saint François Xavier : *C'est assez, Seigneur, c'est assez* ; tant il était plein de consolations très douces parmi les travaux continuels en la conversion des âmes. C'était elle qui faisait crier de la sorte le Prophète Royal : *Ô Seigneur, combien est grande l'abondance inépuisable de votre douceur insaisissable, que vous avez cachée pour les vôtres.* (Psalm. 30 v. 20)

Finalement, la Rose profite aussi aux corps morts, résistant à la pourriture, et chassant bien loin l'odeur fétide qui en sort ; la vertu le fait beaucoup mieux et plus infailliblement pour le respect de l'âme, vu qu'elle la délivre de la puanteur du péché et la rend si odorante devant Dieu qu'on dira d'elle à meilleure raison ce qu'a dit Moïse du sacrifice des bêtes offertes par Noé à Dieu : *Le Seigneur sentit une odeur délicate.* (Gen. c. 8 n. 21)

§ 3 – *Instructions vertueuses données par les Épines et par la courte durée des Roses.*

LA Rose est si « fructueuse » que la considération même des épines qui l’environnent, et de sa courte durée, avance de grands biens spirituels.

Comme Dieu donna consistance à toutes choses lorsqu’il créa de rien le ciel et la terre, les fleurs parurent à un moment donné sur la terre : *Alors la Rose était sans épine*, dit Saint Ambroise, *et cette très belle fleur à la vue fleurissait sans aucune tromperie, mais après elle fut environnée d’épines.* (Hexam. l. 3 c. 11)

Saint Basile en dit de même et ajoute qu’elles furent jointes à la Rose pour lui servir de beauté : *J’ai entendu un homme qui disait que la nature avait entouré la Rose d’épines comme autant d’attraits amoureux, pour inciter les amateurs des Roses à les cueillir avec plus d’ardeur, qu’ils les voient avec plus de petites épines.* (Epist. 149 ad Libanium) L’Épine n’est pas fâcheuse à celui qui aime la Rose.

Mais ce grand Saint donne une autre raison à la présence de ces épines quand il dit : *C’est afin que nous nous souvenions du péché d’Adam et du nôtre par la douleur causée par ces piquûres, lequel a condamné la terre à produire des épines et des chardons.* (Hexam. Homil. 2)

C’est ce que l’homme vertueux tire de la considération des épines, comme aussi qu’elles représentent le péché : *J’ai passé*, dit Salomon, *par le champ d’un homme paresseux et par la vigne d’un homme déraisonnable, et voilà que tout était rempli d’orties et tout le dessus était couvert d’épines.* (Prover. c. 24 n. 30-31) Qui est plus insensé qu’un pécheur qui est entouré d’épines, fruits de ses péchés qui le piquent, qui le rongent et le déchirent sans cesse et sans miséricorde ?

Les Poètes disent que la Rose fut créée blanche, mais que la Déesse Vénus, mère de l’amour malséant, marchant dessus, se piqua le pied par les épines qui étaient à l’entour, dont son sang, coulant sur la Rose, changea sa blancheur en rougeur. C’est l’amour au péché et spécialement à celui de la chair qui fait enfin rougir de honte le pécheur lascif et lui blesse bien sensiblement le cœur. C’est aussi l’amour aux grandes dignités qui engendre bien souvent des épines : *Soit que vous resplendissiez ô homme*, dit Saint Ambroise, *par la lueur éclatante de la noblesse, ou par la hauteur de la puissance, ou bien par l’éclat de la vertu, l’épine vous est toujours voisine.* (Hexam. l. 3 c. 11) Regardez toujours ce que vous êtes et vous ne verrez germer que les épines. N’est-il pas vrai que toutes ces supériorités mènent facilement les hommes au mépris de leurs inférieurs et à la grandeur ; et à quoi sert tout ceci, sinon à piquer ces orgueilleux principalement à la mort, quand il faudra compa-

raître devant le souverain Juge pour justifier les abus commis par ces éminences au-dessus de la populace.

L'homme vertueux, par la contemplation de la Rose jointe aux épines, semble davantage entendre cette fleur lui dire : tout ce qui est au monde assaisonné de joie et de plaisir est mêlé de tristesse et d'ennui. Le mariage joyeux aboutit enfin à un triste veuvage ; la naissance des enfants apporte un soin fâcheux à les nourrir et les élever, et leur mort cause une tristesse inconsolable ; la fécondité des femmes est accompagnée d'enfant mort-né ; la splendeur de la vie se change en déshonneur, l'adversité se fourre parmi la prospérité ; les riches s'appauvrissent par de grandes pertes ; les plaisirs engendrent du dégoût ; et la maladie renverse bientôt la santé. Ah ! que le Poète a bien dit quand il parle du plaisir de ce monde : *La volupté a plus de fiel que de miel, et il ne s'en retrouve pas une qui soit pure et entière.* Voilà bien les Roses ! Mais que d'épines les environnent !

L'homme vertueux apprend beaucoup d'autres choses des Roses épineuses : à savoir qu'on ne peut acquérir la vertu, représentée par la Rose, ni sans peine ni sans difficulté, figurées par les épines. Il sait quelle dignité était donnée à la vertu par les Anciens, à savoir à la pointe d'un rocher, sur lequel poussait vers le ciel un beau palmier, et à son sommet on voyait un trône magnifique sur lequel était assise une fille douée d'une très rare beauté et embellie par toutes autres perfections imaginables. Mais ce rocher, inaccessible de toute part, sauf par un petit sentier, n'avait à ses environs autre chose que des épines, des ronces et des cailloux pointus, si bien que ceux qui voulaient gagner le sommet ne le pouvaient sans se faire piquer par ces épines et par ces pierres aiguës.

Cette piqûre l'enseigne : la vertu est mise au prix des peines et des travaux ; les Grecs disent : *La chose qui est belle (comme est la vertu) et est difficile à acquérir.* C'était ce que voulait signifier le symbole de celui qui avait peint une Rose entre les épines avec cette inscription : *La Rose attire l'homme par son odeur et par sa beauté.* (P. Petra Sancta Symb. lib. 6 Symb. 150) Encore que l'âpreté de ses épines le retienne un peu d'avancer la main pour la cueillir ; mais : *Il n'y a rien de trop ardu pour celui qui aime.* On vient finalement au bout de toutes choses, comme le bouton de la Rose s'épanouit malgré les épines.

Et si l'affection que l'on porte à la Rose fait mépriser les épines, l'excellence de la vertu fait surmonter les difficultés que l'on rencontre lorsqu'on l'acquière. C'est une chose bien avérée que toute peine endurée pour Dieu devient méritoire, comme les épines se changent quelquefois en roses. Saint François sera témoin de mes dires, lequel en 1222, visita le buisson

épineux dans lequel s'était jadis vautré Saint Benoît lorsqu'il fut assailli par quelque tentation malhonnête et comment il baisa les épines jadis rougies du sang de ce vainqueur généreux de sa chair, et qu'il leur eut imprimé le signe de la Croix, il arriva par un grand miracle que le buisson fût changé en un Rosier abondant de très belles Roses, qui existent encore à présent et sont salutaires aux malades. (P. Cornel. in Ecclesiasticum)

Enfin, l'homme juste sait très bien que les belles Roses, parmi les piquants qui les environnent, ne cessent pas de croître ni de répandre leur odeur, mais qu'elles semblent plutôt mettre au dehors toutes leurs raretés en dépit de leurs épines, ainsi que la vertu croît et est d'une meilleure odeur lorsqu'elle est entourée de pécheurs.

En voici une preuve qu'on ne peut désavouer parce qu'elle a été rapportée par la glorieuse Vierge Marie à Sainte Brigitte, qui se plaignait de ce que son fils Jésus avait beaucoup d'ennemis, mais la Sainte Mère de Dieu lui dit que Jésus-Christ laissait vivre les méchants pour éprouver les bons, et pour leur faire recevoir après coup le fruit de leur patience. (Lib. 1 Revelat. capit. 22) Ce qu'elle confirma par cette comparaison faite à notre propos : la Rose rend une odeur délicate, elle est plaisante à la vue, douce au toucher et cependant elle croît entre les épines qui n'ont ni odeur ni beauté, et sont âpres à effleurer : ainsi les hommes justes, doux par leur patience, beaux en leurs mœurs, bienveillants par leurs bons exemples, ne peuvent néanmoins profiter ni être estimés, si ce n'est entre les méchants. En outre, l'épine garde la Rose afin qu'elle ne soit cueillie avant de mourir. De même les méchants servent d'occasion aux bons pour ne pas être entachés par quelque péché, quand leur malice les retient d'offenser (sans doute pour ne pas être semblables à eux) afin qu'ils ne soient dissolus par quelque joie excessive ou par quelque autre offense. Ceci dit, la Reine du Ciel et de la terre finit son discours : et moi avec elle, je ne dirai rien davantage du bien qu'on peut apprendre de la considération des épines, compagnes des Roses.

Il ne reste plus qu'à aborder dans cette matière que la courte durée des Roses et le bénéfice que nous pouvons en recevoir. Est-il possible que cette fleur si belle, si odorante, se perde si vite et que sa vie dure si peu ? Sa vie dure un jour, voire même qu'elle se fane en naissant. Voyez cette Reine des fleurs qui avait étalé sa belle robe avec tant d'ostentation au soleil levant, comment à son couchant elle tombe par terre par pièces à demi-flétrées, devenant un cadavre de fleur, le jouet des vents et des pieds

qui la foulent. Cette courte joie des Roses donna peut-être sujet aux Anciens d'ordonner par testament que l'on mette des Roses sur leur tombeau.

Comment aussi les Rois chaldéens mettaient une Rose au bout de leur sceptre, laquelle étant d'une nature froide, résiste à l'ivrognerie, donnant par là à connaître que le sceptre, marque de puissance et d'autorité, enivre aisément les Rois d'une fatuité orgueilleuse, dont la Rose, attachée à son extrémité, belle à souhait, mais aussitôt fanée, leur rappelait que leur domination prendrait bientôt fin, si bien que cette pensée devait les contenir dans les bornes de la modestie et réduire leur orgueil. (Herodotus l. 1)

Saint Basile avance un autre enseignement découlant de cette gloire passagère : *À peine*, dit ce grand Évêque, *sommes-nous de retour en notre logis après avoir cueilli ces fleurs, qu'elles se flétrissent et sèchent en nos mains.* (Homil. de Paradiso) Et puis, donnant carrière à son discours, il monte en esprit au ciel où il considère la beauté des fleurs, laquelle n'est que passagère, mais d'un plaisir constant, d'un regard gracieux, d'un contentement éternel, d'une odeur insatiable et d'une gaillardise reluisante de diverses couleurs. La Rose (pas plus que les autres fleurs) ne se défait pas là par les tourbillons des vents ; les nouvelles Lunes ne la fanent pas ; elle n'est pas gelée par la glace, ni brûlée par l'ardeur du Soleil : mais un souffle modéré lui donne une respiration agréable et une grâce qui ne passe pas avec le temps.

Ô la belle contemplation du grand Basile ! Comme aussi celle de ce brave Religieux qui avait peint une Rose dans sa cellule, dont la beauté est si caduque, mit tout proche cet écriteau : *Les Roses célestes sont bien autres, elles sont d'une durée éternelle.*

Descendons du ciel sur la terre et voyons comment toutes les choses de ce monde se passent à l'exemple de la Rose. C'était la pieuse considération de Salomon, lequel ayant représenté à ses yeux tous les beaux objets qu'il pouvait trouver sur la terre, et après avoir donné à son cœur le plaisir de tout ce qui semblait pouvoir le contenter, contemplant la condition transitoire de toutes choses, dit : *J'ai vu en toutes choses une vanité et une affliction d'esprit, et qu'il n'y a rien de stable ni de permanent sous le Soleil.* (Eccli. c. 2 n. 11)

Ah ! chante le Poète : *Combien de vanité voit-on parmi toutes choses !* (Persius satyra) Tout ce qu'il y a presque au monde s'évapore en une nauséabonde fumée de sale vanité.



CHAPITRE VI

DU LIS

présenté aux Vierges.

§ 1 – *La blancheur et l'odeur des Lis* *mettent en avant de beaux enseignements pour les Vierges.*

LE Lis est la plus belle fleur des jardins après la Rose ; son excellence est telle qu'elle lui a donné, aussi bien qu'à la Rose, le nom de *Fleur Royale*. Mais sa plus grande louange provient de ce que Jésus-Christ a daigné s'appeler *Lis des vallées*. (Cant. c. 2 n. 11) Il les aime beaucoup : *vu qu'il prend son repas au milieu d'eux*. (n. 16) S'il prend plaisir à cueillir quelque fleur, c'est le Lis qu'il choisit : *Mon bien-aimé, dit l'Épouse, est descendu en son jardin, au petit carré des choses odorantes, afin d'y prendre son repas au jardin et y cueillir les Lis*. (c. 6. n. 1) Et une partie de sa beauté est prise des Lis, car : *Ses leures, dit sa chère épouse, sont fleurs de Lis*. (c. 5 n. 13)

La Mère de Dieu, toute semblable à son Fils, porte aussi le nom de Lis ; c'est d'elle qu'il parle quand, la comparant à la fleur de Lis, il dit : *Comme le Lis surpasse les épines, ainsi ma bien-aimée surpasse toutes les filles*. (Cant. c. 2 n. 2) Et puis, faisant une description de la beauté, il dit : *Vos deux mamelles sont comme deux bichettes aux gêmeaux, lesquels paissent entre les Lis*. (c. 4 n. 5) *Votre ventre est comme un morceau de froment environné de Lis*. (c. 7 n. 2)

L'Église militante, suivant l'exemple de la splendide, a pareillement le nom de Lis ; je le dirai après Saint Ambroise qui parle ainsi : *L'Église est un Lis, car tout ainsi que le Lis élève la tête au-dessus des épines entre lesquelles il croît : ainsi l'Église de Dieu resplendit au-dessus de toutes les assemblées*. (Serm. 5 in Psal. 118)

Les membres de l'Église catholique (à savoir les hommes vertueux) sont aussi qualifiés du nom de Lis : *Comme le Lis est resplendissant : ainsi éclatent les œuvres des Saints*, dit le même Docteur. (Suprà) Conformément à ce que dit le Prophète Isaïe parlant de celui qui croira en Jésus-Christ : *Il fleurira comme le Lis*. (c. 35 n.1)

Ce ne sera pas hors de propos que de rapporter ici ce que dit Grégoire de Tours ; il parle d'un Saint Prêtre nommé Séverin, lequel avait coutume de cueillir des fleurs de Lis pour en orner les murailles des Églises, comme

il fit de celle en laquelle il commanda de creuser son sépulcre dans lequel il fut enseveli. C'est en cette Église qu'on garde un de ces Lis tout sec et aride, mais à l'anniversaire duquel ce saint personnage passa de ce monde à l'autre, le Lis paraît en sa beauté ordinaire, telle qu'il avait à l'origine lorsqu'il fut cueilli ; n'est-ce pas pour confirmer que les Saints sont des Lis et qu'ils fleurissent comme le Lis ? (Lib. de gloria Confes. c. 51)

Mais s'il y a quelqu'un sur terre qui mérite le nom de Lis, c'est la personne qui est Vierge. C'est encore Saint Ambroise qui l'affirme ainsi, quand il dit concernant l'institution d'une Vierge : *Les Lis de Jésus-Christ sont principalement les Vierges sacrées dont la virginité est sans tache et toute brillante.* (c. 15)

Saint Jérôme, le grand maître des Vierges, n'en dit pas moins par ces paroles : *Combien y a-t-il de Suzanne (nom qui signifie Lis), lesquelles, par la candeur de leur pudeur, agencent des bouquets pour leur époux et changent la couronne épineuse en la gloire de celui qui triomphe.* (Ad Principiam Virgincin.)

Et un peu plus bas, il ajoute : *La virginité se compare toujours aux fleurs, mais principalement au Lis en raison de sa couleur blanche.* Lis, ennemi de la Déesse Vénus, mère de l'amour lascif, ami de la virginité et son symbole, vu que le soleil et la rosée le produisent sans aucun dommage ni ouverture de sa tige ; voilà pourquoi anciennement, les Prêtres des Gentils l'offraient aux Nymphes tenues pour vierges, lorsqu'elles se mêlaient de sacrifier.

C'est donc à vous, ô Vierges, que je m'adresse en ce Chapitre, c'est à vous que je présente la fleur de Lis, belle, blanche et odoriférante. Tirez le fruit que je désire de cette fleur virginale : *Fleurissez fleurs, ô Vierges, comme le Lys, et soyez odorantes, produisez des feuilles en grâce et bénissez le Seigneur en ses œuvres. Magnifiez son nom et célébrez-le en la voix de vos leurres, et dites ainsi : toutes les œuvres du Seigneur sont fort bonnes. Admirez Dieu pour la belle structure de cette fleur et imitez à bon escient tout ce qu'elle a de beau, de bon et d'imitable.* (Eccli. c. 39 n.

19-20-21)

Le premier qui rend le Lis recommandable, c'est la blancheur. Les Poètes veulent nous faire croire que la Déesse Junon donnant un jour le sein à Hercules encore bébé, croyant que c'était quelqu'un d'autre, lui retira le téton se croyant trompée, et quelques gouttes de lait coulèrent en terre, de laquelle on vit aussitôt des Lis sortir. C'est le vrai Dieu et non cette trompeuse Déesse qui a donné la condition de Lis et qui l'a orné de cette blancheur, qui semble égaler, voire surpasser celle de la neige, si naïve qu'on dirait que c'est le coup d'essai de la nature pour le regard de toutes les choses blanches.

Il n'y a pas, Vierges, blancheur comparable à celle de la virginité, qui est

votre propre couleur ; c'est pour cela que Jésus-Christ, le Roi des Vierges, en sa belle Transfiguration sur la montagne de Thabor, eut ses habits blancs comme la neige, et permit qu'on lui en donnât lors de la Passion, chez Hérode. (Ioan. c. 20) La Madeleine vit deux Anges (esprits purs et vierges) revêtus de blanc lorsqu'elle jeta sa vue dans le sépulcre de son bon maître, duquel elle ne savait se départir.

Les armées du ciel, dit Saint Jean, suivaient le Verbe Dieu (Jésus-Christ) montées sur des chevaux blancs, vêtues de crêpe blanc et net. (Apoc. c. 19 n. 14) Saint Grégoire donne la raison de leur monture toute blanche par ces paroles : *Parce que leurs corps ont été resplendissants de la lumière de la justice et par la candeur de la belle vertu de chasteté.* (Lib. 31 Moral. c. 9)

C'est cette blancheur, ô Vierge, qui ravit les yeux de votre époux et qui vous donnera cette prérogative de le suivre au ciel partout où il marchera. Mais gardez-vous soigneusement de la noircir, la noirceur vous rendrait abominable devant Dieu, couleur propre aux femmes débauchées, indice de leur âme noircie par la vilénie ; car c'était une pratique anciennement observée par les femmes publiques que de porter des robes noires ; elles étaient contraintes à faire cela par les Lois par lesquelles il leur était sévèrement interdit de s'habiller de blanc.

Le Lis n'est pas seulement blanc en sa fleur, mais aussi en son oignon qui est caché, lequel a la forme d'un cœur. Vous voyez, Vierges, ce que la blancheur intérieure et extérieure du Lis demande de vous. C'est que vous devez être pures et chastes, non seulement en vos œuvres, paroles, port et gestes, mais aussi en votre âme et au cœur. N'est-ce pas ce que veut dire le Prophète David par ce verset : *Toute la gloire de la fille du Roi est au-dedans, elle est environnée d'une grande variété en belles franges d'or.* (Psal. 44 v. 14) Comme s'il disait : la gloire de l'épouse de Jésus-Christ n'est pas seulement en surface ; son plus grand embellissement est intérieur.

Oyez, Vierges, la belle leçon que vous fait Saint Grégoire ; maniant ce passage, il dit : *La virginité toute d'or n'est pas, si elle est dehors et non au-dedans.* (In 1. Reg. l. 6 c. 15) L'Habit de drap d'or, orné en broderie de diverses couleurs, montre la chasteté du corps, mais il en faut aussi une autre vue au cœur : *La Vierge a ses pensées attachées à Dieu, dit Saint Paul, afin qu'elle soit sainte de corps et d'esprit.* (1. ad Cor. c. 7 n. 34) Et en un autre lieu, il dit : *Nous procurons ce qui est bon, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes.* (2. ad Cor. c. 8 n. 21) Et Dieu même parlant au Prophète Samuel lui dit : *L'Homme voit ce qui paraît au dehors, mais Dieu regarde le cœur.* (1. Reg. c. 16 n. 7) Il considère l'âme et le corps, il veut des épouses chastes et au cœur et en la chair. On met bien

souvent au milieu, ou bien au cœur des violes et des luths, des Lis à jour, par l'ouverture desquels le son sort ; c'est la chasteté de cœur de celle qui est vierge, laquelle, par ses chastes pensées, loue Dieu plus que par n'importe quel concert de musique.

Mais ne remarquez-vous pas au milieu des Lis, certains petits filaments jaunes qui se tiennent droits, lesquels ont une graine dorée au bout, qui dore ceux qui la touchent ? C'est l'amour représenté par l'or que l'épouse de Jésus-Christ doit porter à la virginité ; il faut qu'elle soit vierge sans contrainte, par un pur désir de plaire à son époux, non parce qu'elle n'est pas recherchée ni demandée en mariage. C'est encore l'œuvre vertueuse qui est signifiée par cette couleur d'or (métal le plus fin et le plus noble de tous), action vertueuse des Vierges embrasées du feu de la charité envers Dieu leur époux, et pour l'amour de lui envers le prochain.

C'est peu de chose que la virginité sans bonnes œuvres ; je le dis après Saint Jérôme qui parle ainsi : *Ni le célibat, ni les noces ne profitent de rien sans les œuvres, vu aussi qu'il est dit que la foi qui est propre aux Chrétiens est morte quand elle n'est pas accompagnée de bonnes œuvres.* (Lib. 1 adversus Iovinia.)

Saint Grégoire en dit autant sur les paroles que Jésus-Christ adressa à ses disciples, les exhortant à avoir leurs reins ceints et les lampes ardentes en leurs mains : *Il y a en ces paroles, dit le grand Pontife, deux commandements, l'un pour restreindre les reins, et l'autre d'avoir des lampes, afin que la netteté de la chasteté soit au corps ; et la lumière de la vérité se retrouve parmi les œuvres. L'un ne plaît point à Dieu sans l'autre, à savoir de bien faire sans garder la chasteté, ou d'être chaste sans pratiquer les actions de vertu.* (Homil. 13 in Evang.)

Le deuxième, qui est digne d'être loué en la fleur de Lis, c'est son odeur, qui sent extrêmement doux aux narines des hommes qui en sont un peu éloignés ; voire il semble que les mouches à miel (*bêtelettes* toutes chastes) sont attirées principalement par cette senteur agréable, à voltiger sur cette fleur, laquelle elles aiment passionnément ; et même, au dire de Virgile (Géorg. 4) décrivant le jardin du vieillard Corycius : *Elles seules font la cueillette et leur butin sans dommage sur le Lis.* (P. Delrio in Cant.)

Celui-là allait à la recherche du parfum des Lis avec les abeilles qui, ayant peint un jardin plein de fleurs, et spécialement de Lis, mit cette inscription au-dessus : *Ce jardin et ces Lis odorants attendent les abeilles qui aiment beaucoup ces fleurs.*

Ah ! que l'odeur de la chasteté des vierges est délicate ; qu'elle est puissante pour attirer les hommes à son chaste amour : *Qu'est-ce que nous marquent les Lys,* demande Saint Grégoire, *autre chose que les âmes pures et nettes,*

lesquelles gardant la blancheur de la chasteté, rendent une douce odeur à toutes sortes de personnes, par l'opinion qu'elles répandent par leur bonne renommée dans le cœur de tous ceux qui remarquent leur pureté. (In c. 2 Cantici Cantic.) C'est pour cela que l'époux et l'épouse des Cantiques de Salomon font si souvent mention des Lis odoriférants.

S'il y a quelque vertu odorante, c'est la chasteté. Saint Jérôme le montre en la noble Vierge Démétrias, laquelle, par l'odeur de sa virginité, attira un grand nombre de filles, lesquelles, suivant les traces odorantes de leur Dame et maîtresse, offrirent leur chasteté à Dieu. Ce fut aussi cette même senteur qui, sortant de la chaste Constance, fille du grand Constantin, se répandit tellement sur plusieurs filles, qu'elle attira une multitude presque innombrable de jeunes Demoiselles à vouer leur virginité à Dieu.

Que diriez-vous si cette odeur n'était pas seulement spirituelle, mais aussi corporelle ? Telle fut celle qu'exhalèrent les Saints Julien et Basilisse la nuit de leurs noces qui fut si efficace auprès de Basilisse, qu'à l'exemple de son mari, elle garda une chasteté perpétuelle.

Les corps même des Vierges mortes rendent une odeur céleste ; en est témoin le corps de Sainte Marguerite, Vierge de l'Ordre de Saint Dominique, fille du Roi de Hongrie, de qui sortit l'espace de plusieurs jours une odeur si douce que le baume et les plus précieux parfums du monde ne pouvaient lui être comparé.

Et, presque de notre temps, le corps de Saint François Xavier, cinq mois après son glorieux trépas, étant exhumé en un cercueil plus honorable qu'on trouva trop court, étant donné qu'on fut contraint de presser et de courber quelque peu le saint corps ; encore en entier, son épaule rendit du sang et le sang une douce senteur, laquelle n'était pas de sang, mais de pureté et de sainteté.

Cette odeur virginale a tellement compté dans l'âme des Païens, qu'ils honorèrent les Vierges, comme si elles eurent été des Déesses descendues du Ciel, tant était grande l'estime qu'ils avaient de la virginité comme d'une citadine céleste.

§ 2 – *Le beau Lis, fertile et médicinal, montre les belles qualités des Vierges.*

J'AVANCE, pour la troisième louange de la fleur de Lys, sa beauté ; beauté qui ne peut avoir un louangeur plus digne que n'est le Fils de Dieu ; mais quelle louange lui donne-t-il ? Il faut l'entendre parler : *Pourquoi vous*

mettez-vous en peine, dit-il à ses apôtres, *pour vous vêtir ? Considérez comment les Lis des champs croissent ; ils ne travaillent et ne filent pas ; néanmoins, je vous dis que Salomon, même en toute sa gloire, n'a jamais été si bien couvert que chaque Lis que vous voyez.* (Matth. c. 6 n. 28-29) Malgré que Salomon était revêtu d'un manteau vraiment royal, broché d'or, tant parsemé de Lis précieux, et bien la fleur de Lis est mieux parée des ornements à elle et non empruntés ailleurs sinon à la nature.

Saint Ambroise confirme ceci quand il dit : *Salomon, Roi très riche et très sage, est jugé inférieur à la beauté des Lis.* (Hexam. l. 3 c. 11) Beauté telle qu'elle a donné son nom à la belle ville capitale de la Perse nommée Susa, car ce mot exprimé en langue Perse signifie Lis, en raison de l'abondance de ces belles fleurs qui croissent aux environs de ladite Ville.

Ah ! que la chasteté est d'une excellente beauté : *Ô combien belle est la chaste génération avec clarté*, s'écrie Salomon, *car sa mémoire est immortelle, d'autant qu'elle est connue de Dieu et des hommes.* (Sapient. c. 4 n. 1)

Saint Martin, jetant un jour les yeux sur une prairie, il en vit une partie à demi-mangée par les bêtes qui y pâturaient et dit à ceux de sa suite : *Voilà une figure du mariage, car encore qu'elle n'ait pas du tout perdu la grâce de ses herbes, elle ne retient pourtant aucune beauté de ses fleurs.* Et puis, regardant une deuxième partie toute renversée par les cochons qui n'y avaient laissé ni herbe ni fleurette : *C'est*, dit ce saint Évêque, *la sale et vilaine image du déshonneur.* Mais considérant la troisième partie qui n'avait encore reçu aucun dommage, belle de ses herbes verdoyantes et de mille fleurettes, desquelles elle était toute parfumée, il dit que cette portion montrait la gloire de la virginité : *heureuse beauté et digne de Dieu puisqu'elle lui cause un singulier plaisir !*

Je dirai que la beauté d'une âme chaste rejaillit même sur le corps, le rendant beau, beauté extérieure qui est la marque de l'intérieur. Saint Ambroise dit de cette beauté corporelle : *qu'elle est l'image de l'âme et le portrait de probité et de bonté.* (Lib. 2 de Virginib.) Telles furent les Catherine, les Agnès, les Cécile et autres, je dis belles à merveille ; telle fut une Andragasine en France qui, étant pressée de consentir au mariage, pria Dieu pour qu'il lui ternisse sa beauté, ce qu'elle obtint étant frappée de la lèpre.

La beauté du Lis a trois qualités essentielles : la blancheur, la hauteur et la forme ou figure. J'ai montré sa blancheur au § 1 de ce Chapitre.

La hauteur donne de la grâce ; c'est pour cela que l'époux, décrivant la beauté de son épouse, loue la stature de son corps d'être semblable à la Palme, comme s'il lui disait : *Vous avez le corps bien fait, il est droit, long et d'une belle taille.* Le Lis est une fleur des plus grandes qui se retrouve dans les

jardins, car on en voit quelquefois qui ont trois coudées de haut.

La hauteur du Lis montre celle de la chasteté, qui est une vertu des plus hautes et des plus relevées, vu qu'elle élève les Vierges jusqu'à la ressemblance aux Anges, voire même de Dieu. Combien Saint Ambroise parle à voix haute de cette vertu ! *Quel esprit humain, demande ce grand « louangeur » des Vierges, peut comprendre la virginité, laquelle est par-dessus les lois de la nature ? Elle a cherché au ciel ce qu'elle pouvait imiter sur la terre, et ce n'est pas sans raison qu'elle a cherché en un tel lieu une façon de vivre, vu qu'elle a trouvé un époux au ciel.* (Lib. de Virgin.) C'est elle qui, donnant accès par-dessus les nues, l'air, les astres et les Anges, a trouvé le Verbe Dieu dans le propre sein du Père.

Quant à sa figure, combien est-elle belle ! Le Lis a ses feuilles cannelées au dehors, lesquelles vont peu à peu en s'élargissant vers le haut à la façon d'une hotte, et ont les bords recourbés au dehors, et tout ceci dans une très belle proportion ; il est largement ouvert vers le haut et fermé vers le bas.

C'est la figure du cœur humain, large vers le haut, pointu en bas, et spécialement de celui des Vierges qui, s'élargissant vers le ciel par de chastes et célestes pensées, ne touche la terre qu'à un point, et alors se fait ce qu'a dit Saint Paul : *Celle qui n'est pas mariée pense au Seigneur afin qu'elle soit sainte de corps et d'esprit.* (1. ad Cor. c. 7 n. 34) Et ce que le même en écrit en son Épître aux Colossiens : *Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses célestes et non à celles terrestres.* (c. 3)

C'est précisément ce que font les Vierges, qui étant toutes dissemblables aux femmes mariées qui n'ont autre pensée que de la terre, ne visent à autre chose que de plaire à Dieu, car elles n'ont pas d'enfants à s'occuper, ni de mari sur terre à complaire, ni de famille à gouverner ; toute leur étude est en l'honneur des Lis, de s'élargir vers le ciel par des pensées toutes divines, signes avant-coureurs de ceux qu'elles auront au Paradis en suivant leur époux.

La quatrième louange du Lis, c'est la fertilité. *Il n'y a racine au monde, au dire de Pline, qui se multiplie plus que l'oignon de Lis, car quelquefois un seul oignon en rendra bien cinquante.* (Lib. 21, c. 5) C'est une chose rare que celle rapportée par un Auteur qui parle de tout ; il dit que la tige d'un Lis étant pliée et ensevelie sous la terre produira une plante à chaque nœud et germera. (Berchorius)

C'est le propre des Vierges de germer, mais chastement par toutes les

parties de leur corps ; le cœur doit faire naître des pensées vierges ; l'œil des œillades chastes, la langue des paroles de pureté, voire tous les gestes et tous les mouvements ne doivent produire que des bourgeons de la pudicité.

Il ne faut pas que la Vierge soit stérile, il faut qu'elle engendre des enfants, mais à Jésus-Christ. Et certes elle ne cède pas au Lis en fertilité ; mais quels sont ses enfants ? Ah ! qu'ils sont beaux et en grand nombre : les commandements de Dieu observés exactement, ainsi que les conseils évangéliques, les bons désirs et propos saintement conçus et puis mis en application, sont autant d'enfants très agréables à Dieu. En outre, la Vierge enfante la sagesse, la justice, la sainteté et le salut. Et le nombre si grand des fils et filles qui se sont vouées à Dieu dans les maisons religieuses à l'exemple des Vierges, ne sont-ce pas autant d'enfants qu'elles ont engendrés ?

Ce qui recommande en cinquième lieu le Lis, c'est sa vertu médicinale qui est bien rare. Car premièrement le Lis est singulier contre les champignons extrêmement vénéneux *dont*, dit Pline, *il n'y a pas longtemps que tous ceux d'une maison en moururent ; et en un autre endroit, tous ceux qui participèrent à un festin où il y en avait et en mangèrent, perdirent la vie.* (Lib. 22 c. 23) Qui a-t-il de plus adéquat à empoisonner l'homme que la vilénie ? Mais le Lis virginal y remédie aussitôt : je dis la Vierge pure comme le Lis qui, pour un contrepoison de ce venin, bride et bouche les sens par lesquels assurément ce poison se glisse en l'âme.

Deuxièmement, *le Lis a cette vertu qu'on s'en sert contre les dartres, la menue gale et l'érysipèle, qui rendent le visage tout chargé de peaux mortes qui enlaidissent tellement la face que beaucoup eussent mieux aimé choisir la mort plutôt que ces vilaines maladies.* (Plin. lib. 26 c. 2) Il fait aussi repousser les cheveux, même sur les brûlures et il déride la peau. C'est le Lis de la chasteté qui rend les âmes belles, voire les corps, comme j'ai dit ci-avant ; appliquons aux Vierges, épouses de Jésus-Christ, ce que dit Saint Paul de la Sainte Église, une de ses principales épouses : *Jésus-Christ*, dit cet Apôtre, *s'est livré pour elle afin qu'il la sanctifie, la nettoyant par le lavement d'eau, par la parole de vie, afin qu'il transmette une Église glorieuse, sans tache, sans ride et sans aucune difformité semblable.* (Ad Ephes. c.5 n. 25-26-27)

Le Lis appliqué en liniment fait revenir le poil même sur les parties brûlées, sa graine est bonne, contre le feu Saint-Antoine, et son huile souveraine aux reins. Toutes ces médecines conviennent aux Vierges ; le poil ou les cheveux pris par les Saints Pères pour les pensées signifient les belles et chastes pensées des Vierges qui n'ont autre soin que de penser à leur

époux ; pensées qui leur font aussitôt diminuer le moindre feu de la concupiscence qui pourrait peut-être s'allumer en leur corps, pensées qui empêchent que le plaisir charnel ne s'arrête aux reins, de quoi David se plaignit en disant : *Mes reins brûlant, pleins de flammes vilaines / De l'impudicité / Ont corrompu mon sang dans mes veines / Et perdu ma santé.* (Psalm. 37 v. 8)

Mais l'amour de la virginité chasse bien loin le plaisir des reins, selon ce qu'en dit Saint Grégoire : *Le Seigneur dit : que vos reins soient ceints. Nous ceignons les reins quand nous restreignons la volupté par la continence.* (Homil.13 in Evang.)

**§ 3 – Le Lis croît plantureusement dans les vallées ;
il paraît plus beau entre les épines ; il ne veut pas être touché ;
le rouge est moins estimé que le blanc, lequel est le symbole de l'espérance.**

CE QUE LES VIERGES PEUVENT APPRENDRE DE TOUT CECI.

OUTRE les louanges sus-alléguées de la fleur de Lys, en voici d'autres, ou bien des conditions de cette fleur dignes de considération, dont :

La première regarde le lieu où croît le Lis plus abondamment, à savoir dans les vallées ; l'époux me mène en cette conviction quand il dit de lui-même : *Je suis la fleur du champ et le Lis des vallées.* (Cantic. c. 2 n. 1)

Le Lis pousse plus plantureusement dans les lieux bas qu'il ne fait dans la montagne parce qu'il requiert plus d'humeur pour sa croissance. La vertu d'humilité représentée par les vallées est une belle qualité des Vierges, vertu qui leur est si nécessaire que sans celle-ci leur virginité n'agréerait pas Dieu ; sans celle-ci, la glorieuse Vierge Marie n'eut jamais été la Mère de Dieu : *Parce qu'il a regardé l'humanité de sa servante,* dit-elle en son beau Cantique, *pour cela toutes les nations me diront heureuse.* (Luc. c. 1 n. 48)

Saint Bernard l'assure ainsi sur ces paroles de la Vierge : *Dieu a regardé plutôt l'humilité de sa Servante que sa virginité, pour la faire concevoir du Saint Esprit ; si elle lui a plu par sa chasteté, elle a néanmoins conçu par son humilité, et j'ose dire que la virginité de Marie n'eut jamais existé sans l'humilité.* (Homil. 1. super Missus.) Et puis, tournant son discours vers une Vierge hautaine, il lui dit : *Il vaudrait mieux que vous ne fussiez pas vierge, que de vous enorgueillir de votre virginité, laquelle est bien une vertu louable, mais l'humilité est plus nécessaire encore ; celle-là est conseillée, celle-ci est commandée ; on peut se sauver sans la virginité, mais pas sans l'humilité.*

Oyez encore, Vierges, ce qu'en dit Saint Ambroise : *Vous avez appris la pudeur de Marie, apprenez aussi son humilité : il faut qu'une Vierge soit d'autant plus humble qu'elle est plus chaste ; qu'elle soit la maîtresse d'humilité, laquelle fait profession de chasteté.* (Lib. 2 in Luc.) Et Saint Augustin dit : *Je ne doute pas de préférer*

une femme humble à une Vierge orgueilleuse. (In Evang. secundum Ioan. ferm.)

La seconde louange ou condition du Lis, c'est qu'il paraît des mieux et avec meilleure grâce parmi les épines qui l'environnent. La chasteté n'a jamais de plus beau jour ni d'aspect plus éclatant que lorsqu'elle se trouve protégée parmi les occasions qui veulent la perdre.

C'est ainsi que le Bienheureux Louis de Gonzague, Religieux de la Compagnie de Jésus, la fit éclater à la Cour de Philippe II, Roi d'Espagne, étant Page d'honneur de Don Diego son fils, où il mena une vie si pure et si angélique qu'il ne donna pas matière d'absolution touchant le vice contraire à cette vertu.

C'est ainsi que Pulchérie, Sœur de l'Empereur Théodore (appelée au gouvernement par son Frère à l'âge de seize ans pour l'accompagner dans l'administration de l'Empire), garda cependant sa virginité parmi les épines de la Cour, la faisant étinceler encore davantage lorsqu'étant allée par mariage à l'Empereur Marcian, elle demeura néanmoins Vierge, recommandant à ses Sœurs Placilla, Arcadia et Marina la garde de leur virginité, qu'elles vouèrent à Dieu, menant un vie chaste et monacale dans le Palais impérial.

C'est ainsi, Vierges, que votre chasteté doit briller parmi les amorces de la volupté qui vous sont présentées. C'est ainsi qu'elle doit paraître plus éclatante parmi tant d'épines qui veulent la piquer.

Entre autres ornements mystérieux, desquels Salomon embellit son Temple, celui-ci en fut un, c'est que : *Les chapiteaux mis sur le haut des colonnes étaient forgés en forme de fleur de Lis.* (3. Reg. c. 7 n. 19) C'est ainsi que votre chasteté doit être inébranlable, comme une ferme colonne qui se rit des vents et des tempêtes.

Telle fut une de votre sexe, Vierge constante, Vierge qui parut beaucoup plus belle parmi les épines des allèchements de la chair (qui piquent à merveille le cœur, et n'adorent à mort que celles qui se laissent dire) car comme elle fut donnée à un soldat lascif qui la menaça de mort si elle n'obéissait pas à sa volonté, cette Vierge, ferme en la garde de sa virginité, préféra la perte de la vie à celle de sa chasteté. Mais par un fait encourageant et gracieux, elle dit à ce vilain que s'il ne faisait aucun tort à sa pudeur, elle lui enseignerait le moyen de s'affranchir de toutes blessures de la guerre et le pria d'en faire l'essai sur elle-même. Comme il apprécia ce discours, croyant ce qui lui était dit, la Vierge prit un petit vase qu'elle avait rempli de cire et d'huile mêlées ensemble à cette fin, elle s'en oignit le cou, et puis exhorta le soldat à faire l'expérience de ce remède, en lui donnant le plus

grand coup qu'il pût de son épée, mais uniquement à l'endroit de l'onction ; il n'y manqua point, et voilà que sans y penser il tranche d'un coup la tête à cette Vierge. Ah ! le beau Lis mis sur une colonne, non de bronze mais d'un courage hardi, mâle et indomptable.

Mais pourtant, Vierges, il ne faut pas se précipiter devant le danger, il faut fuir toutes les occasions périlleuses de faire quelque naufrage de la pudeur, autrement si l'une échappe, dix y seront submergées.

Ce fut le remède que donna jadis le Bienheureux Frère Gilles de l'Ordre de Saint-François car, étant en compagnie d'autres Religieux rassemblés pour traiter des remèdes pour vaincre les péchés, et spécialement celui de l'impudicité, quand ils eurent avancé divers moyens, Frère Gilles, parlant à son tour, dit qu'il n'y avait pas de remède plus singulier pour surmonter la fornication que de prendre la fuite, ce qui fut approuvé de tous ; car c'est cela même que Saint Paul apporte quand il dit : *Fuyez la fornication et tout objet qui peut induire ou tirer à ce péché.* (1. ad Cor. c. 6 n. 18) Et Saint Augustin, conformément à Saint Paul, dit : *La chasteté a un puissant ennemi auquel il ne faut pas seulement qu'elle résiste, mais pour être plus assurée, il lui est nécessaire de fuir le plus loin qu'elle pourra.*

Une troisième louange ou condition du Lis, c'est qu'il ne veut être touché : le moindre attouchement le troue et ébranle sa senteur. Il n'y a rien de plus frêle que la virginité : au simple toucher, elle encourt un dommage.

Le chaste serviteur de Dieu, nommé Orsin, ne le savait que trop bien, lequel étant aux abords de la mort, comme il se sentit touché par la femme qu'il avait épousée avant que de se faire Prêtre et Religieux par son consentement, remassant le peu de forces qui restaient en son corps à demi-mort, il dit à voix haute : *Femme, retire-toi de moi, ôte la paille car il y a encore un peu de feu en moi.* (S. Gregor l. 4 Dialog. c. 11)

Saint Léon, Pape, connu aussi ce péril, quand un jour de Pâques, donnant la Communion au peuple, il se sentit vivement assailli par quelque véhémence tentation provenant d'un baiser qu'une femme lui donna sur la main par dévotion ; il se coupa la main, laquelle lui fut toutefois restituée peu après par la glorieuse Mère de Dieu. (S. Antoninus 4. p. somme tit. 13 capit. 3 § 2)

Le danger est pour les deux sexes ; vous n'êtes pas non plus, Vierges, de fer ni de bronze, pas plus que les hommes ; écoutez ce que dit Saint Paul : *Nous avons ce trésor (de la virginité) en des vases de terre, lesquels se cassent au moindre heurt.* (2 ad. Cor. 4 n. 7) Et si une épine peut percer un Lis et le gâter, combien trouvera-t-on d'épines parmi le monde qui peuvent aisément endommager le Lis pur de la virginité ?

C'est pour cela que Saint Bernard lui donne un avertissement salutaire par ces mots : *Ô Lis blanc, ô fleur tendre et délicate, vous avez en votre compagnie des incrédules et des destructeurs ; avisez comme vous marcherez prudemment entre les épines. Le monde est plein d'épines ; il y en a sur la terre, il y en a dans les airs, il y en a en votre chair ; se trouver souvent parmi elles, sans en être blessé, c'est un fait de la puissance de Dieu, et non pas de votre vertu.* (Sermon. 48 in Cantic.)

La quatrième condition du Lis est la diversité de ses couleurs, parce qu'on en trouve des rouges et des blancs. Pline évoque la façon de les rougir, inventée, dit-il, par quelques esprits monstrueux ; on les met tremper dans la lie d'un gros vin ou du vin grec, pour leur faire prendre couleur, puis on les plante dans de petites fosses où l'on jette quelque quantité de lie, et voilà comment on fait les Lis rouges. Cas admirable qu'une fleur vienne d'une chose imparfaite et teinte, dit cet Auteur.

J'aime mieux les Lis blancs que les rouges, lesquels sont ordinairement moins estimés. J'affectionne les Vierges blanches en pureté qui ne rougissent jamais par le vin, de peur de mettre leur chasteté en un hasard bien périlleux.

Ce fut à ce sujet que Saint Jérôme, écrivant à la Vierge Eustochium, lui dit entre autres choses : *que la Vierge fuit le vin comme le venin, car voilà les premières armes des Diables contre la jeunesse ; le vin et l'adolescence sont un double embrasement de volupté ; pourquoi est-ce que nous adoucissons l'huile à la flamme ? Pourquoi est-ce que nous donnons à un petit corps embrasé la nourriture du feu ?* (Epistol. de Virginit. custod.) Saint Paul dit à tous, mais principalement aux Vierges : *Gardez-vous d'être surpris par le vin, lequel provoque l'impureté.* (Ad Ephes. c. 5 n. 18)

Je déteste les Vierges portées au vin (je me dupe en les appelant Vierges, vu que la virginité et le vin ne semblent aucunement compatibles), desquelles on ne doit attendre autre chose que ce qu'en dit Saint Ambroise : *Elles vont les bras nus (Dieu fasse qu'elles ne découvrent ni le cou, ni la poitrine, car on voit aujourd'hui tant de filles impudentes qui le pratiquent ainsi), elles frappent des mains, elles sautent des pieds, tout retentit de leurs voix, elles provoquent les appétits désordonnés des jeunes hommes par des mouvements de joueurs de farces, par une œillade effrontée et par une moquerie honteuse et infâme.* (Lib. de Helia & iciunio c. 18) Et que faut-il attendre de cette tempête vineuse, sinon un misérable naufrage de la chasteté.

En conclusion de ce § et de ce Chapitre, et pour la cinquième condition du Lis, je dirai que cette fleur (plus que nulle autre) est le symbole de l'espérance ; c'est d'autant plus vrai que si on la cueille étant encore en bouton, et si on la met dans l'eau, elle s'ouvre et s'épanouit aisément, tellement

c'est un hiéroglyphe d'espoir auprès de tous. C'est pour cela que sur les pièces de monnaie des Empereurs anciens, l'on voit d'un côté une Déesse portant un Lis en main avec cet écriteau : *Espérance publique*.

À qui appartient-il le mieux de porter le Lis en main, sinon à la virginité, qui peut être nommée Déesse, puisque Saint Grégoire appelle la Sainte-Trinité, Vierge : *La Sainte Trinité est Vierge, car le Fils est engendré du Père qui n'a point de commencement et ne procède de personne, puisqu'il est le principe de toutes choses, et celui qui leur donne la vie ; et il n'a pas produit son fils par voie de génération humaine.* (In Carmine Virginit.) Et qui voudra nier que l'inscription de l'espérance et d'une assurance morale de gagner la vie éternelle, appartient à la Vierge vertueuse autant qu'à plusieurs autres personnes douées d'autres vertus ?



CHAPITRE VII

DE L'HÉLIOTROPE ou FLEUR AU SOLEIL présentée à ceux qui se conforment au bon vouloir de Dieu en toutes choses.

CONSIDÉRATIONS PIEUSES tirées de sa nature et de ses effets souverains contre quelques maux spirituels.

IL y a deux choses dignes de considération en la Fleur au Soleil ou l'Héliotrope : sa nature et ses effets en l'art de la médecine.

Quant au *Premier*, selon Saint Isidore : *Cette fleur a tiré son nom, ou de ce qu'elle fleurit au plus long jour ou solstice d'été, ou bien parce qu'elle se tourne vers le Soleil. Ce serait chose admirable à qui ne considérerait point par expérience ordinaire que l'Héliotrope suit toujours le Soleil et se tourne à toute heure vers lui.* (Lib. 17 Orig. c. 9) Et ce qui n'est pas moins étrange, c'est que le rapport qui existe entre cette fleur et le Soleil est si grand qu'elle se ferme la nuit en l'absence de ce bel Astre, et qu'elle le regarde toujours, même si le temps est tout couvert de nuages.

Quant au *Deuxième*, Pline dit que la décoction de cette fleur prise en breuvage chasse les vermines du corps et fait sortir la gravelle qui est dans

les reins et, y ajoutant un peu de cumin, elle rompt la pierre, elle fait tomber les verrues (qui sont de petits boutons de chair relevés sur la peau), elle est efficace contre les morsures et piqûres des serpents et scorpions et pour faire mourir les fourmis fort nuisibles dans les jardins. Je délaisse d'autres opérations médicinales et fort salutaires pour en arriver au plus tôt aux considérations pieuses dont cette fleur nous favorise.

Les Égyptiens, toujours mystérieux avec leurs hiéroglyphes, voulant montrer comment les choses inférieures sont liées avec les supérieures par quelques secrets cachés, et pour déclarer bien naïvement la température, l'accord et l'alliance des choses terrestres avec les célestes, ils ne peuvent le faire avec un signe plus évident, ni avec un hiéroglyphe plus adapté qu'avec la Fleur au Soleil, qui suit toujours le mouvement de cet Astre lumineux et ils assuraient que les choses basses se lient avec celles d'en haut, les unes par l'entendement, les autres par la force de la raison, les unes par la nature, les autres par le sentiment.

§ 1 – *La propre volonté condamnée par la Fleur au Soleil et son malheur.*

MAIS quelle est la leçon faite aux hommes par cette fleur, par son contour continué vers le Soleil ? Voici deux beaux enseignements, le malheur de la propre volonté et le bonheur de la conformité de la volonté avec celle de Dieu ; attribuons le premier § au malheur et le second au bonheur.

C'est vraiment un grand malheur que la propre volonté, de laquelle l'Héliotrope se prive (pour ainsi dire) pour suivre celle du Soleil. La volonté raisonnable étant une faculté de foi aveugle et ignare, ne veut rien du monde que ce que l'entendement lui propose, tellement Dieu lui donne la puissance de prendre ou de laisser ce que l'entendement lui représente ; si c'est un objet souhaitable, elle le suit si elle veut, s'il n'est pas aimable, elle le rejette pareillement selon qu'il lui plaît, d'autant que le franc arbitre est tel qu'il veut ce qu'il veut, et ne veut ce qu'il ne veut pas, il ne peut être lié parmi les prisons, les menottes, les cepts et les captivités parce qu'il est toujours franc arbitre ; il aime, il hait, il veut, il ne veut pas le ciel, la terre, Dieu, le Diable.

Ah ! le grand malheur de la propre volonté que laisse celle de Dieu. Saint Augustin recherche quel est le propre lieu et le vrai centre du péché, et résout que ce n'est pas le corps, parce que les pierres sont des corps et ne sont pas capables de péché ; ni le sens, car les bêtes ont le sens et sont

sans péché ; ce n'est pas non plus l'intellect ; mais c'est la seule volonté en laquelle, quand le péché fait sa demeure, il est en son centre et en son lieu naturel.

C'est ce que résout pareillement Saint Basile : *Le péché est proprement appelé mal, lequel dépend de notre franche et libre volonté. Adam a offensé de son plein gré et par sa pernicieuse volonté.* (Homil. 9 Deus non est author malorum)

C'est une sentence de Saint Augustin, reçue ordinairement de tous, qui dit : *Le péché est tellement volontaire qu'il ne se fera point péché s'il ne procède pas librement de la volonté.* (Lib. de vera Relig. c. 14) Saint Jacques avait dit presque la même chose dans ces paroles : *Quand quelqu'un est tenté, qu'il ne se dise point que Dieu le tente ; car Dieu n'est pas tentateur de mal, mais un chacun est tenté par sa propre convoitise ; puis après, quand la convoitise a conçu, elle enfante le péché, et le péché étant pourchassé engendre la mort.* (Epist. c. 1 n. 13-14-15) N'était-ce pas ce que voulait dire le Prophète Osée : *Ta perdition vient de toi, ô Israël, ton aide est seulement en moi.* (c. 13 n. 9)

Mais de quelle mort veut parler Saint Jacques, laquelle il dit être enfantée du péché ? Je dirai que par le péché mortel on meurt à la grâce de Dieu et que l'on encourt la mort éternelle : *Gardons-nous, dit Saint Bernard, de la propre volonté comme d'une très méchante vipère, laquelle seule à l'avenir peut damner nos âmes.* (De dupl. Bapt.) Et au sermon de la Résurrection : *Qu'est-ce, dit-il, que Dieu hait ou punit, sinon la propre volonté ? S'il n'y a pas de propre volonté et il n'y aura point d'enfer.* (Serm. 3 in tem. Resur.) Saint Augustin en quelque sermon qu'il a écrit ad FF. in Eremo, dit : *L'œil est le messenger et la porte du cœur, fermez l'œil et la volonté ne convoitera rien ; que la propre volonté cesse, et voilà que l'enfer est fermé.*

Les Saints pères du Désert connaissaient très bien ce malheur, c'est pourquoi ils détestaient la volonté propre. Quelques-uns dirent un jour : *Si vous voyez un jeune homme monter au ciel avec sa propre volonté, arrêtez-le par le pied et jetez-le par terre, parce qu'il lui convient ainsi.* (In vitis Patrum l. 7 c. 25)

Un Abbé nommé Abraham disait : *que nos volontés sont faites des Diables.* Et l'Abbé Achille, interrogé qu'il fut : *si les Diables pouvaient quelque chose contre nous ?* Il dit qu'aujourd'hui et ce par nos volontés que nos âmes sont les arbres, les Diables les cognées et nos volontés les manches, desquels ils se servent pour nous couper.

Voulez-vous entendre les punitions de ceux qui ont fait leur propre volonté ? Saül en est un témoin irréprochable puisque l'Écriture le dit : *Quand vous étiez petit, en vos yeux n'avez-vous pas été fait Chef des lignées s'Israël ? Pourquoi donc n'avez-vous pas écouté la voix du Seigneur ; mais vous vous êtes tourné au pillage et avez mal fait devant les yeux du Seigneur, etc. C'est comme un péché d'enchantement*

que de résister, et comme le péché de l'Idolâtrie de ne pas vouloir obéir. C'est pour cela que vous avez rejeté la parole du Seigneur, il vous a aussi rebuté et ne veut pas que vous soyez Roi. (1. Reg. c. 15 n. 17-19-23)

Bon Dieu, que de maux provenant de la volonté propre ! Mais quelle fut la fin de ce Roi, combien misérable et désastreux ? Saint Jean Chrysostome dit le lui : *Saül est évidemment réprouvé.* (Homil. de Davide ubi Goliath devicit) Le Vénérable Bede ne peut parler plus clairement qu'il ne le fait quand il dit que : *Saül est enseveli en la flamme d'enfer avec le Diable.* (Lib. 4 in Samuel c. 7) Et l'Écriture ne dit-elle pas : *Saül mourut à cause de ses iniquités, parce qu'il transgressa le commandement du Seigneur, en demandant conseil à la devineresse, et d'autant qu'il n'eut pas d'espérance en le Seigneur. Pour cette raison, il fut occis, et Dieu transféra son royaume à David, fils d'Isaï.* (1. Paral. c. 10 n. 13-14) Le Texte hébraïque et les septante Interprètes disent : *Saül est mort en ses péchés par lesquels il a transgressé. Et mourir en ses péchés est-ce autre chose que de mourir ennemi de Dieu pour encourir aussitôt la damnation éternelle, de laquelle les Hébreux veulent le délivrer, mais pas les Docteurs ni les Saints Pères.*

Et qu'est-il arrivé à un Religieux, Lay ? Certes, le souverain malheur ! Il avait un grand zèle dans son Ordre et était pareillement chaste, mais il avait un vice grandement haï de Dieu : c'est qu'il était trop en proie à sa propre volonté, tellement que les Supérieurs le laissaient faire à sa fantaisie, dissimulant avec lui, en raison du zèle qu'il avait pour la Religion. Dieu le frappe d'une grave maladie et il meurt ; et voici qu'il apparut à un Religieux dormant, qui avait été bien en peine pour l'état de ce Frère trépassé, et lui dit qu'il était damné. Étant interrogé pour quelle raison, il répondit : *Les Prieurs et les Frères ont causé mon mal en voulant bien faire.* Le Religieux, éveillé, se souvint de la vie de ce Frère, comment il faisait tout à sa volonté et reconnut que ses paroles cadraient bien avec sa vie. (Specul. Exempl. dift. 7 exemp. 69)

On pouvait dire à ce damné ce que raconte Trebellius Pollio ; il dit que Marius (septième Tyran entre les trente qui envahirent l'Empire romain) usurpa un jour l'Empire, il gouverna le second jour et fut tué le troisième par un soldat commun, lequel lui donnant le coup de la mort, dit ces mots pleins d'aigreur : *Voici l'épée que tu as forgée !* (In Mario 7 Tyranno) D'autant qu'il avait été élevé à l'Empire de la boutique d'un Coutelier ; c'est ce qu'on pouvait dire à ce Frère Lay, damné pour avoir été rebelle à la volonté de Dieu faisant la sienne : *Voici l'épée que tu t'es forgée toi-même, par laquelle tu t'es égorgé, c'est-à-dire ta propre volonté qui t'a condamné aux flammes éternelles.*

Mais, Chrétien, soyez plus avisé, gardez votre volonté qui vous est donnée de Dieu pour vouloir le bien et détester le mal, ne vous servez pas

d'un outil pour opérer votre ruine, et d'une glissade pour faire la culbute et le saut périlleux aux enfers. Ne rougissez pas d'imiter l'obéissante Fleur au Soleil qui, n'étant pas à elle-même, semble être entièrement au service de ce bel Astre, lequel elle regarde continuellement, et suit en tout et partout son mouvement. Suivez de même la volonté de Dieu, vrai Soleil de justice, et vous serez heureux, comme je vais vous le montrer.

§ 2 – *Le bonheur de la conformité de la volonté de l'homme avec celle de Dieu, enseigné par la Fleur au Soleil.*

MARGUERITE de Valois, Reine de Navarre, eut grande estime de cette fleur, vu qu'elle se la fit représenter à l'opposé d'un Soleil avec cette inscription : *Il n'a pas suivi les choses basses.* (P. Petra Sancta Symb. lib. 6 Symb. 124) Car comme l'Héliotrope, tout doré, se tourne vers le Soleil qui semble être en or, sans pencher vers la terre, afin de regarder cet Astre brillant qui lui est semblable : ainsi cette Reine avait jeté son dévolu sur un Roi qu'elle mérita d'avoir pour mari.

C'est ainsi que la volonté humaine doit toujours regarder la divine pour se conformer à celle-ci en toutes choses ; il faut faire ce que dit Épictète : *Jetez les yeux en Dieu et dites-lui : faites Seigneur de moi entièrement à votre plaisir : je suis du même avis que vous, je prends en bien tout ce qui me survient sans me fâcher, j'accepte faire tout ce que vous voulez. Voulez-vous m'élever en Empire, ou bien que je vive une vie privée, voulez-vous que je sois banni, pauvre ou riche ; me voici prêt à faire en tout votre volonté.* Quel discours chrétien dans une bouche païenne !

La volonté de Dieu doit être l'horloge qui doit accorder notre vie, le Soleil qui doit nous éclairer parmi les épaisses ténèbres de ce monde ; le nord qui doit guider notre navigation au milieu de tant d'écueils périlleux ; le premier mobile qui doit nous emporter après nous, et donner le départ à toutes nos actions, et l'idée que nous nous devons toujours nous représenter.

Saint Basile confirme cette dernière pastorale quand il dit : *que l'homme chrétien doit prendre garde en toutes choses à la loi et à la volonté de Dieu, ainsi que fait un ouvrier lorsqu'il se figure l'idée de l'ouvrage qu'il veut faire.* (In Regul. fus. disp. Interro 5) S'il détourne ailleurs sa conception, il fera une œuvre toute autre que celle qu'il s'était représentée : ainsi le Chrétien, s'il représente la volonté de Dieu en toutes ses actions, il fera des œuvres excellentes et pourra dire en vérité : *J'ai toujours eu le Seigneur Dieu devant mes yeux.* (Psalm. 15 v. 8)

Il faut que Dieu trouve notre volonté comparable à un tableau d'attente en la main d'un Peintre, comme un livre nouveau et non écrit en la main

d'un Écrivain, et comme une terre sans forme en la main du Potier. Il faut même que tous les membres du corps se rapportent au bon vouloir de Dieu, comme dit excellemment Saint Bernard : *Le fidèle obéissant ne sait pas ce que c'est d'être tardif, il fuit le lendemain, il prévient celui qui commande, préparant ses yeux pour regarder, ses oreilles pour entendre, sa langue pour parler, ses mains pour travailler, ses pieds pour marcher ; il amasse tout ce qu'il a, il se réveille en lui-même pour connaître la volonté de celui qui a la puissance de commander.*

Il faut en outre que le Chrétien se conforme à la volonté de Dieu en toutes sortes d'afflictions, comme nous voyons la Fleur au Soleil toujours suivre cet Astre encore bien couvert lorsque l'ait est nuageux ; il faut rendre grâces à Dieu pour toutes choses, de ce qu'il nous ôte pour le donner à un autre, de ce qu'on est affligé encore qu'on soit homme de bien, quand le pécheur est à son aise, et de ce qu'on est accablé de maladies longues et fâcheuses.

Il faut dire avec Saint Grégoire de Nazianze : *Je remercie Dieu des choses ennuyeuses ainsi que de celles qui sont joyeuses, vu que je sais très bien que rien ne se fait sans raison par celui qui est la souveraine raison.* (Epist. 63) Et quand bien même on recevrait plus d'infortunes que Job, on doit toujours dire : *Comme il a plu au Seigneur, ainsi a-t-il été fait, que le nom du Seigneur soit béni.* (Job c. 1 n. 21)

David était un homme de Dieu, lequel dit à la louange de ce Prophète Roi : *J'ai trouvé David le fils de Jessé, un homme selon mon cœur, et pourquoi ?* (Actor c. 13 n. 22) D'autant qu'il fera toutes mes volontés, voilà la raison ; c'est ce que demandait cet homme vertueux à Dieu : *Seigneur, par votre illumination intérieure, instruisez-moi en l'exécution de votre volonté.* (Psalm. 142 v. 10) Parlez, Seigneur, hardiment, car me voici prêt à vous obéir : *J'écouterai attentivement tout ce qu'il plaira à Dieu mon Seigneur de parler en mon âme* (Psalm. 84 v. 9) afin que j'écoute en silence et en profonde humilité toutes les saintes pensées, inspirations et révélations mystérieuses dont sa bonté voudra me consoler et rendre participant, attendant l'instruction de sa propre bouche.

Saint Paul fut à peine converti à Dieu qu'il lui dit : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* (Actor c. 9 n. 6) *Je sais bien que votre volonté et la mienne sont deux, mais je veux corriger la mienne, l'assujettissant à la vôtre ; la vôtre est droite et la mienne oblique, il ne serait pas raisonnable de plier la règle à la forme de ce qui est tordu.* Saint Bernard, admirant cette belle conformité de la volonté de cet Apôtre avec celle de Dieu, s'écrie : *Mes Frères, voilà la forme d'une conversion parfaite.* (In Convers. S. Pauli) Parce que de cette manière, Saint Paul montrait un cœur doux, simple et disposé au vouloir de Dieu.

Saint Augustin, ayant un même désir avec son Dieu, lui dit affectueuse-

ment un jour : *Seigneur, donnez ce que vous commandez et commandez ce que vous voulez.* (Confes. I. 10 c. 29) Voici Augustin qui est tout vôtre et n'est plus à lui-même puisque votre volonté est la sienne.

Mais quelle merveille si les serviteurs parlent de la sorte, vu que le Maître en dit autant et davantage ! Aujourd'hui, le Fils de Dieu fut un vrai modèle de résignation de sa volonté avec celle de Dieu ; ne l'entendez-vous pas parler par la bouche de David, quand ce Roi dit : *Il est écrit de toute éternité à la tête du livre secret de votre prédestination éternelle que j'accomplisse votre volonté, je me dispose très volontiers à ce qu'il vous plaît et n'ai d'autre volonté que la vôtre. Je porte votre loi au milieu de mon cœur si emprunté que je ne m'en veux jamais départir.* (Psalms. 39 v. 9) C'est bien pour y penser puisqu'elle est gravée au milieu du cœur.

Et que dit-il au Jardin des Oliviers, en la belle prière qu'il fit à Dieu son Père ? *Mon Père, que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre.* (Luc c. 22 n. 42) Il appelle même le vouloir de Dieu son Père, sa nourriture ; c'est ce qu'il dit à ses disciples qui le trouvèrent avec la Samaritaine.

Je n'ai pu lire sans étonnement ce que dit le Philosophe Sénèque lorsqu'il introduit le Philosophe Demestrie parler de cette façon aux faux Dieux : *Ô Dieux immortels, je puis me plaindre de vous d'une chose, de ce que vous ne m'avez pas déclaré auparavant votre volonté, car je fusse venu avant que vous m'eussiez appelé. Voulez-vous avoir mes enfants ? Prenez-les, je vous les offre ; désirez-vous quelque partie de mon corps, prenez-la ; je ne promets pas grand-chose, je donnerai le tout sans délai. Demandez-vous mon âme ? Pourquoi pas, je ne tarderai point à vous rendre ce que vous m'avez donné, je présenterai de bon cœur tout ce que vous demanderez. Mais qu'est-ce qu'il y a ? J'eusse mieux aimé offrir que de donner après qu'on me l'ait demandé. Quel besoin aviez-vous de me l'ôter puisque vous pouviez l'avoir, vous étant offert de bon gré. Mais toutefois vous ne le ravissez point, étant donné qu'on n'ôte rien par force sinon à celui qui fait de la résistance. Je ne suis pas forcé et je n'endure rien contre mon gré, je me conforme en tout à la volonté de Dieu !* (Lib. de divina Provid.) Bonté de Dieu ! Comment dire autre chose et en quoi est-ce qu'un Chrétien, voire un des meilleurs, pourrait davantage se conformer à la volonté de son Dieu, que ne le fait ce pauvre Païen, écolier seulement de la nature ?

Considérez un soldat qui est aux gages de quelque Chef de guerre, s'il entend le signal pour marcher, aussitôt il trousse bagage ; s'il entend le signal de combattre, il met son paquet bas, prêt à exécuter tout ce qu'il plaira de commander au Chef de l'armée.

Cyrus, Roi de Perse, loua jadis un soldat, lequel après avoir dégainé son épée pour percer son ennemi, comme il entendit sonner la retraite, arrêta

son coup, renvoyant libre son adversaire, aimant mieux suivre la volonté de son Roi que ses propres affections. (Alexander ab Alexa. l. 1 c. 20) C'est ainsi que l'homme doit faire en cette vie (qui est une milice continuelle), il doit exécuter la volonté de Dieu, souverain Empereur du ciel et de la terre.

Mais quel bien réussit à l'homme qui assujettit son vouloir à celui de Dieu ? Les biens sont tels qu'il est difficile de les déchiffrer. Saint Thomas dit que c'est proprement par la volonté que l'homme est fait Déiforme : *Par la conformité de mœurs et de vertus, par l'union des volontés et par une ultime charité.* (Opusc. 63 de Beatitudine)

Saint Jérôme dit en une Épître écrite à Démétrias, Vierge : *Que c'est une sentence commune, qu'il y a de l'amitié ferme et stable entre les amis qui ont le même vouloir et le même non vouloir.* (De virginit. seru) Dont j'insère que celui-là est ami de Dieu qui ne veut autre chose que ce que Dieu veut ; et si les biens sont communs entre les amis, quels biens aura celui qui contractera une amitié indissoluble avec Dieu ? Il aura tout ce qu'il demandera ; je dirai mieux, qu'il ne demande rien, qu'il laisse faire son libéral ami Jésus, il lui donnera mieux et mille fois plus libéralement qu'il ne saurait demander.

Platon condamne (et non sans raison) ce qu'un ami souhaite ordinairement à celui qu'il aime, à savoir : Que Dieu lui donne tout ce qu'il désire. Et dit : *Que plutôt il ne lui donne jamais ce qu'il demande, mais qu'il fasse qu'on veuille ce qu'il veut ; car cette Religion-là est pure et c'est ainsi qu'il faut se lier à Dieu et remettre le tout à sa volonté.*

L'on dit qu'un Prince, écarté de ses gens lorsqu'il était à la chasse, fut reçu courtoisement de quelque Villageois qui le traita selon son petit pouvoir, croyant que ce fut un simple gentilhomme, et puis le conduisit hors du bois. Le Prince, voulant gratifier ce bonhomme, son sujet, lui dit enfin qui il était et demanda ce qu'il voulait de lui, qu'il avait l'intention de lui accorder sa demande. Ce pauvre lourdaud pria le Prince de lui donner l'office de Bouvier du Village pour le reste de ses jours. Si ce Rustique eut remis le tout à la libéralité de son Prince, il devait s'attendre à autre chose que la garde des bœufs et des vaches. Un Roi donne plus qu'on ne lui demande.

C'est ainsi que pratiqua jadis le grand Alexandre, lequel étant prié par son ami Perillus de doter quelques-unes de ses filles, il lui fit compter cinquante talents ; c'est trop dit Perillus, dix suffisent. Alexandre répondit : *Il est vrai, c'est assez pour toi mais pas pour Alexandre, d'autant que les présents des Rois doivent correspondre à leur dignité.* (Plutarchus in Apoptheg. Reg. de Imper.)

Dieu donne bien d'autres présents que ceux que vous lui demandez,

car si vous perdez votre liberté pour lui, si vous fixez ses volontés sur la vôtre, de sauvage qu'elle était pour vous, elle vous rapportera une infinité de fruits de bonne garde ; et vous voilà heureux à jamais.

Quelques-uns ont mis la béatitude de l'homme en la science, les autres au plaisir ; Timon la mettait en la tranquillité, Simonide en la beauté, santé et richesses, et Épicure dans les plaisirs du corps. Toutes ces opinions sont erronées ; la béatitude consiste en l'abnégation de sa propre volonté pour faire celle de Dieu, lequel fera à la mort la volonté de ceux qui, l'ayant craint, auront exécuté la sienne. Voire même cette conformité de volonté est un Paradis sur terre.

Je le dirai après un Théologien et Prédicateur de notre temps, lequel dit ainsi : *J'ai considéré quelquefois mûrement si on pouvait trouver quelque art, par lequel l'homme pourrait être pleinement heureux, n'étant point encore au ciel, et je me persuade celle-ci en être un : s'il se donne et se remet en tout à son Créateur et à sa très sainte volonté, sans se réserver aucune chose pour lui. Vraiment, celui-là est très heureux et a déjà un Paradis, sa demeure est en paix et il semble être déjà citoyen du Ciel. Ou au contraire, celui qui est trop porté à sa propre volonté, ennemie de la divine, ne fait que du bois de propriété pour l'enfer, et lors même qu'il la fait, on peut bien dire qu'il commence son enfer.*

Enfin si la Fleur au Soleil a cette vertu que de délivrer les corps des vermines qui les rongent, de la gravelle et de la pierre qui les tourmentent cruellement des morsures serpentines qui les enveniment et des poireaux qui les enlaidissent ; et si elle cause la mort aux fourmis qui endommagent grandement les jardins. C'est bien la vérité que la conformité du vouloir humain avec le divin affranchit l'homme de mille péchés ; péchés qui rongent sans cesse la conscience et la piquent vivement ; péchés qui mille fois plus venimeux que les serpents les plus venimeux, infectent misérablement l'âme, et la rendent si laide et si hideuse que Dieu ne la reconnaît plus et ne peut plus la supporter ; péchés qui causent de si grands dommages dans le beau parterre de l'âme, qu'ils gâtent et fanent tous les fruits des vertus, tellement qu'étant rendue toute sèche et infructueuse, elle n'attend que le feu éternel avec le bois sec.





CHAPITRE VIII

DE LA JACINTHE

*présentée à ceux qui méditent les choses du ciel
et vivent d'une vie céleste.*

LA fleur Jacinthe, belle à la vue en raison de sa couleur perse ou bleu céleste, a tiré son nom, au dire de Saint Isidore, d'un enfant noble qui fut trouvé mort dans quelque forêt parmi les fleurs purpurines. Il apporte ceci après la fable qui dit qu'Apollon, un des Dieux des Idolâtres, aima ce garçon et que, s'exerçant un jour avec lui au jeu d'une pierre ronde percée au milieu (laquelle on jetait anciennement en l'air pour s'exercer), le malheur voulut qu'elle retombât sur la tête d'Hyacinthe, de quoi Apollon s'en ressentant grandement, le transforma en une fleur qui porte son nom.

Laissez la fable, et après avoir considéré mûrement l'agréable couleur de la Jacinthe azurée, voyez ce que cette fleur vous enseigne par son azur ; elle est un symbole du ciel, elle vous incite à vous entretenir en la contemplation de celle-ci, et à vivre en ce monde une vie céleste.

Premièrement, la couleur bleue de la Jacinthe vous montre le ciel, c'est ainsi que Josèphus le dit en ses Antiquités ; car parlant du Tabernacle de la Jacinthe, du pourpre, de l'écarlate et du lin, de quoi il était fait, montre que ces quatre matières représentent les quatre éléments : le lin la terre qui le produit ; le pourpre l'eau, vu qu'on le tire de quelques poissons à coquille ; l'écarlate le feu, vu qu'ils sont de même couleur ; et la Jacinthe représente l'air, et puis il ajoute le ciel. (Lib. 3 Antiq. Judaic. c. 8)

Il dit là même que le bonnet du grand Prêtre était couvert d'un autre petit bonnet de Jacinthe : *Le bonnet*, dit-il, *semble être la signification du Ciel, étant donné qu'il est fait de Jacinthe, autrement il ne porterait pas le nom de Dieu.* Et ailleurs, parlant des couvertures du Tabernacle, il dit encore à ce propos : *Qui regardait de loin le Tabernacle, voyait vu comme une chose miraculeuse, car ses couleurs reluisaient comme le ciel ; principalement la couleur céleste de la Jacinthe.* (Lib.

3 Antiq. Judaic. c. 5)

Deuxièmement, la couleur azurée de la Jacinthe doit vous inciter à la

contemplation du ciel qui semble être ainsi coloré. C'est pour cela que le grand Prêtre auprès des Hébreux avait divers ornements de couleur bleue pour l'enseigner de méditer les choses célestes selon son état, de traiter souvent du ciel, et de vivre conformément aux Esprits bienheureux.

Et si tous les membres appartenant à l'Autel et au Tabernacle auprès des Juifs étaient couverts de quelque voile de Jacinthe, ne dirions-nous pas que c'était pour exhorter les Lévites (qui étaient en charge de ces ustensiles) à diriger leurs pensées aussi bien que leurs yeux sur le ciel azuré.

Considérez donc attentivement la Jacinthe et en ce faisant, tournez les yeux vers le ciel qui est le plancher extérieur de la maison de Dieu, voyez le bel émail et l'azur agréable de cette voûte brodée et enrichie d'astres si beaux et lumineux, du Soleil, de la Lune et des Étoiles ; tout ce qu'il y a de plus riche au Palais des Rois, ce n'est que couleur empruntée, une peinture imparfaite et contrefaite après la beauté de ces astres brillants.

Telle était la pratique de Saint Martin, lequel au cours de sa vie et à la mort jetait sa vue continuellement au ciel, et comme il fut requis par ses disciples de mettre son corps en une autre posture pour lui donner quelque soulagement, il leur dit ces paroles célestes : *Laissez-moi plutôt regarder le ciel que la terre afin que mon âme apprenne le chemin par lequel elle doit aller vers le Seigneur.* (In Lect. 6 Festi eiusd.) Il n'aspirait à rien d'autre qu'au Paradis.

Jean de Lyre semble avoir eu aussi cet exercice familier. Il apparut aussitôt après sa mort à Sainte Lutgarde avec trois habits de diverses couleurs, blanc, rouge, bleu. *Le blanc*, dit-il à cette Vierge, *montre ma virginité que j'ai gardée toute ma vie ; le rouge représente les travaux et les souffrances qui ont causé ma mort, que j'ai endurées pour la justice et pour la vérité ; le bleu montre la perfection de la vie spirituelle, étant incité à l'embrasser par la contemplation du ciel, mais bien davantage encore par la considération de ce qui est caché dans ce palais divin.*

Faut-il que j'apporte un Païen ? Ce sera Empédocle, lequel interrogé un jour pour quelle raison il vivait, il répondit, tout Païen qu'il était : *Afin que je regarde le ciel ; ôtez le ciel et je ne serai point.* Si on vous demande pourquoi vous vivez, c'est bien avec plus de raison que vous devez dire : *Je vis, non seulement pour considérer le ciel, mais aussi et principalement pour l'acquérir.* Si vous ne le faites pas, on vous reprochera injustement ce que dit Saint Bernard : *N'êtes-vous pas, dit-il, honteux d'avoir un corps qui regarde le ciel et une âme qui rampe par terre ? D'avoir une tête élevée en haut et un cœur attaché aux choses basses ?*

Tournez donc souvent les yeux vers le ciel, où vous espérez être un jour corps et âme ; ne vous arrêtez pas à la surface, percez un peu les cieus par considération, et vous verrez par imagination ce que Dieu a préparé à ceux

qui l'aiment, ce qui vous fera dire avec l'Apôtre : *Notre légère affliction qui ne fait que passer produit en nous un poids éternel de gloire merveilleusement excellent. Quand nous ne regardons pas les choses visibles mais les invisibles, car les visibles sont pour un temps, mais les invisibles sont éternelles.* (2. Ad Cor. c. 4 n. 17-18) Tellement qu'on pourra à bon droit dire de vous ce que le même apôtre dit aux Éphésiens : *Vous n'êtes pas maintenant étrangers mais citoyens avec les Saints et avec les domestiques de Dieu.* (c. 2 n. 19)

Troisièmement, par la considération de la couleur azurée et toute céleste de la Jacinthe, vous devez commencer à vivre en ce monde, comme les Saints vivent au Ciel ; c'est pour cela que Dieu a donné à son Église (qui est une assemblée de Saints et de fidèles) une chaussure bleue ; c'est lorsqu'il dit par son Prophète Ézéchiël : *Je t'ai chaussé de Jacinthes.* (c. 16 n. 10)

Voilà le beau symbole par lequel Dieu voulut signifier que la conversation de ceux qui seraient en son Église devait être toute céleste. Saint Paul avait ce soulier ; marchant en esprit dans les cieux et sur les astres, il disait : *Notre conversation est aux cieux.* (Ad Phillip. c. 3 n. 20)

C'est ainsi qu'il faut seulement toucher la terre par le corps terrestre, mais l'âme ne doit vivre que pour le ciel et comme au ciel par la bonté de vie : *Je pense,* dit Saint Bernard, *que toute âme qui vit saintement n'est pas seulement céleste en raison de son origine, mais aussi qu'elle est un ciel en raison de l'imitation ; son origine, dit-il, est du ciel, quand sa conversation est aux cieux. Elle est un ciel ayant l'entendement pour le Soleil, la Foi pour la Lune, la vertu pour les étoiles. Donc la vertu est un astre, et l'homme vertueux est un ciel.*

Quatrièmement, je dirai avec Pline que la Jacinthe est une fleur de longue durée, et une médecine excellente contre la jaunisse ; c'est bien pour montrer la récompense d'une durée éternelle préparée à une vie sainte, vertueuse et céleste, que l'homme de bien doit attendre après cette vie passagère et périssable, quand la considération des récompenses éternelles lui auront fait mépriser les choses caduques qui ne causent bien souvent que de grands malheurs à ceux qui les aiment ; et quand elle l'aura guéri de la jaunisse produite par le métal jaunâtre, à savoir par l'or, lequel remplit l'âme de plusieurs maladies, lesquelles sont de très difficile guérison.





CHAPITRE IX

DE LA COURONNE IMPÉRIALE

présentée aux Rois et aux grands de la terre.

LE nom que porte cette fleur montre aussitôt son prix, ses richesses et sa beauté qui ravit d'admiration ceux qui la regardent, car on la nomme Couronne impériale parce qu'elle contrefait les couronnes des Empereurs. Elle croît avec un gros tronc tout environné de feuilles, ordonné en bas par étage, la tige au plus haut est nue pour donner plus de grâce au trousseau de ses fleurs, auquel par-dessus elle montre quelquefois la troisième couronne ; elle semble toute d'or et a de vigoureuses perles dans ses cloches.

Peut-être que les Empereurs, par le récit de ces trois couronnes, auront quelque présomption et quelqu'estime de leurs personnes, en raison des trois couronnes qu'on leur met sur la tête, lesquelles semblent leur donner un grand Ascendant par-dessus le vulgaire, voire de surhausser de beaucoup au-dessus des grands, des Princes et des Rois.

Mais ils doivent bien prendre garde de ne jamais abuser de cet avantage et pouvoir sur les autres ; qu'ils apprennent que leurs richesses, leurs trésors et leurs pierreries ne tiennent pas plus à leurs diadèmes que les fleurs dorées des Couronnes impériales à leur tige, qui se flétrissent aisément ; qu'ils sachent que s'ils ménagent mal leur autorité, que Dieu peut leur ôter la couronne, au dire de la glorieuse Vierge Marie : *C'est lui qui a dissipé les orgueilleux en la pensée de leur cœur, et qui a mis bas de leur siège ceux qui étaient puissants.* (Luc c. 1 n. 51-52)

Souvenez-vous, Empereurs, Rois, Princes, Ducs, Comtes, de ce qui arriva jadis au superbe Nabuchodonosor, Monarque de Babylone. Dieu ne voulant pas supporter davantage son orgueil, lui renversa la couronne de la tête et une voix tranchante venant du ciel lui dit : *Ton royaume te sera ôté, tu seras chassé de la compagnie des hommes et tu iras faire ta demeure avec les bêtes sauvages ; tu te repaîtras de foin comme le bœuf et sept temps de renouvellement sur ta tête jusqu'à ce que tu reconnaisse que le Souverain est le dominateur au royaume des hommes, et qu'il le donne à celui qu'il veut.* (Daniel c. 4 n. 28-29)

N'oubliez jamais Cosdroez, Empereur par trop orgueilleux, qui fut grandement humilié par l'Empereur Héraclès, qui lui rompit trois armées, mais bien davantage par son propre Fils qui, l'ayant fait prisonnier, le laissa presque mourir de faim, il envoya en prison les Gouverneurs de Provinces et de Régions, qui le haïssaient, pour se moquer de lui, et de fait ils l'outragèrent de paroles d'injures, lui crachant au visage. Et puis, ayant fait tuer en sa présence son Frère puîné, cinq jours après, il fit ôter la vie à son Père à coups d'aiguilles. Voilà (comme disent les Annales des Grecs) la fin désastreuse de Cosdroez et comment il perdit la couronne, le royaume et la vie. C'est la fin ordinaire de l'orgueil des êtres humiliés.

Mais pour Dieu et pour votre bien, ô grands de la terre, ne vous arrêtez pas seulement sur les richesses, sur l'orgueil et sur les merveilles impériales de cette fleur, jetez un peu les yeux et puis la considération sur ses trois qualités que je vais déduire, et écoutez les belles leçons qu'elles vous feront, dont :

La *Première* est que ses cloches ont toujours leur pointe tournée en bas vers le pied de leur plante, penchant ainsi leur tête vers leur origine, et regardant continuellement l'état misérable du lieu d'où elles viennent. Cette fleur est comme honteuse de demeurer la face dressée vers le ciel ; elle semble prévoir que la Majesté divine va réduisant toutes les grandeurs en impuissance et que ses tonnerres se jettent ordinairement sur tout ce qui se lève trop haut. C'est ce que chante le Poète : *Ils ont frappé le sommet des montagnes entassées.* (Horat. lib. 2 Ode.)

C'est cela même que les Souverains de la terre (aussi bien que le commun peuple) doivent souvent rappeler à leur mémoire ; ils doivent (comme tant de Rois anciens ont pratiqué) se faire dire qu'ils sont hommes et que comme hommes ils sont égaux aux plus petits compagnons leurs sujets ; ils doivent avoir l'œil sur le pied de leur naissance, sur la boue de leur origine et dans la fosse que l'on fera pour y cacher leurs corps après leur mort, qui seront réduits en cendre, semblable à celle des roturiers. Oyez, Rois, parler le plus sage des Rois, oyez comme il vous montre notre noble ascendance : *Je suis certainement homme mortel, semblable à tous ; j'ai été fait de chair dans le ventre de ma mère ; étant né, j'ai pris l'air commun et ai jeté la première voix semblable à tous, en pleurant ; il n'y a Roi qui ait eu autre commencement de sa naissance. Tous ont une même entrée à la vie et une même issue à la mort.* (Sap. c. 7 n. 2-3-5-6)

Oui, Rois, vous êtes conçus et nés comme les autres, vous êtes pétris de boue et de fange. Saint Éphrem demande : *Qu'est-ce un homme (soit Roi,*

soit roturier) ? Un ver, cendre et poussière, un songe, une ombre, un rien. (Tom. 3 serm. in cos qui in Christo obdormie runt.)

Théodore, Empereur, faisait preuve d'humilité et regardait la poussière de laquelle il était formé, car aussitôt qu'il mettait le pied dans une Église, la première chose qu'il faisait, c'était de s'humilier en présence de Dieu. Oyez ce qu'il en dit : *Quand j'entre dans l'Église, j'enlève mon diadème, marque de la Majesté royale.* (Baron. Anno Christi 431) Sans doute, la considération de son Seigneur crucifié et de sa tête couronnée d'épines, ainsi qu'une sérieuse pensée sur sa naissance vile et abjecte, le poussait à cette humiliation et humble référence.

C'est une chose rare (mais pourtant très belle), l'humilité parmi les honneurs. C'est bien la plus fine et la plus sublime humilité. C'est une gentille similitude celle qui est prise de la pomme, laquelle tant plus haute est-elle en l'arbre, tant est-elle plus douce et savoureuse, mais elle est plus petite que celles qui sont aux rameaux les plus bas, dit quelqu'auteur. Le Soleil fait ceci par sa chaleur qui, n'étant pas empêché par les branches, l'assaisonne mieux et la rend plus mûre. Et les grands de la terre doivent de même être plus petits parmi la hauteur qu'ils ont sur leurs sujets, puisque Dieu les illumine particulièrement, comme ceux qui tiennent sa place au gouvernement des hommes.

Saint Bernard dit bien et vraiment que : *l'humilité parmi l'honneur est l'honneur de l'honneur et la dignité de la dignité même, et que toute dignité ne mérite pas ce nom si elle dédaigne les choses humbles.*

Ne pensez pas, ô grands de la terre, que votre honneur diminuera à cause de votre humilité ; Jésus-Christ ne perdit pas non plus le nom qu'il avait (à savoir celui de Dieu) par son humiliation, ainsi il eut même ce nom admirable en tant qu'homme et l'acquiesça par son humanité ; et de plus, il monta par-dessus tous les cieux, d'autant qu'il s'était tant abaissé et humilié sur terre.

La *Deuxième* considération et qualité de la Couronne impériale qui est si magnifique, est qu'elle fait porter à toutes ses cloches de grosses perles qui leur donnent bien de la grâce, mais remarquez attentivement qu'elles ressemblent plutôt à des larmes qu'à des perles, lesquelles sont des marques de pleurs qu'elles jettent en raison de leur beauté, laquelle elles voient être si tôt fanées et toute leur magnificence être en peu de temps réduite à néant.

C'est pour enseigner les Monarques de la terre que leurs corps couverts de drap d'or ne doivent attendre autre chose que la pourriture ; c'est aussi pour les inciter à porter les fleurs d'humbles sentiments de leurs per-

sonnes, et à regarder quelquefois le ciel pour désirer ses tabernacles : ce serait alors que les larmes accompagneraient les fleurs de ces sentiments, vu que parmi les grandeurs les plus éminentes de ce monde et au sommet des couronnes, il n'y a autre chose qu'un riche sujet de pleurs.

Un Prince souverain ayant en main un riche diadème, avant de le mettre sur sa tête, le considère bien longtemps et fort attentivement, et dit en s'écriant (peut-être la larme à l'œil) : *Ô diadème plus noble qu'heureux ! si quelqu'un connaissait, comme il faut, de combien de soins, de périls et de misères il est environné, il ne daignerait pas le lever de terre.* (Valer. Max. l. 7 c. 2)

Philippe III, Roi d'Espagne, étant prêt à décéder, dit au Père Florentia, Jésuite, qui l'aidait à bien mourir : *Mon Père, ne prêchez plus dorénavant autre chose que ce spectacle que vous voyez, dites ce que je dis : qu'il ne sert à rien d'être Roi à cette heure, mais qu'il tourmente beaucoup davantage qu'il ne profite. Combien désirerai-je avoir passé en la Thébàide (parmi ses Ermites) les vingt-deux ans que j'ai régné.* Je ne doute pas qu'il pleurait abondamment en donnant cette belle leçon aux Rois de la terre. Finalement, j'avance pour :

La troisième qualité de cette fleur impériale, une grande imperfection qui lui appartient ; c'est qu'elle a l'odeur extrêmement affadie, puante et déplaisante. Voilà précisément la puanteur du péché très bien représentée, lequel se cache volontiers sous le velours, sous l'or et sous le pourpre des Rois, il s'attache aisément aux couronnes et aux sceptres, d'autant que la dignité royale semble donner puissance aux Rois de tout dire et de tout faire, encore qu'illicitement.

Jules César avait coutume de dire que s'il y avait une chose au monde pour laquelle on devait transgresser les lois, c'était pour l'honneur ; et l'ambition l'habitait tellement qu'il aimait mieux être le premier en quelque village que d'avoir seulement le deuxième rang dans une ville, d'où le proverbe commun : *Je veux être César et le premier ou rien.*

Et l'ambitieuse Agrippine était tellement portée à procurer la dignité impériale à son fils Néron, qu'elle dit un jour : *Que mon Fils me tue, qu'il m'arrache le cœur, moyennant que je le voie un jour Empereur, je ne plaindrai ni mon mal ni ma mort.*

La puissance et les honneurs ont induit quelques-uns à la cruauté, les autres au ravissement des biens de leurs sujets, à la prodigalité, à la lubricité et au reniement de la Foi chrétienne. Et quelle forte puanteur de tels vices ! Ah ! que les péchés des grands infectent puissamment les petits, parce que les actions des Rois sont comme autant de modèles que les sujets se proposent d'imiter et de se former selon leurs mœurs et humeurs.

La puanteur du vice est tellement insupportable aux âmes saintes que Sainte Catherine de Sienne devait se boucher les narines lorsqu'elle rencontrait sur son chemin quelque pécheur. Elle dit un jour au Bienheureux Raymond, son confesseur : *Mon Père, si vous eussiez senti l'odeur nauséabonde qui sortit d'une Dame qui me parla, vous eussiez rendu tout ce qui était dans votre estomac !* Voire même, elle sentit de son pays natal la puanteur que jetaient quelques pécheurs qui étaient en la ville de Rome.

Apprenez donc, ô Rois et Seigneurs de la terre, et retenez bien les beaux documents que la Couronne ou Fleur impériale vous donne : *Entendez, ô Rois, et recevez du Roi des Rois l'instruction, vous autres qui jugez la terre. Servez ce Seigneur en crainte filiale et réjouissez-vous de cette bienheureuse servitude ; mais pourtant, que votre joie soit toujours accompagnée d'une peur sainte et dévote.* (Psalm. 2 v. 10-11-12) Recevez et embrassez ardemment cette sainte discipline, craignant que celui qui est Dieu même ne s'offense et ne se courrouce justement et que, demeurant déchu de cette grâce, vous ne perdiez le chemin du salut.

Tout ne vous est pas opportun, pas plus qu'aux autres, si vous faites le mal, sachez quels malheurs pendent au-dessus de vos têtes, malheurs très bien décrits par un Roi très sage, voici comme il vous parle : *Ouvrez les oreilles, vous qui gouvernez la multitude des hommes, et qui prenez plaisir aux peuples de diverses nations. Car la puissance vous est donnée du Seigneur, et la vertu du Souverain, lequel interrogera vos œuvres et fondera diligemment vos pensées. Parce que quand vous étiez les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé avec droiture et n'avez pas gardé la justice, vous n'avez point cheminé selon la volonté de Dieu. Vous verrez avec horreur, et cela bientôt, que ceux qui président et ont charge, auront un jugement très rigoureux. Car la miséricorde est accordée au petit, mais les puissants souffriront puissamment les tourments.* (Sapien. C. 6 n. 2-3-4-5-6-7)

Mais si vous imitez David, le vrai modèle des Rois, vous serez comme lui richement récompensé pour toujours. Mais que faisait-il ? Il édifiait les siens par son bon exemple, se maintenant en une simplicité et une innocence de vie ; il avait en telle horreur le péché, qu'il en détournait ses yeux et sa volonté ; il haïssait les transgresseurs de la loi de Dieu, il ne souffrait jamais qu'un homme de mauvaise vie lie amitié avec lui ; il reprenait et chassait les détracteurs, il ne recevait à sa table ni les ambitieux, ni ceux atteints de convoitise, mais les gens de bien, véritables et de bonne foi, lesquels il admettait aussi à son service. Il ne supportait pas les menteurs ni les imposteurs, et ne leur permettait même pas de comparaître devant lui. Enfin, il faisait bonne et prompte justice des méchants, les étouffant à leur naissance de peur qu'à leur exemple et par leur nuisible conversation,

les autres fussent pervertis. Mais sur toutes choses, il parlait toujours humblement de foi, aimant l'humilité autant qu'il détestait l'orgueil. Faites-en de même, ô grands, ô Rois de la terre, et vous règnerez éternellement avec lui.



CHAPITRE X
DE L'AMARANTE ou PASSE-VELOURS
*présentée aux amateurs des biens éternels,
mépriseurs des biens terrestres.*

ENCORE que l'industrie de l'homme ayant donné jusque là, qu'on ne saurait trouver une couleur plus vive en quelques fleurs qu'on ne la trouve en la teinture des draps ; toutefois, quoique l'esprit de l'homme ait su inventer et faire, il n'a jamais pu venir à la couleur du Passe-velours au jugement de Pline, c'est vraiment une belle fleur de couleur purpurine et qui a un naturel merveilleux ; c'est que plus on en cueille, mieux elle recroît.

Mais la considération pieuse que je veux tirer de cette Fleur (et proposer à ceux qui dédaignent les choses de la terre), c'est de son nom et de sa signification, lequel vient du Grec, Amarante signifie impérissable, exempt de flétrissure, dont on l'appelle : Fleur immortelle.

Pour cette cause, les Égyptiens, encore qu'ils signifiaient ordinairement l'imbécillité de la vie humaine et les biens de ce monde bientôt passés, par les images des fleurs, néanmoins quand ils voulaient montrer un homme qui avait vécu jusqu'à une extrême vieillesse plein de santé et de forces et comblé de dignité (voire pour ainsi dire comme immortel), ils lui mettaient sur la tête une couronne brodée de Passe-velours dit Amarante. (Pierius l. 55)

Et Saint Clément d'Alexandrie, parlant de cette fleur qui ne flétrit pas, qui semble éternelle et pleine d'immortalité, dit : *La belle couronne d'Amarante est gardée par celui qui se sera bien comporté. La terre ne peut pas porter cette fleur, il y a uniquement le ciel qui puisse la produire.* (Lib. 2 Pædag. c. 8)

C'est de cette fleur que l'homme doit apprendre une salutaire leçon d'avoir un appétit insatiable des choses célestes, méprisant celles qui sont

sur terre. Et de fait, comme la pierre se porte naturellement en son centre et la flamme à sa sphère : ainsi l'homme vertueux sachant par la lumière de la foi qu'il est créé pour le ciel, a un ardent désir de la béatitude éternelle. Mais il a un grand empêchement d'aimer ardemment et de pourchasser soigneusement les biens éternels ; c'est son corps, duquel Salomon en dit : *Le corps corruptible appesantit l'âme, et la demeure terrienne abaisse le sens qui pense à beaucoup de choses de la terre ou contraires à celles du ciel, ou pour le moins qui ne sont pas célestes.* (Sapient. c. 9 n. 15)

Il faut ici que l'âme montre qu'elle est maîtresse et qu'elle gouverne son corps comme son vassal, qui n'a ni sens ni raison ; il faut qu'elle dise avec David (encore que le corps gronde et murmure) : *Ô bon Dieu, ne serais-je pas bien hors de mon bon sens si je vous demandais quelque chose ici-bas sur la terre, comme le bonheur des méchants ; qui est-ce qui peut m'être cher désormais ni au ciel ni sur terre, sinon vous ?* (Psalm. 72 v. 25) *Ma chair et mon cœur ont défailli, ô Dieu de mon cœur, ô Dieu qui êtes mon bonheur souverain, mon héritage et ma possession éternelle, et qui m'êtes toutes choses.* (v. 26)

Au lieu de ces paroles de David : *Seigneur, ai-je voulu sur la terre autre chose que vous ?*, Saint Jérôme dit : *Je n'ai voulu aucune chose sur la terre avec vous !* Un autre dit : *Je n'ai pas voulu sur la terre de compagnon avec vous, parce qu'au dire de Saint Augustin, ce qui n'est pas hors de propos, qui aime quelque chose avec le Seigneur, l'aime peu, non pas que Dieu veuille empêcher que nous aimions notre prochain ou quelque chose de terrestre, si ce n'est que l'objet de notre amour lui soit contraire.*

Au reste, Dieu doit nous être toutes choses, et il est plus que certain que ce qui n'est pas Dieu est incapable d'assouvir l'âme qui désire se transformer entièrement en lui, lequel doit être tout son amour, tous ses délices et son tout : *Seigneur, vous nous avez fait pour vous*, dit Saint Augustin, *et pour cette cause, notre cœur est toujours inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous.* Il n'y a point de rassasiement en cette vie : *Je ne serai jamais pleinement rassasié ni satisfait*, chante David, *tant que vous ne m'aurez pas manifesté la splendeur de votre puissance infinie.* (Psalm. 16 v. 15)

Imitez, Âmes qui aimez les vrais biens, le Passe-velours immortel, qui ne sait pas ce que c'est de se flétrir, cherchez les choses éternelles et méprisez les passagères ; vous le ferez sans doute si vous considérez attentivement la flétrissure soudaine des terrestres et l'immortelle vigueur des célestes, car comme dit Saint Grégoire : *Si nous considérons quel et combien est grand ce qu'on nous promet au ciel, tout ce qu'on possède sur la terre nous semblera vil et de nul prix, d'autant que tous les biens terrestres comparés au bonheur céleste, sont plutôt une charge qu'un subside. Mais quelle langue peut exprimer, ou quel entendement*

peut comprendre la grandeur des joies célestes, le plaisir d'être parmi les chœurs des Anges, de jouir de la vision de Dieu, de n'avoir aucune crainte de la mort, et de se réjouir pour le don d'une incorruption perpétuelle ? (Homil. 57 in Evang.)

Gardez-vous de ressembler à un homme terrestre, lequel fut rencontré un jour par un Religieux. C'était un pauvre mendiant rempli de misères et d'indigence, lequel fit un long récit de sa pauvreté, disant et croyant qu'il n'y avait sur terre plus misérable ni plus souffreteux que lui. Le Religieux, touché de compassion, le consola au mieux qu'il pouvait et lui annonça la gloire des Bienheureux et la récompense éternelle des pauvres qui auront porté patiemment leur disette, il lui demanda s'il n'était pas épris d'un désir d'aller au ciel où il serait affranchi de tous les maux qu'il endurait. Cet homme de lard et de terre dit en peu de mots : *Si Dieu me donnait tous les jours un morceau de pain et un pot de cervoise, je lui laisserai volontiers son Paradis.* Voilà une âme vile et basse, laquelle ne considère pas que la terre est laissée aux mortels par Dieu pour y loger seulement comme pauvres passants et voyageurs, car comme dit Saint Paul : *Nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir, la sainte Cité qui est la Jérusalem céleste.* (Ad Hebr. c. 13 n. 14)

Il faut donc considérer, aimer, désirer et chercher ce qui demeure et non pas ce qui est périssable. Que les amateurs du monde savourent, aiment et soignent les choses de la terre, mais vous, celles du ciel ; que les amateurs du monde, à la manière des taupes, demeurent, retournent et vivent de la terre, mais aspirez au ciel et nourrissez-vous de choses célestes ; que tous vos biens soient au ciel, ainsi que votre cœur et non pas sur terre : *Car l'âme est davantage en ce qu'elle aime qu'en ce qu'elle avive et anime.*

Si vous le faites ainsi, sachez que vous êtes destiné par Dieu à la gloire éternelle. Je le dirai ainsi après Saint Grégoire, qui semble l'assurer par cette sentence : *C'est une chose prodigieuse et spéciale que la Prédestination des hommes pour la vie éternelle lorsqu'ils savent tellement marcher dans cette vie présente, qu'ils reconnaissent être déjà parvenus aux choses d'en haut, et ce par la certitude d'une espérance très assurée, car ils voient être sous eux tout ce qui est passager et inconstant, et qu'ils le foulent aux pieds par un désir de l'éternité tout ce qui a quelque apparence au monde.* C'est ce que dit Dieu par son Prophète à l'âme qui le suit : *Je t'élèverai par-dessus les hauteurs de la terre ; d'autant que la pauvreté, le mépris, les injures et les pertes semblent être les bassesses du monde ; mais les hauteurs sont les richesses, l'honneur et les dignités, les belles paroles et les gains. Et s'il arrive que le cœur soit fixé aux choses du ciel, aussitôt il voit combien sont méprisables et viles les choses qui lui semblent relevées.*



CHAPITRE XI

DU GLAÏEUL ET DE L'IRIS

présentés à ceux qui pâtissent de diverses adversités.

CETTE Fleur s'appelle tantôt Iris, tantôt Glaïeul. Celle qui se nomme Iris est de diverses couleurs, comme on voit dans l'arc-en-ciel, dont elle a pris aussi le nom d'Iris ; quand ceux de Sclavonie (au dire de Pline) cueillent l'Iris, après l'avoir arraché, ils le lèvent vers le ciel en signe de reconnaissance que ce don vient du ciel, et même il faut que ceux qui le cueillent se soient abstenus quelques jours de l'usage de mariage, parce qu'à leur avis c'est une fleur céleste.

Cette fleur s'appelle *Gladiolus* (S. Isid. lib. 17 orig. c. 9), Glaïeul, parce que ses feuilles ressemblent aux glaives, ayant la forme d'une épée (ainsi que celles de l'Iris), l'un s'appelle Asiatique, l'autre de Calcédoine, et le troisième, le Glorieux ; celui d'Asie a un fond céleste avec des filets purpurins, agréable pour sa vivacité ; celui de Calcédoine semble le premier de tous pour être bien mêlé de blanc et de noir, et moucheté comme un Léopard ; le Glorieux, assurément beau, a les couleurs fort vives et si bigarrées qu'elles sont semblables à la queue d'un Paon, d'autant aussi qu'il a le teint rosé et bariolé, ainsi que cet oiseau quand il fait la roue, montrant les yeux de ses plumes au Soleil.

Je vous présente cette fleur, ô homme affligé, afin que vous appreniez à pâtir volontiers lorsque vous considérerez ses pointes aigues façonnées en glaives. Il faut au moins faire de nécessité vertu, puisque cette vie pénible ne peut être exempte de peines ni d'afflictions ; l'éloignement de toutes adversités est réservé pour le ciel.

Connaissez-vous ce que dit Saint Paul écrivant aux Hébreux ? Après leur avoir montré les adversités qu'ils avaient endurées, par l'opprobre, par le ravissement de leurs biens, même avec joie et par la participation des afflictions que les prisonniers enduraient, il les incite à la fin de son discours à la patience : *Ne perdez pas votre confiance, laquelle attend une grande récompense. Car vous avez besoin de patience, afin qu'ayant fait la volonté de Dieu, vous en rapportiez la promesse qu'il vous a faite, sans doute d'un salaire éternel.* (c. 10 n. 35-

Saint Jean Chrysostome, considérant la nécessité de pàtir, dit : *Il n'est pas loisible à celui qui marche sur le chemin de la vertu, qu'il soit exempt de tristesses, d'angoisses, de douleurs et de tentations ; c'est une chose méchante au serviteur de Dieu de s'adonner aux plaisirs, le lutteur ne doit pas faire bonne chair, le temps présent est attaché aux tribulations, aux travaux, aux sueurs ; il y en a un autre pour le repos. Si tu n'as pas encore d'afflictions, tu n'as pas encore commencé à être Chrétien. C'est le propre des Romains, disait jadis Scævola, d'entreprendre des choses grandes et difficiles, de force et de courage, mais je dirai que c'est le fait d'un Chrétien de les endurer courageusement ; c'est cela même que ces Idolâtres pratiquèrent.*

Adam, à peine fut-il chassé du Paradis terrestre, que voilà aussitôt un Chérubin, l'épée flamboyante en main, qui en empêche l'entrée. Il faut pàtir pour y rentrer. Oyez la description que fait Salomon de sa litière. *Salomon s'est fait une litière pour être porté à bras dans la ville de Jérusalem. Elle était constituée de bois précieux du Liban ; elle comptait plusieurs petites colonnes d'argent, son accoudoir était d'or fin ; on accédait au siège par quelques marches recouvertes d'un velours rouge vif ou pourpre.* Disons que cette litière de repos représente le ciel, où tous les travaux de la vie présente prennent fin, mais il faut arriver par les marches de pourpre, couleur tirant sur le rouge, marque des afflictions cuisantes et des douleurs sanglantes, qu'il convient de souffrir en ce monde.

J'estime davantage avec Saint Jean Chrysostome de souffrir pour Jésus-Christ que d'avoir les plus grands honneurs du monde ; oyez comme il en parle : *C'est une chose plus honorable de souffrir pour Jésus-Christ que d'être Consul ou de gouverner un Royaume.* (De Patient. Job homil. 5) Et puis louant les chaînes de Saint Paul souffrant, dit : *Elles sont préférables à l'Apostolat et doctorat. Si quelqu'un aime Dieu, il sait ce que je dis, et aimerait mieux d'endurer pour lui que d'être citadin du ciel.* Il poursuit : *Si quelqu'un veut me placer avec les Anges ou avec Saint Paul lié pour Jésus, j'aime mieux ses liens, car je sais bien qu'il n'y a rien de meilleur que de souffrir pour Jésus. Si quelqu'un voulait me donner maintenant la puissance de rendre la vie aux morts, je choiserais plutôt la chaîne de Saint Paul.* Enfin, ce grand amateur de Saint Paul et des souffrances, dit : *Je choisis plutôt de souffrir pour Jésus-Christ que d'être honoré pour Jésus-Christ.* Il faut bien dire que ce Saint Docteur faisait grande estime d'endurer pour l'amour de Dieu, puisqu'il le préposait à toutes les dignités de la terre, voire même à celles du ciel.

Il considérait (comme vous devez faire) son Sauveur crucifié, innocent

et cependant plein d'ignominies et de douleurs : *Lequel*, dit Saint Paul, *a enduré la croix avec joie, méprisant la honte, et est assis à la droite de Dieu.* (Ad Hebr. c. 12 n. 2) Et qui a-t-il de plus noble que de souffrir à l'exemple de Jésus-Christ ? *Notre chef*, dit quelque Saint Père, *est rassasié d'opprobre, et les membres ne doivent pas être sustentés par d'autres aliments.* L'Âme mariée à Jésus-Christ, et qui lui est volontiers jointe en la couche de la Croix, elle n'estime rien de si glorieux que de porter les injures de son Jésus crucifié.

Considérez donc attentivement le Crucifix, pensez souvent à la récompense éternelle préparée à votre patience ; voire même les patients seront avec Jésus-Christ au jugement ; et comme assesseurs et faits jugés des hommes, ne jugeront pas seulement les douze tribus d'Israël, mais aussi tout le monde. (P. Cornel. in Epist. S. Pauli ad Hebr. c. 12)

L'Enfant est mal avisé s'il aime seulement son Père quand il le flatte, comme s'il ne lui préparait pas autant bien ou mieux l'héritage quand il le reprend.

Quand le Chirurgien veut amputer un membre pourri, il souhaite à son malade bon courage ; un peu de douleur sera suivie d'une parfaite santé.

Si le petit enfant se démène et frappe avec sa petite main sa nourrisse quand elle frotte sa mamelle de quelqu'amertume, il ne perçoit pas le bien qu'on lui veut pour qu'il se développe grâce à des aliments plus solides.

Si Dieu châtie ses enfants, c'est un signe de son amour ; s'il leur envoie quelques afflictions, s'il leur retire les consolations de ce monde pour leur faire ressentir quelqu'aigreur et tribulations, c'est pour les récompenser richement, et pour leur faire souvenir de la patrie céleste pour laquelle ils sont créés. Si les plaisirs du monde ne sont pas dignes qu'on les recherche, vu qu'ils causent les peines éternelles, les afflictions de cette vie doivent être recherchées, et on doit volontiers les souffrir, puisque Dieu a préparé pour ceux qui les prennent en patience une récompense immortelle.

À quoi, observant, Saint Augustin disait : *S'il nous fallait endurer tous les jours des tourments et pour peu de temps les supplices de l'enfer pour être trouvés dignes de voir un jour Jésus-Christ, et pour être du nombre de ses saints, ne serait-il pas convenable de souffrir tout ce qui est triste et pénible, pour être faits participants d'un grand bien et d'une si grande gloire ?* (Serm. 1 de festo Omnium SS.)

Saint Jérôme dit un jour, s'écriant : *À la mienne volonté que pour le nom de mon Dieu et pour la justice, tous les infidèles me persécutassent et m'affligeassent ! Plut à Dieu que ce monde fou s'élevât contre moi pour m'injurier et ce, seulement afin que j'en aie de la louange de mon Dieu et que je puisse espérer la récompense qu'il m'a promise.* (Epist. ad Oceanum de serendis opprobrijs)

Que dirai-je du courage généreux des Saints pour endurer ? Saint François d'Assise, pensant au ciel préparé pour ceux qui endurent volontiers, disait en s'écriant : *La gloire que j'attends est si grande que toute peine me ravive, la maladie, l'humiliation, la persécution et toutes sortes de mortification.* (In vita eius) Il dit peut-être ces paroles lorsqu'il fut un jour tellement accablé de douleurs et de fâcheries par le Diable, qu'il lui semblait qu'aucune force humaine ne pouvait les supporter, quand une voix céleste lui dit qu'il avait à se réjouir, d'autant que par les afflictions, il acquérait un trésor tel qu'il n'y en avait nul pareil sur la terre, encore qu'elle fût toute changée en or, les cailloux en pierres précieuses et toutes les eaux en baume ; ce qui le consola en sorte qu'il semblait perdre tout le sentiment de ses douleurs, et comme il méditait la Passion de Jésus-Christ, il s'écria : *Je ne veux pas,* disait-il à son Seigneur, *vivre sans plaies parce que je vous vois tout meurtri.*

Saint François Xavier priait Dieu tous les jours que sa volonté fut de lui faire part de quelque croix, et ne lui demandait jamais la délivrance d'une croix sinon avec cette condition que s'il le soulageait d'une qui était petite et légère, il lui en envoyât une autre plus grave.

Souvenez-vous des paroles du Roi Saül, lequel, après avoir considéré la justice et autres vertus de David, entra en quelque conjecture qu'il serait un jour Roi ; mais quand il le considéra doué d'une si courageuse et exemplaire patience parmi les persécutions et ses attentats par lesquels il le cherchait à la mort, il ne dit plus douteusement mais avec assurance. *Et maintenant, je sais que très certainement vous règnerez et que vous aurez en votre main le royaume d'Israël.* (1 Reg. c. 24 n. 21)

Vraiment Saint Jacques a bien dit : *La patience a une œuvre parfaite, ou bien le prix d'une action accomplie de toutes ses perfections.* (Epist. c. 1 n. 4) Et Saint Paul nous assure : *Si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons avec lui.* (Ad. Ro. c. 8 n. 17) Ô la grande gloire ! qu'on achète cependant à vil prix pour une affliction passagère et d'un moment, comme si vous achetiez le monde entier pour un denier.

Faut-il à la confusion des Chrétiens impatients que je vante la patience des païens ? Bion disait que : *c'était un grand mal de ne pouvoir porter les maux de cette vie, parce qu'elle ne peut être douce sans cette patience.* (Laërt. l. 4 c. 8) Un autre, Antisthène, avait coutume de dire que : *la vertu suffisait pour être heureux et qu'on n'avait besoin d'aucune chose hormis de la force de Socrate* (Idem l. 6 c. 1) qui fut un Philosophe païen d'une admirable patience et digne de grandes récompenses au ciel, si elle eût été d'un homme chrétien pour l'amour de Jésus-Christ.

Je conclurai avec un acte d'une très rare patience d'un jeune apprenti et Païen, lequel avait commis je ne sais quelle faute contre son maître, de qui il ne put obtenir le pardon, sinon avec cette condition qu'il porterait le fardeau des autres l'espace de trois ans, ce qu'il exécuta généreusement et comme il pensait rentrer en grâce avec son maître, elle lui fut accordée à la condition de donner de l'argent encore trois ans durant à ceux qui lui proféreraient des injures outrageuses ; il obéit encore à ceci généreusement ; alors le Philosophe son maître l'appela et lui dit : *Je ferai maintenant l'expérience de ton avancement en la patience*, et de ce pas le mena à Athènes où il fut salué de divers outrages à la porte de la ville par un des Sages de cette Université ; le jeune homme se mit à rire ; l'autre, étonné de cette nouveauté, lui demanda pourquoi il riait étant injurié : *N'ai-je pas un beau sujet de rire*, repartit ce patient, *de recevoir des injures à si bon marché, vu que j'ai soldé de l'argent trois ans entiers à ceux qui m'ont outragé !* L'Athénien, ébahi, lui dit : *Entre dans cette ville*, très digne d'être mis au nombre des sages.

Ne serait-ce pas une honte pour un Chrétien de ne pouvoir supporter quelques outrages de paroles sans mot dire, puisqu'un Païen avait appris à les payer en argent comptant à ceux qui lui en disaient, et vu qu'il sait très bien que la patience est si richement couronnée au ciel, étant donné que Jésus-Christ a voulu aller au Ciel (qui était le sien) par le chemin de la Croix ?

Pour conclure ce Chapitre, je dirai que si la racine du petit Glaïeul de marais est douce étant cuite et donne un bon goût au pain, et si celle de l'Iris rend une odeur agréable, si elle est bénéfique contre les morsures de serpents, des araignées, des scorpions et des chiens ; si elle sert de médecine contre vingt ou trente sortes de maladies ; si les tourterelles se servent de son fruit comme d'une médecine et d'un préservatif contre les maux qui peuvent leur arriver, c'est toujours pour montrer les fruits de la patience, laquelle est une médecine excellente contre la perte des biens, de la santé, de l'honneur et contre tous les autres accidents sinistres qui peuvent arriver à l'homme sujet à tant de misères, lequel, patientant à je ne sais quel plaisir et quel contentement, et une joie en l'âme de se voir semblable d'une certaine façon à son Dieu souffrant, vrai miroir de patience.





CHAPITRE XII

DE L'ANÉMONE

présentée à ceux qui écoutent les inspirations du Saint-Esprit.

C'EST une propriété particulière de cette fleur qu'elle ne s'épanouit que lorsqu'il vente, aussi l'appelle-t-on : *Herbe du vent*, au dire de Pline, et telle est la signification de son nom qui se tire d'un mot grec qui veut dire *vent* ; tellement cette fleur, après avoir eu ouverture par le bénéfice du vent, montre aussitôt toutes ses belles couleurs ; vous y verrez la rouge, la cochenille passe-velours, la brune pavot, la brune pourpre, l'incarnate d'Espagne et l'orangée, vous y admirerez la cendreuse, la verte, la lavande, la violette ; vous vous étonnerez d'y découvrir la couleur de pêche, la blanche, la super riche, la grise de lin, la pourprée et la *plumachée*.

Serait-il possible que l'air mu et agité aurait plus de force sur l'Anémone que le souffle du Saint-Esprit sur le cœur de l'homme ? Si les influences célestes ont grande puissance en la nature des corps inférieurs, soit des plantes, soit des bêtes, voire des hommes (ce qui a fait dire aux Philosophes que le Soleil et l'homme causaient la génération de l'homme), l'inspiration du Saint-Esprit doit-elle avoir moins d'efficacité en l'âme, pour la faire produire des fruits dignes de Dieu ?

Ce mouvement du Ciel en l'âme de l'homme n'est pas lié au temps ; il se fait chez quelques-uns au matin et au printemps de l'adolescence ; chez d'autres au midi et en l'été de l'âge viril ; certains le sentent le soir ou bien en l'automne et en l'hiver de la vieillesse ; voire le Saint-Esprit inspire le bien à toute heure à qui veut l'exercer.

Gardez-vous bien, quiconque désirez arriver au port éternel, de fermer votre cœur à ce vent divin, qui veut vous faire assurément surgir au havre céleste. Gardez-vous de mépriser ce compagnon fidèle du chemin périlleux de ce monde, de peur de vous fourvoyer et de tomber dans quelque précipice, sans trouver un moyen de pouvoir en sortir.

Gardez-vous de fermer les yeux à cette lumière de l'illustration du Saint-Esprit, prête à vous éclairer parmi les ténèbres épaisses de cette vie ; afin

que vous ne fassiez quelque heurt dangereux ; gardez-vous aussi de l'éteindre par défaut de l'huile de miséricorde envers votre prochain ; gardez-vous de l'étouffer par un soin superflu de ce qui est périssable.

Gardez-vous enfin de lui donner la chasse par une inquiétude et un trouble de l'âme : c'est ainsi que les mouches à miel (qui veulent être comme quelque légère figure du Saint-Esprit tout doux et tout miel à l'homme) fuient les lieux inquiets et pleins de bruit.

Il prend aussi la fuite aussitôt que le péché entre en l'âme. Salomon l'assure ainsi : *La sagesse (qui est un don du Saint-Esprit) n'entrera point en une âme méchante et n'habitera point dans un corps sujet aux péchés.* (Sapient. c. 1 n. 4)

Mais si vous ouvrez votre cœur au souffle miraculeux du Saint-Esprit, vous verrez des merveilles, des créations admirables de toutes sortes de vertus. Isaïe dit : *Nous avons conçu, avons comme été en travail d'enfant et avons engendré l'esprit.* (c. 26 n. 18) Mais quel esprit ? Nul autre que celui du salut.

Oyez ce que Dieu demanda un jour à Job : *N'as-tu pas observé quand les biches font leurs petits ? Elles se courbent pour les faire, elles mettent bas et jettent des rugissements.* (Job c. 39 n. 1-3) C'est lorsqu'il tonne que cet animal engendre principalement ses faons, parce qu'étant fort timide et ayant peur du tonnerre, la crainte lui fait rompre les peaux qui en grand nombre enveloppent ses petits, et ainsi il se délivre plus aisément de son fruit.

Voilà justement l'effet du Saint-Esprit, lequel inspirant fortement et criant hautement à l'intérieur des âmes, les pousse à rompre toutes difficultés et à ôter tout obstacle à leur salut, il les fait arracher les convoitises enracinées des vilains plaisirs et les fait battre en ruine les tours des hautes et superbes pensées ; si quelqu'un s'opiniâtre en sa méchanceté, et s'il ne veut pas céder à ce souffle efficace du Saint-Esprit, vous le verrez bientôt, vaille que vaille, donner du nez par terre et se précipiter dans des maux redoutables.

C'est ainsi que Lucifer fut battu par ce vent et jeté aux enfers. C'est ainsi que ce vent fit tomber Jézabel de la fenêtre dans la rue pour être foulée par les pieds des chevaux. C'est ainsi que ce vent renversa Pharaon et toute son armée dans la Mer Rouge. C'est ainsi que ce vent souffla Nabuchodonosor dans les déserts et lui fit courir les bois ainsi qu'une bête. Mais au contraire, ce vent a effleuré les humbles, les Daniel en Babylone, les Joseph en Égypte et les David en Judée, aux sceptres, aux couronnes, à la pourpre et aux gouvernements des Royaumes.

Il y a d'autres effets de ce vent divin. *Le Saint-Esprit*, dit Saint Paul, *prie*

pour nous avec des gémissements tels qu'ils ne se peuvent raconter. (Ad Ro. c. 8) Il veut dire que le Saint-Esprit nous incite à prier et à pleurer ; c'est ce vent de midi qui amène les pluies de larmes fructueuses ; témoin David qui fondit en larmes lorsque ce vent lui souffla au cœur ; témoin Saint Pierre qui, dès qu'il fut touché, sortit du palais de Caïphe et pleura amèrement, et ce vent eut une telle force sur Madeleine qu'il changea ses yeux en deux fontaines et la transforma d'une pécheresse en une parfaite pénitente.

Saint Paul dénombre les fruits du Saint-Esprit par douzaine, que ceux-là recevront infailliblement, qui ouvriront leur cœur à son souffle admirable, tellement les haineux deviendront charitables, les tristes et les affligés se réjouiront, ceux qui vivent en guerre trouveront la paix, les impatientes apprendront la patience, les colériques seront bienveillants et doux, les mauvais auront la bonté, le manquement de patience se changera en longanimité, l'infidèle aura la foi, l'immodeste sera retenu, la veuve sera continente et la fille demeurera en la garde soigneuse de sa chasteté. Ne sont-ce pas de beaux fruits dignes de Dieu ?

De là vient que la venue du Saint-Esprit en l'âme rend la personne tout autre qu'il ne l'a trouvée. Saint Bernard demande à lui-même comment il pourra reconnaître la présence du Saint-Esprit, d'autant que n'ayant pas de couleur, il ne peut être perçu par les yeux ni par les oreilles puisqu'il n'émet aucun son ; ni par l'odorat, vu qu'il est sans odeur : *Je le reconnaitrai, dit ce Saint, par le changement de mon cœur, quand je le verrai devenu céleste et spirituel, de terrien et charnel qu'il était auparavant.*

C'est le même jugement de Saint Grégoire sur Job, quand il dit : *Voyez comment la terre du cœur humain, étant arrosée par l'eau de la libéralité divine, souffre volontiers les injures par lesquelles elle outrageait les autres ; voyez comment elle donne le sien propre étant auparavant coutumière de ravir le bien d'autrui. Voyez comment elle mortifie sa chair par l'abstinence, portée avant à toutes sortes de plaisirs de son corps qui lui couaient la mort de l'âme.* (Lib. 11 Moral. c. 6)

C'est ainsi que Saint Paul, après avoir reçu le Saint-Esprit, endura avec plaisir les coups qu'il voulait auparavant faire endurer aux autres ; c'est ainsi que Zachée répandit libéralement ses richesses, lesquelles il avait convoitées avec avarice.

Faites-en de même, Âme fidèle : *Écoutez attentivement, voyez et prenez garde à ce que Sa Majesté désire de vous, conservez ses paroles en votre cœur, et pour bien les entendre, prêtez-moi patiemment l'oreille.* (Psalm. 44 v. 11) Oyez ce que le Saint-Esprit vous dit, et que dit-il ? *Sortez pécheresse de vos offenses ; hantaine, quittez votre orgueil ; avariciense, laissez les gains injustes ; vilaine, abhorrez ces plaisirs illicites ; en-*

nuyeuse, réjouissez-vous du bien de votre prochain, soyez triste de ses adversités ; gourmande, détestez vos excès au boire et au manger ; colérique, aimez la douceur ; paresseuse, fuyez la lâcheté en ce qui touche le service de Dieu.

Si ce même Saint-Esprit, fils et filles trop attachés à la mondanité, vous met au cœur un saint désir de tirer vers le port de la Religion, ne faites pas la sourde oreille, écoutez cette semonce amoureuse et profitable, faites sans délai ce à quoi elle vous convie, de peur de faire un triste naufrage dans la mer tempétueuse de ce monde, et des vices orageux.

Si par une résolution généreuse, vous êtes surgi au havre grandement assuré d'une sainte Religion, il faut donner encore plus avant (aidé de ce bon vent du Saint-Esprit) pour arriver au port très assuré du Ciel ; n'arrêtez pas au chemin de la vertu. *Car ne pas marcher en ce chemin, c'est reculer.*

Si ce souffle divin vous pousse à faire de grands progrès en la perfection, à vous mortifier à bon escient, ne vous contentez pas de la simple observance de ce que vous prescrivent vos statuts, ni d'un acquit superficiel d'eux, sans pénétrer la sublime perfection contenue dans la règle ; si vous vous perfectionnez de la sorte, il vous arrivera ce que dit David : *Dieu les a fait surgir au port tant souhaité de leurs désirs, qui n'est autre que celui de l'heureuse éternité.* (Psalm. 106 v. 30)

Enfin, l'Anémone est pleine de vertis médicinales, car elle est singulière contre les fièvres tierces ou quartes, elle est fort propre aux douleurs et inflammations de la tête, leur racine mâchée attire les humeurs du cerveau et ôte le mal de dents ; si on l'applique étant cuite aux yeux, elle arrête leur fluxion, et celle qui a la fleur d'un rouge-brun sert grandement pour modifier et nettoyer les viscères.

Il n'y a maladie de l'âme que le Saint-Esprit ne puisse guérir parfaitement ; il n'y a péché pour énorme qu'il fût qu'il ne puisse pardonner. Un jeune homme pourra en témoigner, lequel menant une vie de débauche et de dissolution de jeu, de boire, de manger et de vilénies, comment il ne put être ramené à une meilleure vie, ni par les prières, ni par les remontrances de son Frère ; Dieu enfin le toucha et l'alita ; la souvenance de ses forfaits l'amena presque au désespoir ; quand voici, une nuit, venir vers sa couche un Vieillard vénérable, avec une mine sévère, qui lui donna bien de l'épouvante ; il lui demanda tout tremblant qui il était : *Je suis le Père éternel*, répondit le Vieillard, *qui t'ai créé et toutes choses pour toi, mais parce que je t'ai admonesté sans aucun profit, je te dénonce la mort éternelle.* Alors le Père éternel disparut aussitôt, laissant le malade bien perplexe le reste de la nuit et tout le jour, de la menace de sa damnation.

La nuit suivante ne lui fut pas moins horrible, par la vision qu'il eut d'un

homme rempli de plaies couronné d'épines, chargé d'une lourde croix, qui se disait être Jésus-Christ, lequel lui ayant reproché son ingratitude de tant de bénéfices reçus de lui, dit qu'il serait damné, et puis, prenant de son côté sacré quelque poignée de son sang précieux, lui jeta à la face pour marquer sa confusion, et puis se retira.

Le malade pâlit, trembla, sua à cette nouvelle et, à demi-mort de frayeur, fit appeler son frère, auquel il raconta tout ce qu'il avait vu. Le Frère, ému de ce désastre, lui donna courage le mieux qu'il put, l'incita à un amendement de sa méchante vie et une sérieuse pénitence de ses péchés car, dit-il : *Encore bien que vous soyez condamné par le Père et par le Fils, alors que vous êtes encore impénitent, qui sait si le Saint-Esprit ne vous pardonnera point, qui est la douceur et la bénignité même ?* Cette remontrance ne fut pas vaine : il se confessa avec beaucoup de larmes, il reçut les saints Sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-onction, attendant l'heure de son trépas.

La troisième nuit lui fut favorable, lorsqu'un homme lui parla, qui était vêtu de blanc et avait une colombe blanche comme neige sur l'épaule qui, étant prié de dire son nom, dit qu'il se nommait *Saint-Esprit*, procédant du Père et du Fils, auxquels il était égal en tout, et qu'il l'assurait du pardon de ses péchés et de l'entrée libre au Ciel dans trois jours ; ce qu'il lui arriva, ainsi que le Saint-Esprit lui avait prédit selon son désir.

N'est-il pas vrai que le Saint-Esprit est le Père des pauvres, le consolateur des affligés, le refuge des misérables et le sauveur de ceux qui sont presque damnés ? Pensez à tout ceci quand vous prenez en main l'Anémone, et faites que le plaisir des yeux et la considération de cette fleur passe jusqu'à l'âme, afin qu'elle en tire l'utilité qu'elle lui avance.



CHAPITRE XIII DU NARCISSE

*présenté aux filles qui aiment la beauté corporelle,
passagère et nuisible.*

LES Poètes, toujours ingénieux en leurs inventions, disent qu'un jeune adolescent nommé Narcisse, doué d'une beauté sans pareille, alla un jour à la fontaine pour se désaltérer de la soif que lui avait causé

la chasse aux bêtes ; son malheur fut qu'il vit son image merveilleusement belle dans l'eau cristalline de cette fontaine, de laquelle il fut grandement épris et s'en emmouracha de telle sorte qu'il défailloit peu à peu, si bien qu'il se précipita dans cette eau et s'y noya, d'autant qu'il se vit frustré de ne pouvoir jouir de sa beauté ; alors, les Dieux émus de compassion le changèrent en une fleur, *laquelle*, dit Saint Isidore, *porte le nom de ce beau garçon et garde sa beauté en la blancheur de ses feuilles.* (Lib. 17 Orig. c. 9)

C'est une fleur vraiment belle, qui est toute blanche en son teint, et qui a une couronne de même ; elle porte au fond de son rond des doubles franges d'or ; elle a son milieu semblable au Lis avec un bouton doré orné de fleurs sur deux rangs et, pour l'embellir davantage, a six petites paillettes.

Considérez, filles vaines, la beauté de cette fleur, et quand vous vous glorifierez de la vôtre, souvenez-vous du pauvre Narcisse, lequel admirant l'ivoire du teint de son visage, l'or de ses cheveux, les étoiles scintillantes de ses yeux, les perles et la couleur corail de sa bouche ; l'admiration de sa beauté et l'amourachement de celle-ci lui fit perdre la vie.

Et tirez de cette pieuse considération : combien passagère est la beauté du corps, voire souvent nuisible à celle qui en est douée, et à ceux qui la regardent afin que vous la méprisiez et que vous n'apportiez aucune industrie pour l'embellir davantage pour votre ruine et celle de votre prochain, mais plutôt que vous considérez la beauté de Dieu et que selon ce modèle vous tourniez tous vos soins et mettiez toute votre étude pour orner et rendre plus belles vos âmes plutôt que vos corps.

Or, afin que vous le fassiez, il faut donner plus avant en la considération de la beauté corporelle, il faut entendre que : *La beauté du corps est une tyrannie de peu de temps*, dit Socrate.

C'est une tromperie muette, dit Théophraste.

Le feu brûle celui qui le touche, et les beaux enflamment ceux qui en sont éloignés, dit Xénophon. (Stob. dial. 66)

Si vous demandez à Pétrarque son avis, il vous dira aussitôt : *La beauté fit le voile des yeux, le piège des pieds et la glu des ailes, afin que l'âme ne puisse voir aisément la vérité, ni suivre la vertu, ni prendre l'essor en haut. C'est un ennemi domestique, un ravisseur de repos, une matière de travail et un tourment de la vilénie.*

(Lib. 1 de remed. utrius. fortun. Dial. 2)

Saint Grégoire de Naziance dit : *C'est la moquerie du temps et de la maladie.*

(In illud Evang. cum consummas set Iesus hos ses.)

Saint Jean Chrysostome dit : *C'est un plâtre enduit sur un sépulcre, ou bien un crachat mêlé de sang qui paraît beau et luisant sur la peau.*

C'est une proie suivie de plusieurs clameurs et un diamant désiré pendu à une belle oreille. Enfin, c'est une fleur qui paraît, fleurit, s'épanouit, flétrit et pourrit en peu d'heures. Filles, apprenez de tout ceci la fausseté, la fragilité et le dommage que porte la beauté à celles qui en abusent.

Mais considérez encore plus en détail les mauvaises compagnes de votre beauté, et :

Premièrement, sachez qu'elle semble agréable aux yeux de quelques-uns qui sont trompés, parce que ce n'est qu'une fausseté, car il n'y a vraiment aucune beauté accomplie en ce monde ; Dieu seul est essentiellement beau, toutes les sortes de beautés sont en lui, et la sienne est seulement aimable. Ô l'âme heureuse qui, étant au ciel, a sans cesse le désir de le voir, le voyant ne désire plus rien, et en cette vue a toujours le désir de le revoir.

Si vous pensez mûrement à votre beauté, vous verrez que ce n'est autre chose qu'un sépulcre blanchi, beau au dehors, plein d'ordure, de laideur et d'abomination au-dedans.

Ce fut ce qu'apprit un jour un Religieux, lequel étant molesté par le souvenir d'une belle femme qui venait de trépasser, alla voir son sépulcre et trempant quelque linge dans le sang pourri qui sortait de ce cadavre, après qu'il l'eut appliqué à ses narines et qu'il eut respiré cette mauvaise odeur : *Voilà*, dit-il à lui-même, *ce que tu as désiré, prend d'ici à loisir ton rassasiement.* (In vitis Patrum l. 5 libello 5 de fornic. n. 22)

Voilà ce que c'est ce beau fumier, ce cadavre musqué et cet égout arrosé d'eau de rose. Si vous contemplez :

Deuxièmement, sa fragilité ; ah ! que vous la verrez courte : *Personne qui a de l'esprit*, dit Philon, *ne pourra se vanter ni chercher de la louange pour la beauté corporelle, laquelle passe si tôt qu'elle semble flétrie avant qu'elle ne soit en fleur ; l'âge, le travail et la maladie ternissent bientôt ce beau teint.*

La beauté peut se perdre, dit Borce, *par la chaleur d'une fièvre tierce ; il ne faut qu'un petit accident pour sillonner le front, pour faire distiller le nez et avoir les joues ternes et pendantes ; vous verrez alors les lèvres sans couleurs, les dents clairement semées, le cou à veines saillantes avec une peau tremblante.* (Lib. 3 de consolat. prosa 8) Enfin, toutes les beautés se ternissent avec le temps et deviennent laides et déplaisantes. Mais le principal que vous devez :

Troisièmement considérer en votre fausse et passagère beauté, c'est la malice et le dommage qu'elle cause à ceux qui la contemplent et à vous-

même ; oui, votre beauté ressemble au Soleil qui ravit l'homme par autant de rayons qu'il jette, et vos yeux dardent autant de flèches d'amour puissant sur ceux qui les reçoivent pour en être épris et brûlés aisément. C'est ainsi que le fort Samson, le saint David et le sage Salomon ont été pris.

Il s'est retrouvé une Matrone sage et vertueuse en la Belge, au dire du Père à Lapidé, qui admonestait sérieusement les hommes vertueux et religieux d'être sur leur garde en conversant avec les femmes, et qu'ils fassent attention à ne pas jeter les yeux sur leur visage, d'autant que leurs yeux sont tellement attrayants que si elles les jettent sur quelqu'un, infailliblement elles l'attireront à leur amour ; elle ajouta qu'elle était certaine qu'il n'y avait aucun homme, si grave et si constant qu'il fût, auquel elle ne puisse persuader tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle l'eut regardé l'espace d'un quart d'heure et que réciproquement elle fut regardée de lui. S'il y a du péril pour les personnes spirituelles, quels hasards encourront les jeunes hommes trop portés à aimer les filles ? (Inc. 6 n. 25 Prover. Salom.)

Sans doute les œillades sont autant de coups d'épées qui navrent le cœur : *L'œil de la femme perdue*, dit Saint Ambroise, *est un piège pour envelopper un homme amoureux.* (Lib. 1 de Pénitent. c. 14) Et Saint Augustin dit : *Que les premiers dards pour fausser la foi promise au Sacrement de mariage, proviennent des yeux.* (Serm. 83 de Temp.) L'Époux eut bonne raison de dire à sa très belle épouse : *Détournez vos yeux de moi, car ils m'ont fait envoler, ils m'ont ravi mon cœur et mon âme.* (Cantic. c. 6 n. 4)

Saint Jean Chrysostome, connaissant le même péril pour ceux qui s'arrêtent à contempler la beauté des femmes, leur dit : *que le feu de la concupiscence embrase l'âme par le regard, comme le feu brûle la matière qui lui est voisine ; et que comme une biche gravement blessée par quelque chasseur n'échappe pas à la mort, si elle ne se soustrait pas à leurs mains : ainsi l'homme blessé par quelque vue curieuse de quelque rare beauté, encore qu'il ne périsse pas par quelque œuvre déshonnête, il ne laisse pourtant de se gâter, ni de périr par ses yeux mal protégés.*

Hugues de Saint Victor faisant comparaison d'un beau visage avec un rayon de miel, dit ainsi : *Il y a deux choses dans une gaufre au miel, la cire et le miel, et sur le visage d'une vilaine femme se retrouvent la bienséance et la grâce, ou bien la beauté du visage et la douce parole. La cire embrase le feu, et le miel donne de la douceur : ainsi la beauté de la femme embrase le corps par le feu du déshonneur et renverse l'esprit par l'amadouement de la parole attrayante : le miel dégoûte de la cire quand la femme amollit et rend doux son discours.*

Le mal de la beauté ne s'arrête pas là, il attaque sa maîtresse lorsqu'elle n'a point l'âme aussi belle que son visage ; car en premier lieu elle sera aisément orgueilleuse : *La fierté se retrouve parmi les beaux visages*, chante le

Poète, et l'orgueil suit la beauté. (Ovid. l. 1 Fast.)

Il y a un autre vice qui l'accompagne au dire du même : *C'est qu'il y a une grande guerre entre la beauté et la chasteté.* (Epist. 15) D'autant que les belles font parade de leur beauté, laquelle attire facilement les hommes à convoiter. Ce fut la réponse que donna jadis le Philosophe Aristippe à celui qui lui demanda s'il devait se marier. *Non, dit-il, parce que la femme que vous épouserez sera laide ou belle ; si elle est difforme, vous aurez de la peine à la voir ; si elle est belle, elle sera commune.*

Il en est ainsi, la belle taille, la symétrie des membres, les beaux traits sur un visage sont autant d'attraits d'amour, et l'aimant qui tire à lui non seulement les yeux, mais aussi le cœur, encore serait-il de fer, tellement qu'il n'y a quelquefois ni manœuvre, ni artifice qu'on n'emploie pour emporter le consentement que l'on recherche, l'argent, l'or et les pierreries ne seront pas épargnés, et ne sera-t-il pas aisé (du moins périlleux) à une fille fragile de sexe de se laisser tromper !

Oyez ce qu'en dit Saint Jérôme après Théophraste : *La femme douée de beauté est bientôt convoitée, et ce qui est convoité par plusieurs se garde difficilement ; ce à quoi les vœux s'attachent n'est pas assuré : l'un la sollicite pour sa beauté, l'autre pour son idolâtrie, l'un par ses plaisanteries, l'autre par des présents.* (Lib. 1 contra Ioviniana n. 53) Ce qui est assailli de toutes parts n'est aucunement ou finalement bien surmonté. Les forteresses les plus fortes se rendent à la fin à la merci des ennemis, et les courages les plus forts et les plus farouches sont quelquefois domptés.

Filles, il vaut mieux être dénuées de la beauté corporelle plutôt que de celle de l'âme ; et une belle âme en un laid corps est bien plus prisé que l'extérieur bien fait avec un intérieur difforme ; c'est pour cela que les filles sages et avisées, pensent souvent à ce que dit David : *Toute la gloire de la fille du Roi est au-dedans.* (Psalme. 44 v. 14) On fait plus de cas de ce qui est caché en l'âme que de ce qui paraît à la vue.

Sainte Brigitte, vierge écossaise, savait bien qu'elle était douée d'une rare beauté, mais que fit-elle pour la perte de celle-ci et pour la conservation de celle de l'âme et de la belle vertu de chasteté ? Elle envoya de ferventes prières à Dieu, lui demandant avec instance que pour l'amour qu'elle portait à sa beauté, il permît qu'elle perdît la sienne, et qu'elle n'agrât à personne sinon à lui et qu'aucun des soupirants de la beauté ne la jugeât plus belle ; son époux ne lui manqua pas car aussitôt un de ses yeux, lesquels constituaient ses plus doux attraits, s'écoula peu à peu comme de l'eau et l'enlaidit tellement qu'on ne trouva plus personne qui la demandât en ma-

riage.

D'autres Vierges poussées par le Saint-Esprit (comme je veux croire) prirent des résolutions hardies et les effectuèrent. Telles furent les Saintes Ebbe et Lucie ; la première étant abbesse en Écosse en l'an 870 après la naissance de Notre Seigneur, quand les Danois envahirent l'Écosse, pour ne pas perdre la beauté de sa chasteté, se coupa le nez et la lèvre d'en haut, comme le firent aussi toutes les Religieuses ses sujettes, ce qui irrita tellement les Danois qu'ils les brûlèrent toutes avec leur monastère, les rendant martyres pour la garde de leur chasteté. (Baron. t. 10 ad Ann. Christ. 870)

Sainte Lucie ou Lucille, pas celle de Syracuse mais une autre qui est invoquée par ceux qui ont mal aux yeux, sachant qu'un Tyran la convoitait en raison de ses beaux yeux, elle les arracha et les lui envoya avec ce petit mot : *Sachez qu'il ne reste plus rien en moi pour que je puisse craindre que tu me fasses quelque tort.* (Pater Cornél. in Pro. t. 1 fol. 212)

Voyez-vous, Filles, où l'amour de la garde de la virginité a mené les belles et saintes Vierges, et à quelles entreprises il les a poussées. Si vous êtes aussi douées de beauté, si le Saint-Esprit ne vous tire point à de semblables faits pour sa conservation, gardez-la au moins pour Jésus-Christ si vous voulez l'avoir pour époux, ou bien pour celui que vous choisirez pour mari.

Je sais bien que la beauté du corps peut être une marque de celle de l'âme, et qu'au dire de Saint Augustin : *Elle est un don de Dieu qui est bon.* (Lib. 15 de civit. c. 22) Conservez ce don, imitant la chaste épouse des Cantiques, de laquelle Salomon dit : *Qu'elle est terrible comme une armée bien ordonnée.* (c. 6 n. 9)

Les anciens armaient la Déesse Pallas ainsi que les autres Déeses vierges, leur donnant un écusson en une main et une lance dans l'autre. C'est une belle louange de l'épouse et de toutes les belles Vierges d'être terribles ; car ces mots de l'époux veulent dire : *Vous n'êtes pas seulement belle, ô ma mie mon épouse, voire la plus belle de toutes les femmes, mais vous êtes aussi terrible et redoutable, étant donné qu'étant si rare en beauté ; vous gardez cependant une gravité, majesté, sévérité, confiance et une vertu virile ; il n'y a rien en votre beauté qui attire les spectateurs à quelqu'amour lascif ; il n'y a rien en vos mœurs, ni en vos œillades douces ni ramollies, vous apportez plutôt quelque respect et quelque crainte mêlée de révérence : la sévérité en une vierge est bonne gardienne de la chasteté.*

Je ne puis omettre les vertus recommandables et les excellentes opérations du Narcisse ; c'est qu'il est un remède singulier contre diverses maladies corporelles et je le trouve tout contraire aux effets que la beauté du corps opère en l'âme de ceux qui la regardent avec plaisir.

Le Narcisse, premièrement, remédie aux brûlures et est propre à réchauffer les parties gelées et travaillées par le froid. Mais la beauté corporelle cause des convoitises qui peu à peu brûlent les âmes.

Saint Jérôme sera témoin de ceci ; oyez comment il en parle : *Combien de fois, étant au désert, ai-je pensé être au milieu des plaisirs romains ! J'étais seul dans une solitude horrible ; mes membres laids et défaits étaient recouverts d'un sac ; tous les jours, je ne faisais pas autre chose que de pleurer et de gémir. Moi donc qui m'étais condamné moi-même à une telle prison pour la crainte des supplices de l'enfer, n'ayant autre compagnie que des scorpions et des bêtes sauvages, je me trouvais cependant en esprit au milieu des danses des filles (qu'il avait peut-être regardées trop curieusement), mon visage était blême suite aux jeûnes, et mon esprit en un corps glacé brûlait de désirs, et les seuls embrasements des vilenies bouillonnaient en moi. Etant en quelque sorte destitué de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de mes larmes, je les essuyais de mes cheveux et j'assujettissais ma chair rebelle par les jeûnes des semaines entières.* (Epist. ad Eustoch. n. 2)

Le Narcisse fait davantage sortir les épines entrées dans quelque partie du corps ; mais la beauté regardée lance des dards d'amour et pique vivement l'âme par des désirs illicites.

Le Narcisse guérit les plaies et les enflures et modifie les ulcères ; mais la beauté considérée trop curieusement cause des plaies mortelles en l'âme.

Le Narcisse donne guérison au corps lésé des meurtrissures, contusions et coups de pierres ; mais la beauté donne de grands coups et apporte de grandes blessures. L'Époux s'en plaint à son Épouse, lui disant : *Ma sœur, mon épouse, tu m'as blessé le cœur par l'un de tes yeux et par l'un des cheveux de ton cou.* (Cantic. c. 4 n. 9)

Le Narcisse remet les membres disloqués en leur place ; mais la beauté fait sortir hors de soi celui qui se plaît à la considérer, de telle sorte qu'il est plus à sa passion qu'à lui-même ; c'est ce qui a fait dire à celle qu'il aime qu'il est le serviteur et l'esclave de sa ravissante et charmante beauté.

Enfin le Narcisse rend mou toutes les duretés et est fort bon aux oreilles ; mais la beauté enduret tellement les amants fous qu'ils n'entendent aucune remontrance pour leur salut, et s'accomplit en eux ce que dit l'Écclésiastique : *Celui qui pratique la luxure a écouté la sagesse et elle lui déplaira et il la jettera derrière lui.* (c. 21 n. 18)



CHAPITRE XIV

DE L'ŒILLET ou GIROFLÉE

présenté aux jeunes muguetts parfumés et musqués.

LA figure et l'odeur de cette fleur lui ont donné les noms d'Œillet et de Giroflée. On la nomme Œillet parce qu'elle ressemble à la forme d'un œil ; et on l'appelle Giroflée en raison qu'elle sent le clou de Girofle.

Cette fleur est admirable en ses changements, car il arrive souvent qu'une même plante fera la fleur blanche une année, et l'année d'après elle l'aura purpurine et la troisième année, on la verra de diverses couleurs ; et même ce qui semble encore plus étrange, c'est qu'une même branche portera des fleurs blanches et des marquetées, étant ainsi sujette au changement, que ses fleurs blanches deviennent incarnates et au contraire, soit à cause de la culture, ou bien à la nature du terroir.

Cette fleur est extrêmement agréable à la vue pour la beauté, vivacité et diversité de ses couleurs, et pour être composée de plusieurs feuilles fort gentiment découpées par le bout. Mais surtout c'est l'odorat qui a ici une bonne part et son divertissement, parce qu'elle sent merveilleusement bon, comme le clou odorant de Girofle.

Si cette fleur (comme plusieurs autres qui sentent doux) rend une odeur gracieuse, c'est pour en louer et en bénir Dieu à sa façon qui lui a donné cette senteur délicate et pour causer du plaisir à l'homme (pour lequel elle est créée) quand il la porte au nez pour en tirer une senteur agréable.

Dieu ne blâme pas l'usage des senteurs naturelles, comme celles que rendent les plantes, les fleurs, les fruits et les vignes (et nul parfum est à comparer au raisin en fleur), mais il blâme les excès et les abus et le caractère superflu qui se retrouvent chez les hommes qui ne se contentent pas de la perfection de la nature qui est dans les choses susdites, ne cessent de les brouiller et mêler ensemble, pour composer des senteurs et des parfums qu'ils portent sur leurs habits, pour laisser partout une odeur, non pas d'une bonne conscience, mais d'un corps efféminé et porté au dés-

honneur, aux frais inutiles et de grands coûts.

Pline, parlant des dépenses superflues que les Romains faisaient en parfums, dit s'en plaignant : *Les draps riches sont de durée, mais les parfums ne durent pas, car ils s'éventent incontinents quand leur saison est passée. Le plus qu'ils servent est de contraindre à regarder une femme parfumée, passant dans la rue, en raison de son parfum, quand bien même on serait empêché ailleurs. Et néanmoins, la livre vaut quatre cents francs, tant coûte cher le plaisir qu'on donne à l'odorat d'autrui !*

C'est vrai, les femmes fragiles (qui cherchent à se faire valoir par les habits et autres vanités) sont portées aux parfums ; il ne faut cependant pas pardonner leur infirmité même si leur cerveau est souvent plus faible que celui des hommes. Mais que l'homme discret et à qui Dieu a donné un meilleur jugement, cherche et aime tant les senteurs, cela n'est pas tolérable.

On en a trouvé qui parfumaient leurs pieds et leurs jambes ; Alexandre faisait parfumer le pavement de sa chambre, et un autre faisait arroser de senteurs les murailles des étuves quand il prenait un bain chaud et se baignait.

Je vous dirai franchement, jeune muguet, que les gants musqués, les habits parfumés, les pommes de senteur, sont autant d'amorces et d'attraits de vilénie pour vous et pour ceux qui les sentent.

Salomon, décrivant une femme débauchée tâchant t'attirer à son amour un jeune folâtre, dit qu'elle usa de neuf attraits qui sont l'habit vain, la tromperie, le bavardage, l'instabilité des pieds, les baisers et les paroles mielleuses, le banquet, les accolades, l'absence de son mari ; le septième que j'ai laissé à dessein, est la bonne odeur : *J'ai arrosé*, dit-elle, *ma couche de myrrhe, d'aloès et de cannelle.* (Prover. c. 7 n. 17) Voyez-vous que cette malapprise apporte, pour le motif puissant de la vilénie, les bonnes odeurs.

Pourquoi est-ce, demande un Auteur, *qu'on sent souvent le musc, n'est-ce pas parce qu'on pue le bouc ?* (Martialis) Celui-là ne sent pas toujours bon (à savoir au-dedans, chante le Poète) qui a le corps parfumé.

Saint Ambroise et Saint Jean Chrysostome confirment ceci ; le premier dit : *La volupté répand ses odeurs parce qu'elle n'a pas l'odeur de Jésus-Christ.* (Lib. 1 de Cain c. 4) Le deuxième s'adresse ainsi à l'homme chrétien : *Tu es un soldat spirituel, un tel soldat ne dort pas dans un lit en ivoire ; il ne se frictionne pas d'onguent odoriférant, car cela appartient à ceux qui sont enlacés par de vilains amours, aux joueurs de comédies et à ceux qui ont perdu la conscience. Il ne faut pas que tu ressenties les parfums, mais que tu respères la vertu ; il n'y a rien de plus sale qu'une âme qui a*

la chair parfumée, car la bonne senteur des habits et du corps montre qu'il y a au-dedans une âme immonde et malodorante. Car qui conservera une bonne opinion de celui qui sent les parfums ? Quelles paroles plus efficaces pourrait-on prononcer pour condamner les odeurs des jeunes mugnets parfumés ? (Conc. 1 de Lazaro)

Le jeune homme chaste ne se parfume jamais ; et telle est la nature des mouches à miel, *bêtelettes* grandement chastes, qui parfois fuient toutes puanteurs et mauvaises odeurs, assaillent cependant ceux qui sont parfumés, digne salaire de ces excès !

Il est assuré que les parfums sont souvent nuisibles aux bêtes. Il y en a capables de faire mourir les abeilles, mouchettes, puces, scorpions, serpents (au dire de Pline), et les onguents aromatiques font mourir le vautour, dit Théophraste ; la Luberne ou Panthère attire par son odeur agréable les bêtes sauvages à soi, lesquelles elle dévore peu après.

Et même je les trouve grandement nuisibles à l'homme ; témoin ce jeune homme duquel parle Pétrarque, lequel étant venu vers l'Empereur Vespasien pour le remercier de l'honneur qui lui avait fait, en lui donnant quelque Préfecture, quand l'Empereur eut senti les odeurs desquelles il était parfumé, il le rejeta avec quelque dédain, et une voix âpre lui dit : *J'aimerais mieux que tu sentes l'ail*, et le renvoya sans honneur, révoquant les lettres de la grâce accordée. (Lib. 1 dial. 22)

Le malheur des parfums ne s'arrête pas là, ils causent quelquefois la mort aux hommes, je m'en rapporte à un certain Lucius Plotius, homme d'honneur en son temps, pour être de l'ordre des Sénateurs, lequel étant proclamé banni par un arrêt d'un Tribunal nommé des Trois, fut découvert à Salerne (encore que bien caché) à la seule odeur de ses vêtements, tellement qu'outre la honte qu'il en reçut, l'arrêt fut exécuté en sa personne, payant ses parfums par sa mort. (Petraarcha *suprà*)

Ils coûtèrent cher aussi à Muleasses, Roi des Thunnes, lequel prenant la fuite avec ses soldats défaits, étant tout couvert de sang et de poussière, fut reconnu par les odeurs de ses habits, et étant fait prisonnier, on lui pocha les yeux. (Iovius *histor* l. 44)

Si on estime ces hommes justement punis pour avoir été parfumés, en des temps importuns, celui-ci de la guerre et l'autre de sa proscription et bannissement, les parfums ne condamneront-ils point les hommes chrétiens, qui vivant en une guerre continuelle contre le Diable, le Monde et la Chair et étant banni du Ciel en cette terre de misères et de calamités, se parfument cependant, disant avec leurs compagnons : *Emplissons-nous de vin précieux et de parfums !* (Sapient. c. 2 n. 7)

Mais quelle sera la fin de ces senteurs ? Il faut que le dire du Prophète Isaïe s’accomplisse, il dit : *Dieu ôtera les pommes de senteur des filles de Sion et au lieu d’une odeur délicate, elles auront la peste.* (c. 3 n. 20-24) C’est ce qu’on lit être arrivé à une Duchesse de Venise ; le Bienheureux Pierre Damien dit l’avoir appris d’un homme honnête et vénérable. *C’est que cette femme vivait si délicieusement qu’elle ne voulait pas user d’eau commune, mais de rosée ; elle ne voulait pas toucher la nourriture de la main, mais avec une fourchette d’or fin ; toute sa chambre était tellement abreuvée de senteurs et de parfums que le Lecteur à grand peine pourrait-il le croire, et moi j’ai honte de le raconter,* dit ce Saint personnage, *mais Dieu ne laissa pas ces odeurs impunies, elle fut touchée d’une maladie mortelle : tous ses membres se corrompirent et tout son corps pourrit, de telle sorte qu’il infecta toute la chambre, sans que personne ait le courage de lui faire quelque service, sauf une servante qui appliquait quelque senteur à ses narines lorsqu’elle venait servir sa maîtresse.* (Ad Blancham Comitissam c. 11) Cette misérable Duchesse enfin mourut ayant été longtemps affligée de cette odeur fétide ; vraiment Isaïe a bien dit : *Au lieu d’une odeur délicate, on aura la puanteur,* peine vraiment insupportable. (Suprà)

En outre, je veux croire que les damnés qui auront été excessifs à se parfumer le corps, endureront des puanteurs intolérables. Il est croyable qu’au jour du jugement, toutes les ordures de l’Univers s’écouleront aux enfers pour y tourmenter l’odorat des damnés : *Leurs corps seront comme de la fiente et du fumier,* dit le Prophète Sophonie.

Un Gentilhomme en témoigna un jour à un sien compagnon qui s’était fait Religieux. *Car étant damné et lui apparaissant, interrogé qu’il fut si les tourments de l’enfer étaient tels que le Prédicateur les avait fait, desquels il n’en croyant rien, il répondit que toutes les langues des hommes dans l’ensemble n’en pouvaient déchiffrer le plus petit, sollicité qu’il fut de donner quelque preuve d’une de ses peines, à l’odorat de son compagnon, il le fit en ouvrant son manteau dont il en sortit une odeur si pestilentielle que tous ceux du Monastère coururent de-ci de-là comme frénétiques et furent contraints d’abandonner leur maison.* (Bernar. de Bustis P. 2 Rosar. ser. 21)

Et selon ce que raconte le même Auteur, un autre étant mort, quand il apparut à un de ses amis qui lui demanda une marque l’autre vie, il jeta quelque souffle vers lui, l’infecta de la sorte et il en tomba mort ainsi que les oiseaux qui volaient dans cette contrée.

Le Siècle passé nous a fourni un exemple de cette puanteur en Martin Luther, Moine Apostat, grand Hérésiarque, deshonnête et sacrilège, car après que l’âme fut sortie de ce vilain corps, on posa cet immonde individu dans un cercueil d’étain, et alors qu’on fut au plus fort de l’hiver et qu’il faisait un froid extrême, il en sortit néanmoins une telle puanteur qu’on

ne pouvait supporter, se vérifiant en ce luxurieux Hérésiarque ce que dit le Prophète Isaïe : *Leurs morts seront jetés au loin et une puanteur sortira de leurs corps.* (c. 34 n. 3)

S'il ne faut que l'odeur nauséabonde d'une chandelle éteinte pour faire avorter et mourir un enfant dans le ventre de sa mère, s'il ne faut qu'une dent pourrie pour renverser l'estomac de celui qui sent la mauvaise odeur, voire, au dire de Pline, de faire mourir les pigeonneaux dénués de plumes, les égouts, relents des enfers (où seront déchargées toutes les immondices puantes de ce monde) ne seraient-ils point suffisants pour causer la mort, principalement aux damnés jadis embaumés et parfumés au musc, s'ils étaient mortels ? (Lib. 11 c. 37) Au reste, ils leur causeront un tourment indicible, vu qu'il ne faut que l'odeur puante d'un œuf pourri ou d'un chien mort de quelques jours pour faire tomber en pamoison celui qui la respire.

Homme efféminé et parfumé, ôtez maintenant le musc et les parfums blâmables, et faites pénitence en ce monde pour les excès de vos senteurs, à l'exemple du grand Arsenius Hermite, lequel faisant des corbeilles de rameaux de palmiers, laissant tremper ces branches pour les ramollir dans quelque vase, dans changer d'eau, laquelle se corrompait et jetait une puanteur intolérable aux narines de ceux qui la respiraient ; quelques Religieux lui demandèrent pourquoi il était si paresseux à changer son eau ; le saint homme leur répondit : *Il faut que je corrige maintenant par cette puanteur le dommage que m'a causé mon odorat qui a quelquefois pris trop de plaisir aux bonnes odeurs.* (Vitæ SS. Patrum l. 5 libello 4 de continent. n. 5) Voilà comment ce vertueux personnage chassait le vain contentement qu'il avait reçu autrefois des odeurs musquées.

Punissez de même le plaisir vicieux que vous avez souvent recherché des senteurs superflues, portées plus par vanité, par gloire et par vilenie, que par nécessité ou bonne intention, de peur que la puanteur insupportable des enfers ne vous tourmente après le trépas, et ce peut-être éternellement.





CHAPITRE XV

DE LA TULIPE

*présentée aux amateurs de la beauté de leurs âmes
qui sont en la grâce de Dieu.*

C'EST en cette fleur des plus belles des jardins que Dieu déploie toutes les couleurs, que nos yeux peuvent faire aimer à notre cœur, en laquelle elles semblent toutes ramassées. Vous verrez en ces Tulipes diversifiées la couleur de sang caillé, la rouge, l'incarnadine, la cramoisie, la soupe au vin, la pourpre rougissante, la pourpre violette, le teint de rubis, la colombine, l'incarnate pâle, la feuille-morte pâle, la jaune pâle, la blanche au teint de lait, la couleur de toile d'argent, de drap d'or de toutes sortes.

Vous y verrez la couleur blanche *plumachée* qui de pourpre, qui d'azur, qui de rouge, la couleur incarnate ourlée de blanc, la couleur blanche bordurée de rouge, plumetée d'un cramoiis éclatant et d'un mélange de cent autres couleurs. Pourriez-vous trouver quelque étoffe de prix mieux ornée à la façon de Dames, mieux fleuretée et vergée de couleurs, mieux ouvragée, bariolée et tracée, et qui ait de plus jolis entrelacements, de bordures plus diverses et de beaux assemblages ?

Considérez la belle variété de leurs fonds, les uns sont à fond violet, les autres à large fond bleu ; on en verra d'autres à fond noir comme l'ébène ou le jais, à fond blanc, à fond jaune, à fond purpurin.

La diversité de leurs couleurs, comme aussi les personnes qui en ont eu les premiers bulbes et oignons en leurs jardins et autres sujets leur ont imposé divers noms ; en voici quelques-uns entre mille : le Paletot Saint-Pierre, l'Empereur, Semper Auguste, Vice-Roi, Jerômius Royal, Isabelle, le Duc, Duc de Brabant, la Duchesse, Admiral d'Aragon, le Paletot ma Dame, Général Bolle, Général Gonda, Jaspre de Fourmétrau, Passe-tout de Baue, Beau d'Anvers, Beau de Valenciennes, le Camus Bauters, Agathe Ghesquière, Agathe Parmentier, Agathe Bridou, la Flagellée, la Plumachée, l'Oléas.

Enfin, la Tulipe a une qualité qui lui est propre pour la conservation de

sa beauté, c'est qu'elle se ferme quand le Soleil retire ses rayons, pour ne pas prendre les gouttes de la nuit dans son chapeau, à ce que la pourriture ne la ternisse pas et qu'elle puisse paraître plus belle le jour suivant au retour de ce bel astre.

Elle porte aussi ses pointes vers le ciel, comme pour remercier son Créateur pour les rares beautés qu'il lui a données, ou bien pour nous apprendre à dresser nos désirs en haut, pour soupirer avec David après les demeures célestes, pour lesquelles nous sommes créés.

Voilà un beau document qu'on peut tirer de cette fleur, ainsi que l'âme d'un Chrétien est comme la Tulipe qui s'ouvre aux rayons du Saint-Esprit et s'attriste pour son absence, c'est alors que la terre est sans forme et vide, et les ténèbres sont sur la face de l'abîme.

Mais son excellente beauté vous fera considérer une beauté bien autre, qui ne ravit pas les yeux des mortels (étant donné qu'elle n'est pas visible) mais ceux de Dieu et de tous les esprits bienheureux.

C'est celle de l'âme qui est en la grâce de Dieu, grâce qui l'embellit de vertus et la rend belle par-dessus toutes les beautés de ce monde, dit Saint Clément Alexandrin, qui rapporte l'oraison de Socrate : *Pan et tous les autres Dieux*, disait jadis ce Philosophe, *faites-moi beau et honnête en mon âme.* (Lib. 5 Strom.) Ce même saint Père assurait que la vertu était la beauté de l'âme, comme le vice en était la laideur : *C'est la vertu seule qui rend l'homme beau, et la beauté se retrouve seulement en l'âme.* (Pædag. lib. 2 c. 12) Et déchirant particulièrement les vertus qui embellissent l'âme, dit : *La souveraine beauté est celle de l'âme qui est ornée du Saint-Esprit et de ce qui procède de lui, de la justice, prudence, force, tempérance, de l'amour du bien et de la pudeur, et il n'y a de couleur plus nette, ni plus belle, que celle-là.* (Pædag. lib. 3 c. 11)

Saint Augustin, parlant de cette même beauté, dit : *La charité est la beauté de l'âme.* Et ailleurs : *L'Âme est la beauté du corps et Dieu celle de l'âme.* (Tract. 32 in Ioann.) Et Saint Grégoire de Nysse, montrant la beauté du corps toute contraire à celle de l'âme, dit : *La beauté corporelle attire l'homme à convoiter par ce qui est agréable à la vue, doux, gracieux et éloigné de la colère ; mais la beauté de l'âme tire Dieu à soi par un grand courage et par une vertu mâle et terrible qui donne la chasse aux voluptés charmeuses.*

Jésus-Christ montra un jour à Sainte Catherine de Sienne la beauté d'une âme ornée de sa sainte grâce, ce fut celle d'une femme nommée Palmerine qui, par un instinct diabolique, conçut une telle haine contre cette Sainte Vierge, qu'elle ne pouvait la voir et ne voulait entendre parler d'elle, et la fit chasser de sa maison alors qu'elle lui faisait toutes sortes de bons ser-

vices en sa maladie que Dieu lui avait envoyée en punition de sa faute ; et comme elle devait probablement bientôt être jetée dans les flammes éternelles, Sainte Catherine, connaissant le péril auquel cette âme était confrontée, se prosterna devant Notre Seigneur avec tant de ferveur et de larmes pour le salut de cette femme, qu'elle en fut enfin exaucée, car Palmerine eut le cœur ramolli, elle reconnut et pleura son offense et puis, ayant reçu les Saints Sacrements, rendit son âme à Dieu, laquelle avant son entrée au Ciel, fut vue par Sainte Catherine si admirablement belle, qu'il n'y a aucune langue qui puisse l'exprimer, lorsque Jésus-Christ, se tournant vers Sainte Catherine, lui dit : *Qui est-ce qui n'endurerait pas volontiers toutes sortes de travaux pour gagner une âme ornée d'une si inexplicable beauté ? Et si j'ai été épris d'un tel amour des âmes, que pour leur rachat je me suis fait homme, et ai volontiers répandu mon précieux sang : quel soin est-ce que vous devez tous avoir de vous efforcer à ce que des créatures si belles ne périssent point.* (Surius in vita S. Cath. Senen. 29 Aprilis)

Ah ! la rare beauté et noblesse de l'âme ; pourquoi ne dirai-je pas que par aventure une des raisons pour lesquelles elle a été créée de rien est d'autant qu'il n'y avait pas de matière assez belle ni assez noble qui puisse entrer en compétition avec elle. La beauté de l'âme vertueuse est telle qu'elle surpasse toutes les beautés de l'univers : *Si nous pouvions voir la beauté de l'âme avec les yeux du corps*, dit Saint Chrysostome, *nous nous moquerions de toutes les choses terrestres, lesquelles nous semblent belles, tout en étant seulement que de terre.*

Entre les beautés de ce monde sont celles des jardins à bouquets, où rien ne se voit de mieux partagé que les parterres de fleurs, là vous y admirez la neige du lis, le vermillon de la rose, le pourpre de la violette, l'écarlate de l'œillet, l'or du souci, le baume et la civette des fleurettes odoriférantes. La grâce de Dieu rend l'âme bien plus admirable : plus blanche que le Lis par sa virginité ; plus vermeille et plus ardente que la Rose et que l'Œillet par sa charité ; son prix et sa valeur plus dorée que le Souci ; et cette variété de vertus la rend mille fois plus belle que toutes les beautés ravissantes des jardins embellissant les parterres.

Découvrons les autres beautés du monde. La terre est belle quand elle est diaprée d'une rare variété de fleurs et de plantes ; elle est la mère nourricière de tant d'animaux, les peaux desquels enrichissent les manteaux royaux. La mer est belle quand elle est aplanie, mettant les flots sans variation, ou bien par un doux flux et reflux, par les poissons de tant de sortes, les uns représentant le visage de l'homme, les autres les mitres épiscopales et l'image de la Croix. L'air clair et serein est beau, orné d'une si

grande variété d'oiseaux, blancs, rouges, gris, jaunes, purpurins, azurins. Le feu est beau par ses flammes toute d'or ! Enfin, le Ciel est très beau la nuit quand il est étoilé et éclairé de la belle Lune, et de jour quand le Soleil l'illumine.

Il est ainsi, mais parmi toutes ces beautés, vous y trouverez de la laideur. La terre produit des épines et des chardons. La mer se renverse et élève des vagues écumeuses par de furieuses tempêtes qui engloutissent les bateaux et les envoient vers le fond. L'air est parfois infect. Le feu consume les maisons, voire les Villes entières. Les Astres influent quelquefois sur les qualités nuisibles des corps terrestres, tellement que toutes ces disgrâces ternissent et ôtent beaucoup de lustre à leurs beautés.

Mais la beauté d'une âme amie de Dieu est sans ternissure et sans tache : *Autant le ciel est plus beau que la terre, autant la beauté de l'âme surpasse toutes les beautés pour exquisés qu'elles puissent être*, dit Saint Jean Chrysostome ; en faveur de laquelle Saint Bernard dit : *que si Dieu eut créé plus de mondes qu'il y a d'étoiles au Ciel, et plus beaux que celui-ci avec les mêmes créatures visibles qu'il y a mises, elles n'eussent pas toutes ensemble été si belles qu'une âme qui est en sa grâce*. C'est cette beauté qui ravit tellement le cœur Dieu, qu'il fait son Paradis d'une telle âme où il prend ses douceurs et ses contentements ; c'est son Arche d'alliance où il réside volontiers pour y opérer des merveilles, vraiment : *L'Âme de juste est le siège de la sagesse, je dis de Dieu qui est la sagesse même*.

D'où procède, pensez-vous, qu'il aime tellement les âmes ? C'est d'autant qu'elles lui sont fort semblables ; c'est d'autant que l'âme qui a sa grâce est un beau ciel sur terre, lequel est orné de vertus comme le ciel qui environne les éléments est embelli d'étoiles brillantes, lequel se meut par l'étude continuelle des vertus comme le ciel a un mouvement perpétuel ; et comme il n'y a rien de plus beau au ciel que Dieu, ainsi il n'y a rien de plus beau sur terre qu'une âme faite à son image, c'est-à-dire selon la substance de Dieu. On considère cette image aux puissances naturelles de l'âme, savoir est en la mémoire, en l'entendement et la volonté : la ressemblance qu'elle a avec Dieu se voit en la science qui illumine son entendement pour connaître Dieu, soi-même et ce monde qui fut créé pour elle ; elle se voit en grâces, en vertus et en la charité qui enflamme l'affection pour aimer Dieu sur toutes choses, et le prochain comme soi-même. Ô la beauté incomparable d'une âme ! Quelle plus belle image et ressemblance d'une Divinité pourrait-on désirer ? Ces avantages la rendent si accomplie qu'on trouve en elle un petit crayon ou un petit abrégé des personnes divines.

S'il en est ainsi, ah qu'une âme est incomparablement belle ! Ce qui fait dire à Saint Augustin : *Considérez, ô âme, ce que vous aimez, car si vous aimez le ciel, vous êtes un ciel ; si vous aimez la terre, vous êtes la terre ; j'ose dire, si vous aimez Dieu, vous êtes un Dieu.* Voudriez-vous fouiller votre beauté et dégénérer de Dieu de qui vous portez l'image ? Si vous l'avez fait, retournez à votre beauté, et dites avec Saint Bernard à vous-même : *Ô âme embellie de l'image de Dieu, anoblie de sa ressemblance, épousée par la foi, dotée par l'espérance, rachetée par son sang, comptée avec les Anges, capable de vérité, héritière de la bonté, douée de raison, qu'avez-vous à faire avec la chair ?*

Caressez, aimez, âme chérie de Dieu, votre beauté ; souvenez-vous de ce que fit Démétrius au siège de Rhodes, quand il trouva dans les faubourgs de la Ville une des peintures de Protogènes, maître-peintre en son temps ; car quand il fut prié par des assiégés de pardonner à cette belle peinture, il répondit qu'il détruirait plutôt toutes les peintures de son Père, plutôt que celle de Protogènes, à cause de l'excellence de ce Peintre. Dites-en de même ; ah ! mon âme, divin tableau où Dieu s'est lui-même représenté, à la vivante image de Dieu, aimez plutôt de perdre et de détruire mille fois la beauté de votre corps et de toutes les beautés de ce monde, que de vous salir, voire une seule fois.

Si vous le faites, il vous arrivera peut-être ce qui advint à Scipion, surnommé le Roturier, pour avoir dégénéré de la vertu, de la noblesse et des hauts faits de Scipion l'Africain son Père, car comme il portait au doigt un anneau dans le chaton duquel il y avait une pierre sur laquelle était gravée l'image de son Père, il fut privé de cet anneau (par arrêt du Sénat romain) et de l'image de celui qu'il déshonorait par ses mœurs et souillait par sa mauvaise vie. C'est ce que vous devez attendre, selon ce qu'en dit David : *Seigneur, vous réduisez leur image à rien en votre Cité, comme le songe de ceux qui s'éveillent.* (Valer. Max. 1. 3 c. 5) Comme s'il disait : tout de même que les hommes ont fouillé en ce monde, voire presque effacé les traits de votre visage, vous dédaignerez la leur, qui ne sera pas reconnue en votre sainte Cité ; vous ne voudrez pas reconnaître ces âmes pour vôtres, les voyant si laides et si défigurées, vous les tiendrez comme les images des choses vues en songe qui s'évanouissent au réveil.

Il vous arrivera enfin, ô âme, ce que dit l'époux : *Si vous vous méconnaissez, ô la plus belle d'entre les femmes, sortez dehors et allez sur les traces de vos troupeaux, et païssez vos chevreux auprès des tabernacles des Pasteurs.* (Cant. c. 1 n. 7) Ô la menace terrible qui veut dire : sortez de ma protection, de mon amitié, de ma bergerie, et de vous-même, vivez à la façon des bêtes et donnez à vos

sens tout ce qu'ils veulent, et pour le comble de votre malheur, n'offensez plus par faiblesse, ni par mégarde, mais de propos délibérés, fomentez vos péchés, offensez par pure malice, car je vous ai rejetée de ma face à présent, et au dernier jour je vous mettrai avec les boucs que vous aurez suivis, pour être avec eux grillées aux flammes éternelles.

Qu'à Dieu ne plaise, ô âme chrétienne, que ceci vous arrive, et il ne vous arrivera point si vous pratiquez le dire de Job qui est : *Si vous visitez votre apparence (je dirai votre maison, votre beauté), vous ne pêcherez point, vous aurez conscience de ternir ce beau lustre de l'image de Dieu.* (Cap. 5 n. 24) Et si vous l'avez terni, vous direz aussitôt, la larme à l'œil, avec Saint Augustin : *Après avoir entendu que je suis racheté par le précieux Sang de Jésus-Christ, je ne veux plus me mettre en vente.* Vous vous garderez bien d'entendre à l'avenir les reproches que le Prophète Ézéchiël fait à la Ville de Jérusalem en raison de la vilaine tache de son Idolâtrie : *Vous avez rendu votre beauté abominable.* (cap. 16 n. 25) Mais plutôt en maintenant voire en augmentant votre beauté, vous entendrez la louange de votre époux : *Vous êtes toute belle ma mie et il n'y a point de tache en vous.* (Cantic. c. 4 n. 7) Et puis : *Levez-vous ma mie, ma belle et venez.* (Cap. 2 n. 13) Et où ? Au ciel, pour y donner votre beauté à contempler à vos compagnes, et pour y voir Dieu pour toujours, lequel par éminence a en lui toutes les beautés créées, et de qui la seule beauté pourra vous contenter.



CHAPITRE XVI

DE LA MARGUERITE

*présentée aux Personnes religieuses,
qui se lèvent de bon matin pour louer Dieu.*

LA Marguerite est une fleur assez commune qui croît volontiers dans les prés humides sans aucun travail des jardiniers, tant elle est volontaire. Elle a divers autres noms, car on la nomme petite Consire, Consoulde et Consolide en raison de son efficacité pour consolider les plaies, dont la plus grande a une telle vertu (au dire de plusieurs) que si on la met dans un pot où il y a de la chair à cuire, les pièces divisées s'uniront

ensemble.

La Marguerite est belle en raison de ses couleurs vives et diversifiées, qui sont quelquefois rougeâtres, d'un rouge or brun, or flamboyant ; autrefois blanches, et on en voit des mélangées de rouge et de blanc, lesquelles récréent la vue de l'homme. L'Abondance de ses feuilles lui donne aussi de la grâce, car on trouve bien cinquante-cinq barbes entassées (voire davantage) en chaque fleur, au rapport de Pline, qui lui servent de couronne, comme aussi plusieurs petites Marguerites qui environnent la maîtresse ou la plus grande en guise de diadème.

La Marguerite en outre est fort médicinale, soit pour guérir la résolution des nerfs qui rendent les membres perclus, soit pour remédier aux gouttes, tant des pieds que des mains, mal si redouté des grands personnages, qui en sont bien souvent tourmentés. Elle est encore excellente contre les coups reçus sur la poitrine et contre les pustules de la langue et de la bouche.

**§ 1 – *La Marguerite enseigne les Personnes religieuses
à se lever de bon matin pour chanter les Heures canoniales,
pour louer Dieu et pour obtenir de lui diverses grâces.***

OUTRE les louanges que j'ai données à la Marguerite, il y en a une autre qui lui donne quelque droit de préséance sur presque toutes les fleurs : c'est qu'elle est une des premières qui tapisse la terre de ses fleurettes agréables, après que l'hiver fâcheux et ennemi des fleurs soit passé. En raison de cette précocité à fleurir, l'Italien l'appelle : *La fleur de prime-ver et la première fleur.*

C'est à vous, Âmes religieuses, que je présente la Marguerite printanière afin qu'à son invitation vous fassiez croître les fleurs de vos vertus au printemps ou plutôt au commencement du jour. S'il y a un temps propre à bien faire, c'est celui du matin, voire celui de la nuit, ou quelque temps avant le jour.

Il est même profitable au corps, je le dirai après le grand Aristote, lequel parle ainsi : *Se lever de nuit profite grandement à la santé.* Et tel est aussi le jugement des Médecins ; l'expérience le montre et la raison l'enseigne, parce que le chant attire les humeurs chargeant l'estomac et les consume après que la digestion est faite, et il aide beaucoup à la concoction de la viande, il provoque la chaleur et les esprits vitaux et fortifie les membres. Mais ceci est passager et pour le corps. Il y a d'autres biens qui concernent l'âme, dont en voici quelques-uns.

Les Coqs chantant la nuit vous incitent à cette veille tant utile. Saint Grégoire dans ses Moralités sur Job, traitant du passage où Dieu fait cette demande à ce miroir de patience : *Qui a donné l'intelligence au coq ? Il dit ainsi : Quand le coq s'apprête à chanter, il secoue d'abord ses ailes, et se frappant lui-même, s'excite davantage et se montre plus veillant.* (Lib. 30 Mor. c. 4 in 38 c. Job) Et remarquez ce que ce Saint Docteur a rapporté un peu avant : *Au profond de la nuit, le coq chante plus à tue-tête et plus longtemps qu'il ne le fait lorsque la nuit penche vers le jour, car alors son chant devient plus doux et plus grêle.* Par son chant plus puissant, il vous incite à vous lever, mais par sa voix plus douce, il vous invite à louer Dieu quand il dit : *Le coq éveille les dormeurs et blâme ceux qui sont trop endormis.* (Inhym. ad Laudes Dominice) *Levons-nous donc rapidement.*

Et pour ce faire, je veux vous favoriser un homme veillant s'il y en eut un ; c'est un Roi qui possédait un grand Royaume et beaucoup de sujets à gouverner, et pour cela il était chargé et accablé d'affaires ; c'est David, entendez-le parler à Dieu et vous prier d'en faire de même : *Dès le point du jour, mon oraison ira au-devant de votre justice, ô mon Dieu.* (Psalm. 87 v. 14) C'était pour méditer sur son néant et la grandeur de Dieu au matin quand l'esprit est plus libre ; c'était pour contempler la sainteté de Dieu qui est la sainteté même : *Je me présenterai dès l'aube du jour devant votre sainte Majesté et là ; d'une élévation d'esprit, je considérerai que tant s'en faut que vous vouliez le péché, qu'au contraire vous le détestez et avez en haine la turpitude.* (Psalm. 5 v. 5)

Et puis, espérant retirer du bien de cette méditation matinale, il dit : *Ab ! qu'il est bon de vous louer ô Seigneur ! C'est pour chanter et publier haut et clair les effets de votre fréquente miséricorde, dont la terre est toute remplie.* (Psalm. 91 v. 3) Et ce Roi pieux, sentant les effets de cette miséricorde divine, dit en se réjouissant : *C'est de bon matin qu'on est comblé de joie, de contentement et de liesse.* (Psalm. 29 v. 6)

David, jugeant (comme vous devez faire) qu'il n'y a temps plus propre pour méditer et pour chanter les louanges de Dieu, que celui du matin, d'autant que l'esprit est délivré des affaires du jour, et de cette manière il est mieux disposé à se consacrer attentivement à Dieu.

Et quels biens ne voit-on pas réussir de ces pieux devoirs du matin ? De ces premières pensées et actions du jour données à Dieu ? C'est pour passer saintement la journée sans offenser la Divine Majesté. Je le dirai avec Saint Ephrem : *Si vous priez Dieu avant de commencer quelque ouvrage, et si sortant du lit vous commencez vos premiers mouvements par l'oraison, le péché ne trouvera aucune entrée en votre âme.*

C'est aussi pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande. Il y avait auprès

des Romains un grand nombre de clients, gens qui ne faisaient autre chose que de se mettre à la suite de quelque Seigneur, leur patron et protecteur, pour gagner sa bonne grâce, et pour obtenir quelque faveur, quelque honneur ou quelque autre avancement pour lui donner le bonjour, et tenaient de tels propos : *Monsieur très libéral, Dieu fasse que vous ayez en ce jour sain et sauf, plein d'avancement et de bonheur !* Et c'est le moyen d'expérimenter la munificence de Dieu, que de lui donner le bonjour, que de le louer avant que le jour paraisse, pour dire avec David : *Nous avons été remplis de votre miséricorde et avons senti les effets de votre libéralité.* (Psal. 89 v. 14)

La Manne semble être une figure des biens que l'âme reçoit de Dieu au point du jour ; c'était une nourriture pleine de saveur, laquelle devait être cueillie avant que le Soleil n'éclairât la terre, autrement elle fondait : c'est ainsi que vous devez aller au-devant du Soleil de justice par ses louanges pour recevoir sa bénédiction, ses grâces et ses dons qu'il donne à pleine main à ceux qui les demandent avant le jour. Voilà les biens qui accompagnent l'oraison du matin, et qui doivent bannir la paresse à se lever et le trop long sommeil nuisible à l'homme, comme je vais le démontrer.

§ 2 – La Marguerite incite les Personnes religieuses à chasser le trop long sommeil, dommageable au corps et à l'âme.

LES Marguerites ne dorment jamais, elles sont toujours en action. Mathiole le dit ainsi : *Les Marguerites fleurissent presque toute l'année, pourvu qu'on les cultive bien.* (In l. 3 Dioscor. in Buphthalmi confid.) Et même on les voit en fleur à peu près en tout temps, encore qu'elles ne soient pas cultivées.

Si cette fleurette est produite sans cesse, ne pouvant être oisive ni en repos, c'est pour condamner les paresseux à quitter le lit pour bénir Dieu de bon matin, voire en tout temps, comme doivent faire principalement les personnes dédiées à Dieu, de quoi se plaignant Saint Ambroise, dit : *C'est une chose grave si les rayons du Soleil levant vous trouvent oisif dans votre couche, et si la lumière brillante vous atteint aux yeux encore endormis. Si avant que le Soleil commence à envoyer sa lumière, vous devancez le vrai Soleil qui est Jésus-Christ, vous verrez qu'il vous illuminera : il fait jour en premier dans votre cœur.* (In Psal. 118)

Platon en veut merveilleusement aux dormeurs, et il s'en fâchait quelquefois : *s'il était surmonté par l'industrie et par le travail des artisans avant le jour.* Et certes jamais dormeur ne fit grandement ses besognes. Si cela est vrai dans les œuvres de main, il ne sera pas moins dans les actions spirituelles, auxquelles on devrait s'adonner continuellement, puisque la vie de l'homme est si courte, sans donner tout le temps au sommeil moqueur,

tyrannique, qui lui en retranche presque la moitié : *Le sommeil prend une partie de notre vie*, dit Sénèque, *et par celui-ci il cause de grands dommages au corps et à l'âme quand il est excessif.* (Epist. 117)

Quant aux maux corporels, ah qu'ils sont grands ! Noé s'est exposé à la moquerie de son fils Cham lorsqu'il dormait ; le sommeil a été la cause de la mort de Sifara mis à mort par Jahel, de celle de Samson reposant sur le sein de Dalila, de celle d'Holopherne tué par Judith, Tobie est fait aveugle en dormant, Isboseth reposant sur le lit au midi est misérablement tué.

La vision qu'eut une nuit un homme appelé Dioraticus ne sera pas hors de propos, laquelle est rapportée par Saint Dorothee et dit l'avoir entendu de Dioraticus lui-même, lequel veillant une nuit, comme il était en ses plus ferventes prières, au commencement de la psalmodie des Religieux, il vit quelqu'un sortir de la sacristie revêtu d'un habit auguste et reluisant, lequel avait en main un petit calice, une hostie et du vin, il mouilla l'hostie dans le calice et en arrosa les Religieux chantant et signa même les chaires de quelques-uns qui s'étaient absentes du Chœur, mais pas toutes, et réitéra le même à la fin de leur chant. Dioraticus, étonné par cette vision, alla se jeter aux pieds de celui qui faisant ses devoirs pieux à l'endroit des Religieux et de leurs sièges, et le pria de lui dire ce que signifiait ce qu'il venait de voir ? Il lui dit qu'il était un Ange et qu'il avait signé ceux qu'il avait trouvé prompts à chanter et à louer Dieu, et même les places de ceux qui s'étaient absentes légitimement, mais qu'il avait passé les autres, qui par leur paresse ne s'étaient pas retrouvés avec la communauté, et qui sait s'ils ne furent point accueillis de quelque malheur, quand les autres furent remplis de bonheur ; au moins, ils furent privés des grâces que reçurent les autres. (Doctrina 11 de præcedendis Passionibus)

Les maux de l'âme doivent donner plus de crainte aux dormeurs ; c'est pour cela que Saint Pierre crie : *Soyez sobres et veillez, parce que le Diable votre ennemi, à la manière d'un lion rugissant, tournoie autour de vous pour vous dévorer.* (1 Petri c. 5 n. 8) Saint Arsène, connaissant ce péril, prenait son repos à regret, car étant forcé par l'infirmité naturelle à ce faire, appelant à lui le sommeil, il lui disait : *Venez mauvais serviteur*, et puis, fermant les yeux, il dormait quelque peu étant assis, et aussitôt il se remettait sur pied.

Entre les maux qui accompagnent le long sommeil, la paresse en est un, car les grands dormeurs sont volontiers négligents à bien faire ; s'ils psalmodient, s'ils prient, c'est ayant l'esprit distrait, c'est par manière d'acquiescement, et d'autant qu'il faut faire comme les autres, de peur d'être repris et de porter la peine due à leur nonchalance. De là vient une tiédeur blâmable, de laquelle Jérémie se plaignant, épouvante les tièdes par ces paroles : *Maudit est celui qui fait frauduleusement l'œuvre du Seigneur* ; ou selon les Septante Interprètes, *négligemment.*

En outre, ces endormis sont tardifs aux œuvres de vertu, ils allègueront facilement des excuses légères, et peut-être mensongères, de nécessité, de maladie et de manquement de forces pour veiller, pour chanter, satisfaisant par ce repos à leur négligence et aux aises de leur corps ; et de cette manière ils avancent peu ou point sur le chemin de la perfection, ils demeurent imparfaits, ils aiment la singularité, ne voulant pas faire comme les autres, qui est une marque d'arrogance. Ils sont enfin scandaleux et attirent aisément ceux qui voient leur mauvais exemple à la même nonchalance.

**§ 3 – Motifs donnés par la Marguerite aux Personnes religieuses
pour se lever de bon matin et pour chasser la paresse
et le trop long repos de la nuit.**

Si la Marguerite pouvait parler et donner la raison du pourquoi elle fleurit au printemps, voire en toute saison, elle dirait que c'est d'autant que Dieu lui a donné un tel naturel qui ne veut être oisif, mais veut toujours agir et pousser continuellement ses fleurons en l'honneur de son Créateur, ne le pouvant louer autrement qu'en faisant ce pourquoi elle est créée. Voilà un beau motif de cette fleurette.

Servez-vous de ce même motif et sachez que vous êtes créées, Âmes religieuses, et de plus appelées à la sainte Religion pour bénir Dieu sans cesse en ce monde, pour opérer votre salut par un exercice journalier, voire à toute heure, de plusieurs vertus, puisque vous avez dit adieu au monde pour ne pas ressembler aux mondains, trop paresseux envers le soin de leurs âmes.

Voici en outre quatre belles Sentences qui vous serviront de motifs à bannir la négligence à vous lever, et vous pousseront à chanter les louanges divines de cœur et d'affection comme de bouche, avant que le Soleil ne jette ses rayons sur la terre.

La *Première* est de Saint Jean l'Évangéliste, lequel voyant Notre Seigneur au bord de la mer, dit à Saint Pierre qui ne reconnut pas son maître : *Voilà le Seigneur.* (Ioann. c. 21 n. 7) Quand on donne le signal pour vous lever, ou que vous entendez la voix de la personne destinée à vous solliciter, dites en vous-même : *C'est le Seigneur qui m'appelle.*

C'est une pieuse pratique de quelque Religion, où le Religieux qui incite les autres leur dit : *Grâces à Dieu.* Et celui qui est incité rend la même réponse qui veut dire : je remercie Dieu qui m'a gardé cette nuit de toute offense contre sa Divine Majesté : grâces à Dieu qui a daigné m'appeler afin que je le bénisse, je le loue et que je m'adonne durant ce jour aux exer-

cices de vertus.

La *Deuxième* Sentence est de Saint Paul, lequel incitant les Romains à quitter leurs vices pour embrasser les vertus de Jésus-Christ, leur dit : *Il est maintenant temps de chasser le sommeil.* (Ad Ro. c. 13 n. 11) Il parle de celui du péché et vous entendrez de celui du corps ; dites : c'est assez mon corps, c'est assez de repos. *Sept heures de sommeil suffisent aux jeunes et aux vieux,* puisque tant de considérables personnages au milieu des grands et continuel travaux en la conversion des âmes parmi les peuples barbares destitués de la vraie foi, n'ont récupéré ordinairement que durant deux ou trois heures ; il est temps, ô corps paresseux, de se lever ; il faut que l'âme ait son temps aussi bien que vous. Voilà comment vous devez vous adresser à votre corps et le pousser à bien faire.

La *Troisième* est celle que les trois Saints Rois Mages ont dit, ou pouvaient dire, je la tire de l'Office de l'Épiphanie. Les trois Rois, voyant l'étoile, se disent l'un à l'autre : *Cette étoile est le signe d'un grand Roi ; allons et cherchons-le soigneusement et offrons-lui des présents, or, encens et myrrhe.* (In vesp. Vigil. Epiph.)

Dites ainsi : ce son de cloche, cette voix sont des signaux du Roi des Rois, levons-nous, cherchons-le dans l'Église et en tous les exercices de la sainte Religion ; présentons-lui de l'or de charité et de pauvreté, de l'encens de dévotion et d'obéissance, de la myrrhe de mortification et de chasteté. Cette pieuse sentence vous fera abandonner (comme l'ont fait les trois Rois) vos commodités corporelles, et vous mettra en chemin pour aller adorer Jésus-Christ au Saint Sacrement de l'Autel.

Qui est-ce de tous ceux qui sont en la Cour des Princes et des Rois qui ne quitterait pas volontiers son sommeil et toutes sortes de négoce quand il serait appelé du Roi pour avoir une audience favorable ? C'est la faveur que Dieu vous fait dès le grand matin quand on vous éveille, vous permettant, voire désirant que vous traitiez familièrement avec sa personne, étant prêt et désireux de vous accorder vos requêtes et vous combler de bénédictions.

La *Quatrième* Sentence est celle qui s'adressait anciennement tous les jours aux Rois de Perse, et ce à l'aube du jour ; c'est qu'un Courtisan ou un Page disait au Roi : *Sire, levez-vous et occupez-vous des affaires de votre Royaume.* Parlez ainsi à vous-même : Debout, quittons le lit, il est temps de traiter d'affaires des plus importantes pour moi, vu qu'elles concernent l'honneur et la louange que je dois à Dieu, et l'avancement de ma perfection, et puis mon salut.

Si la paresse vous arrête sur la plume, craignez qu'il vous arrive ce qu'il advint à l'Épouse des Cantiques, son époux lui avait dit : *Ouvrez-moi la porte, ma sœur, ma mie, ma colombe et mon immaculée.* (Cant. c. 5 n. 2) Elle tarda à le faire ; mais quand elle l'eut fait quelque temps après, elle dit : *J'ai ouvert le verrou de ma porte à mon bien-aimé, mais il avait fui et passé outre.* (n. 6)

Voilà le mal de la paresse à se lever, à savoir la perte de la visite de Dieu, et des faveurs qu'il communique à ceux qui sont en sa compagnie ; que ceux-là expérimentent et chantent les Heures Canoniales attentivement, avec ferveur et sans précipitation, exprimant chaque mot ; comme aussi ceux qui méditent les choses célestes ou qui font quelques prières vocales, quand le jour commence à poindre.

En conclusion à la louange de la Marguerite, c'est qu'elle est propre à guérir plusieurs maladies corporelles, entre lesquelles il y en a trois bien fâcheuses et qui donnent bien de la peine à ceux qui en sont atteints, à savoir la Paralytie, la Goutte et la Sciatique, maladies qui, outre la douleur qu'elles causent au corps de l'homme, le rendent aussi impuissant à marcher, tellement il est nécessaire que de tels malades gardent le lit. Quel remède à ces maux ? Un cataplasme fait de Marguerites a la force de remettre ces malades en leur entier et de leur faire recouvrer la puissance de marcher qu'ils avaient presque perdue.

Apprenez, Âmes religieuses, de la Marguerite, fleur médicinale, à guérir les maladies spirituelles causées par la paresse et par l'amour du trop long repos de la nuit, comme j'ai dit au § 2. Si vous avez été saisis de cette langueur de l'âme par un désir déréglé de trop dormir, amendez-vous, car les *sommeillants* et grands dormeurs sont en péril de faire quelque chute notable, parce que cet endormissement volontaire est un ouvrage du Diable. Un de ces Anciens Pères du désert dit un jour à un jeune Religieux nommé Pachome qui se laissait vaincre par le sommeil : *Travaillez, Pachome, veillez, de peur que celui qui vous tente de dormir vous persuade de quitter votre vocation, et que tout notre travail soit rendu vain et inutile.* Cette remontrance lui fut profitable. Mais pas à celui auquel il est fait mention au Livre des Hommes Illustres de l'Ordre de Cîteaux, lequel se laissait surmonter par le sommeil, et quittait les veilles ordinaires de ses confrères pour donner ses aises à son corps pour un repos hors du temps et contre l'ordinaire de la Religion. (Specul. Exem. tit. Ecclesia Exem. 3) Les admonitions de son Supérieur n'ayant pas eut d'effet sur lui, on vit le Diable sauter autour de lui, et par ses suggestions diaboliques, le persuada enfin de jeter le froc, ce qui le rendit apostat de l'Ordre religieux. Voyez-vous où mène le sommeil vicieux celui qui s'y

laisse emporter !

Que cet exemple vous incite à veiller, Âmes religieuses. Si vous le faites, espérez, voire croyez que vos veilles seront un jour richement récompensées au ciel, comme il arriva à un disciple d'un Ermite vieillard qui, ayant été une nuit tenté de dormir à sept reprises, rejeta courageusement la tentation autant de fois : son maître vit la récompense de cette victoire, car étant tombé en un ravissement, il vit sept couronnes préparées au ciel pour couronner son disciple, sept fois victorieux du sommeil, comme il lui fut dit par celui qui les lui montra. (VITA PP. l. 5 libel. 7 n. 43) C'est ce qu'il vous faut attendre de Dieu qui récompense infailliblement les plus petites choses qui se font en son honneur, comme celle de se lever tôt. Oyez pour conclure ce qu'il en dit grâce à Salomon : *Qui veille de bon matin pour mon respect me trouvera.* (PROV. c. 8 n. 17) Prêt à partager ses faveurs célestes ; c'est ce qu'il promet un peu après lorsqu'il dit : *Bienheureux est l'homme qui m'écoute et qui veille tous les jours à ma porte (principalement au point du jour) ; celui qui m'aura trouvé, trouvera la vie et puisera le salut du Seigneur ; il obtiendra la vie de la grâce en ce monde et puis celle de la gloire éternelle.* (n. 34-35)



CHAPITRE XVII

DES PENSÉES ou DE LA VIOLETTE *présentée à ceux qui s'entretiennent volontiers* *aux saintes pensées.*

CETTE fleurette (qui fait ses petites feuilles à demi-rondes au commencement, puis après languettes, dentelées à l'entour) a cinq feuilles, chacune étant peinte en trois couleurs qui lui ont donné les noms de Fleur de la Trinité, et de la Violette de trois couleurs, de pourpre, de blanc et de jaune ; le bout de ses feuilles est purpurin, le milieu est blanc, le bas est jaune avec quelques lignes noires en travers. On en voit quelquefois dans les jardins qui ont ces couleurs mêlées, ou bien qui sont toutes purpurines, ou toutes blanches, ou toutes jaunes. Encore que ces fleurettes soient sans odeur, elles sont néanmoins plaisantes à la vue à cause de cette diversité de couleurs, et on les appelle communément *Pensées*.

Ah ! les belles et saintes pensées que notre cœur peut tirer des trois belles couleurs de cette fleur pour s’y entretenir fructueusement.

La Sainte Écriture fait souvent mention du cœur de l’homme, et l’incite à le présenter à Dieu comme un présent qui lui est très agréable. Moïse dit au peuple israélite de la part de Dieu : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur.* (Deuter. c. 6 n. 5) Josué, parlant aux mêmes Israélites, leur dit : *Craignez le Seigneur et servez-le d’un cœur parfait.* (c. 24 n. 14) Et Dieu par Salomon dit à l’homme : *Mon fils, offre-moi ton cœur.* (Prov. c. 23 n. 26) Mais pourquoi Dieu demande-t-il cet organe de l’homme ? C’est parce que le cœur est la source de tout bien et de tout mal ; n’est-ce pas ce que veut dire Notre Seigneur par son Évangéliste ? *L’Homme de bien tire le bien du bon trésor de son cœur et le méchant tire le mal du mauvais trésor de son cœur, car la bouche parle de l’abondance du cœur* (Luc c. 6 n. 45) tellement le cœur peut sauver ou damner l’homme ; c’est pourquoi il faut prier avec David et dire à Dieu : *Seigneur, créez en moi un cœur pur et net.* (Psalm. 50 v. 12) Et son fils admoneste l’homme sérieusement : *Gardez votre cœur avec tout le soin possible.* (Prov. c. 4 n. 23) Et plut à Dieu que l’on puisse dire avec le Prophète Roi : *Je n’ai point eu un cœur pervers.* (Psalm. 100 v. 4)

Or autant la conservation du cœur par de pieuses pensées importe tant, la variété des couleurs de cette fleurette en comprend de quatre sortes.

§ 1 – Divines pensées de l’amour de Dieu envers l’homme et de l’homme envers Dieu, tirées de la couleur purpurine des Pensées, ou de la Violette de trois couleurs.

CONSIDÉREZ, *Premièrement*, le beau pourpre de ces Pensées, de cette Violette de trois couleurs, voyez comme cette couleur éclate et comme elle brille dans les yeux des regardants. Faites de même, que vos pensées soient purpurines et incarnates par la considération de l’amour ardent que Jésus-Christ tout empourpré de son sang précieux, vous a montré principalement en sa sanglante Passion. Il n’y a pensée de l’homme plus agréable au Fils de Dieu que celle des tourments qu’il a endurés si volontiers, si cruels et en si grand nombre pour le rachat des âmes, et ce, non par sa force, ni par son Père, ni par sa Mère, non par Judas, ni par ses Apôtres, non par Anne ni par Caïphe, non par Pilate ni par les Juifs, comme étant contraint, non par ses péchés, étant donné qu’il n’en a jamais commis, mais par amour ; voilà la cause de sa mort : *Jésus, sachant que son heure était venue pour passer de ce monde à son Père, dit Saint Jean, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu’à la mort.* (Cap. 13 n. 1) Et en son Apoca-

lypse, parlant de ce même amour de Jésus-Christ, il dit : *Qu'il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés en son sang.* (c. 1 n. 5)

N'est-ce pas bien nécessaire que l'homme s'entretienne de cette sainte pensée de la Passion, et qu'il rende un amour réciproque (au moins par méditation) à celui qui l'a tant aimé de fait.

C'était l'exercice d'un saint Ermite nommé Étienne, lequel dit à quelques vieillards qui étaient venus lui rendre visite pour entendre quelques documents spirituels : *Je ne considère autre chose ni jour ni nuit, sinon Notre Seigneur Jésus-Christ cloué sur la Croix.* (Ioann. Mosc. Evir. Prati spirit. c. 64)

Croyez que cette pensée plaît à Dieu, et par-dessus toute autre. Notre bon Sauveur le montrera un jour à quelqu'Ermite qui vivait saintement parmi le désert, car quand il lui eut demandé instamment quel exercice il désirait principalement de lui, il vit un homme nu, tremblant de froid, lequel était chargé d'une pesante Croix, et requit de lui dire qui il était : *Je suis,* répondit-il, *Jésus-Christ, et vu que vous m'avez prié de vous dire quel exercice de dévotion me plairait par-dessus tout autre, je vous dit que c'est de me soulager à porter ma Croix par la méditation de celle-ci, comme aussi de mes plaies et de ma Passion.* Et puis il disparut. (Specul. Exem. Titul. Passio Christi Exem. 5)

Sachez qu'il en est ainsi, comme le dévot Blosius l'a aussi fort bien remarqué, ce qu'il confirme par la révélation que Jésus-Christ en a faite à ses chères épouses, les Saintes Gertrude, Brigitte, Mechtilde et Catherine, auxquelles il dit bien souvent combien était agréable et utile à l'homme de se souvenir de sa Passion par une attention et une dévotion pieuse, humble et sincère, ce qu'elles pratiquèrent avec tant de sensations dévotes que cette amère Passion leur était un miel en bouche, un chant mélodieux en l'oreille et une joie au cœur.

Imitez ces saintes amies, si amoureuses des tourments et de la Passion de leur époux de sang Jésus-Christ ; souvenez-vous souvent à leur exemple (en voyant le pourpre des Pensées de la Violette de trois couleurs, dont la principale et la plus éclatante est la couleur purpurine) du pourpre précieux du Sang sacré de Jésus-Christ, qui est bien la première pensée et la plus importante pour le bien de l'homme : *Or donc,* dit Saint Pierre, *puisque Jésus-Christ a souffert en sa chair, vous autres soyez aussi armés de la même pensée.* (1. Epist. c. 4 n. 1)

Imitez en outre nos voisins les Allemands. C'était une pieuse coutume reçue entre eux, au dire de Nyder, tant hommes que femmes de basse condition, voire aussi les Nobles et grands du Pays, de donner tous les jours quelque temps (au moins une fois) à la méditation du bénéfice de la

rédemption du genre humain, soit pour endurer avec plus de patience les adversités qui accompagnent souvent la vie de l'homme, pour plaire ainsi davantage à Dieu ; soit pour exercer avec plus d'aisance la vertu. Faites ainsi : *Regardez*, dit Moïse et moi avec lui, *et faites selon le modèle qui vous est montré sur la montagne.* (Exod. c. 25 n. 40) Je dirai le Calvaire.

§ 2 – *Belles pensées de la Chasteté, tirées de la couleur blanche des Pensées, ou de la Violette de trois couleurs.*

LA deuxième couleur des Pensées est la couleur blanche. La blancheur ordinairement est prise par les Écrivains pour une marque de joie spirituelle de l'innocence, de la pureté et de la chasteté. Si vous prenez plaisir à regarder la blancheur des Pensées, c'est un plaisir pour la vue et passager ; plaisez-vous davantage en la pure pensée de la blancheur de la chasteté ; pensez aux biens qu'elle apporte au corps et à l'âme, dont les uns sont de quelque durée, et les autres éternels.

Les biens corporels sont la beauté, la bonne odeur, la joie, la santé et la longueur de vie, et l'honneur. Ô la souhaitable, ô l'aimable, ô la belle vertu de chasteté !, qui fait dire au Saint-Esprit par la bouche du Sage : *Ô qu'il fait beau voir une chaste génération accompagnée de clarté, ou de vertu et de charité.* (Sap. pien.c. 4 n. 1) Elle est si belle que l'un de ses yeux est suffisant pour blesser le cœur de Jésus-Christ.

Saint Martin voyant une prairie chatoyante de mille fleurettes, dit en s'écriant : *Cette parcelle de terre montre la gloire de la virginité.* Ô la beauté souhaitable et aimée de Dieu, car il n'y a rien de comparable à la virginité ! Pensez à la laideur des luxurieux, telle que le Prophète a dit : *Leur face est plus noire que le charbon et on ne les a point reconnus dans les rues.* (Thren. c. 4 n. 8) Telle fut la face d'un adultère, si noire, si défigurée, que sa femme, ses serviteurs, voire les bêtes en le voyant, prirent la fuite, comme à la vue d'un horrible monstre ou d'un Diable.

Pensez à la bonne odeur qui parfume les Vierges au corps, voire après leur mort. Tel fut le corps de Sainte Marguerite, Vierge de l'Ordre de Saint Dominique. Ainsi que celui de Saint François Xavier comme il a été dit au Chap. 6 § 1. *Mais bouchez vos narines pour ne pas sentir la puanteur des vilains corps, laquelle Dieu ne peut supporter, ni les Anges, ni les mouches à miel, ni les diables même pour l'horreur qu'ils en ont, étant contre leur nature et peut-être pour sa puanteur.* (Lanspergius serm. in Dominic. 24 post Pentec.)

Pensez à la joie des Vierges, elles ont plus de contentement en un jour que les voluptueux en ont en mille. Sainte Cécile, Vierge, toute joyeuse,

chantait les louanges de Dieu parmi le son mélodieux des orgues. Le docteur Rupert parlant des Vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse, desquels il est dit : *qu'ils avaient en main des harpes ou bien des luths*. Donnant l'explication de ces Luths, il dit : *Ce sont des instruments de louange continuelles, instruments qui ne sont pas un ouvrage des mains, mais ce sont les cœurs et les corps des fidèles, louant Dieu avec l'instrument de leur langue, parce que les corps qui ont mortifié leurs sens sont à bon droit comparés aux luths qui ont les cordes tendues.* (In c. 5 Apoc.) C'est pour rendre un son agréable aussitôt qu'ils auront été touchés par une maîtresse main. Quand les Vierges chantent, les voluptueux pleurent, poussent mille soupirs, ils se mangent le cœur, ils enragent de dépit quand ils ne peuvent arriver à la jouissance de leurs désirs illicites ; s'ils en jouissent, les remords de leur conscience les piquent, la souvenance des supplices des enfers qui les attendent ne leur donnent aucun repos, ni le jour, ni la nuit.

Pensez à la santé et à la longue vie des Vierges : *Sobre vie, longue vie*, dit-on communément, mais dites aussi : *Chaste vie, longue vie* ; vu que la chasteté est une sobriété de plaisirs sensuels qui abrègent plutôt les jours de la vie de l'homme, qu'ils ne les prolongent.

Sainte Thérèse vécut Vierge près de soixante-dix ans. Sainte Geneviève porta quatre-vingts ans le voile de la virginité qui lui fut donné par la main de Saint Germain. Sainte Thècle, disciple de Saint Paul, de qui elle reçut le voile des Vierges, a atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Mais considérez la courte vie des luxurieux ; ils ont des corps sans vigueur remplis de maladies honteuses et vieillissent avant l'heure. Témoin en est Salomon : s'étant trop adonné aux femmes, il est considéré être un vieillard par l'Écriture alors qu'il avait à peine cinquante ans.

Pensez à l'honneur des Vierges ; les Païens les honorent, les mauvais Chrétiens encore que lubriques, les Empereurs, la Saine Église, les Anges, la Vierge Mère, Dieu même.

Mais pensez au déshonneur qui accompagne les hommes lascifs. David fut déshonoré par son adultère. L'Ecclésiastique, ayant apporté plusieurs louanges de Salomon, lui dit en le méprisant en raison de son impudicité : *Tu as apporté une tache à ta gloire.* (c. 47 n. 22)

Socrate, Païen, connaissant l'infamie de ce vice, jugeait même que c'était une chose honteuse d'en parler, que s'il était quelquefois contraint d'en dire quelque chose, il se couvrait la tête afin que les auditeurs comprennent que c'était contre sa volonté qu'il en traitait.

Pensez enfin aux biens de l'âme, lesquels proviennent de la virginité, et aux maux redoutables qu'elle encourt par le déshonneur, je trancherai court les uns et les autres. Les personnes vierges sont pleines d'esprit, tels ont été les saints Prophètes Jérémie et Daniel, les Apôtres Saint Jean et Saint Paul, le premier Martyr Saint Étienne, les Docteurs Saint Grégoire de Nazianze et Saint Thomas d'Aquin, les deux Saintes Catherine, celle qui fut Martyre et celle de Sienne : *Je ne peux*, disait jadis Cicéron, ayant répudié sa femme, *m'adonner à l'étude de la sagesse et aux œuvres de mariage*.

Mais la vilénie offusque et aveugle l'entendement : *La luxure*, dit Saint Grégoire, *engendre l'aveuglement de l'esprit, l'inconsidération, l'amour de soi-même et la haine de Dieu*. (Lib. 31 Moral. c. 17)

La chasteté est une vertu toute céleste et angélique, car il n'y a aucune mention de mariage au ciel ; la volupté est un vice terrestre qui rend le voluptueux sensible aux bêtes, voire aux Diables, et pire que les Diables qui abhorrent (comme je l'ai dit) ce vice qui est éloigné de leur nature. Dieu reçoit les Vierges en sa sauvegarde et abandonne les luxurieux à leurs passions brutales. La Vierge devient la maison, le temple et l'épouse de Dieu ; l'homme charnel est la retraite, le repaire et l'ami des Démons. La Vierge est une Martyre de Jésus-Christ ; le luxurieux est un martyr sans profit, en raison des maladies honteuses et cruelles qui lui martyrisent le corps. La Vierge ressemble à Dieu qui est la pureté même et au dire de Saint Grégoire de Nazianze, la Sainte-Trinité est la première Vierge (comme j'ai démontré ci-avant) mais l'homme sensuel se rend semblable au Diable Asmodée, dont il arrive qu'il se saisisse quelquefois des voluptueux, comme de ceux qui sont siens.

Pensez encore à la récompense que Dieu prépare au ciel aux Vierges, qui est de suivre l'agneau partout où il ira, de chanter un nouveau cantique que personne d'autre que celle qui est vierge pourra chanter, et d'être couronnée d'une petite couronne nommée Auréole, laquelle on peut appeler un prix accessoire, beaucoup plus excellent que tous autres *accidentaires*, ou bien une joie et un contentement indicible des Vierges, pour avoir gardé leurs âmes et leurs corps nets de toute souillure de volupté, se rendant des vraies et des agréables demeures du Saint-Esprit. Mais les impudiques suivront Asmodée aux enfers, Prince de tous les enfants de lubricité, ils grinceront des dents et hurleront comme chiens et loups fâchés et en peine, en raison de leurs supplices particuliers dus à leur vilénie.

§ 3 – *Saintes pensées de l'amour du Prochain, tirées de la couleur jaune des Pensées, ou de la Violette de trois couleurs.*

Jetez encore les yeux du corps, mais bien plus ceux de l'âme, sur la troisième couleur jaune et quasi toute d'or des Pensées, et aussitôt elle vous fera souvenir de la charité, vertu vraiment en or, laquelle est la première entre les vertus, comme l'or est le premier des métaux. Cette charité dorée regarde Dieu et les hommes : la couleur purpurine des Pensées vous a incité à l'amour de Dieu ; il faut maintenant que la couleur jaune vous pousse à l'amour du prochain.

C'est bien à présent qu'on doit éveiller l'amour envers les hommes, lequel est endormi et refroidi ; dont bien à propos, un savant personnage compare la Sainte Église à une robe, laquelle a ses plis drus et menus sans aucune division par le haut, au milieu on ne voit guère de froncements, mais au bas on ne remarque aucune plissure. C'est ainsi qu'au commencement de l'Église, les Chrétiens étaient tellement unis qu'il n'y avait en eux qu'un cœur et qu'une âme, mais peu à peu cet amour s'est tellement désuni que, présentement, on ne voit que division et désunion, et peu ou point de conjonction. Il dit ceci, expliquant le Psaume de David qui porte : *Voilà combien c'est une chose bonne, belle et agréable la charité fraternelle, l'affection du prochain pour l'amour de Dieu, qui nous unit tous d'un lien très étroit, et nous rend frères, enfants d'un même Père vivant ensemble en unité de paix et de religion.* (Psal. 132 n. 1-2-3) L'odeur de charité est aussi douce et bien odorante qu'était jadis cet onguent de baume sacré, duquel était oint le chef du Souverain Prêtre Aaron, coulant du sommet de son crâne jusque sur sa barbe vénérable, et qui de là se répandait avec un parfum très agréable sur le collet et l'ouverture de son vêtement sacré.

Et cependant, cette charité et cet amour envers les hommes sont tels que plusieurs grands et saints personnages se sont offerts à la mort, voire même ont été contents d'être damnés (pourvu que leur damnation n'arrivât pas par les offenses) pour le bien spirituel de leur prochain.

Quant à la mort, en voici un exemple de fraîche date, c'est du R.P. Jean Baptiste, Jésuite, Romain de nation, lequel durant un naufrage ayant rencontré une planche de bois pour se sauver, la céda à un Juif, à la condition qu'il devienne Chrétien s'il échappait au péril présent ; ils survécurent tous deux au naufrage, le Juif avec sa planche et le R.P. par une faveur singulière de Dieu, sans doute pour le respect de son amour envers cette âme perdue ; le Juif, vaincu par ce rare exemple de charité, se christianisa, et puis régénéré par le Baptême, vécut en bon Chrétien à l'avenir. (P. Cornel. 17 Prov. t.

Moïse en fit davantage car, considérant le grand forfait de son peuple en l'adoration du veau d'or, pria Dieu de la sorte : *Seigneur, je sais bien que ce peuple a commis un très grand péché quand il s'est fait des Dieux d'or ; je ne peux ignorer ce crime, mais je vous prie d'une chose, ou de lui pardonner cette faute, ou bien de m'effacer du livre que vous avez écrit.* (Exod. c. 32 n. 31-32) Et que dit Saint Paul à l'exemple de Moïse ? *Je désirerais*, dit cet amateur de son prochain, *être séparé de Jésus-Christ pour mes frères.* (Ad Ro. c. 9 n. 3) Ce grand Saint demandait à Dieu, par un excès héroïque comme d'une charité aveugle, d'être séparé de la béatitude et de la gloire céleste qu'il attendait au ciel (sans toutefois aucune faute de sa part) pourvu que les Juifs se sauvassent ; il était même content de périr éternellement et d'être damné. Cette charité est si louable qu'il est même licite de s'exposer à la mort pour la conservation de la vie ou de la chasteté de son prochain.

Certes l'homme peut bien, voire doit, aimer son prochain, puisque Dieu l'a tant aimé qu'il s'est fait homme et s'est livré à la mort tant ignominieuse et cruelle pour lui, encore qu'en raison de ses péchés, il fut son ennemi. Il fit paraître l'amour qu'il lui portait, longtemps auparavant, ce fut lorsqu'il donna à Moïse les deux tables de la Loi en la montagne de Sinai, en l'une desquelles il y avait seulement trois commandements pour le regard de Dieu, mais il y en avait sept en la deuxième pour le respect des hommes.

Telle est la volonté de Dieu que l'on aime son prochain sans lui nuire, ni en ses biens, ni en son corps, ni en son âme, ni de cœur, ni de paroles, ni d'œuvres. Si quelqu'un a blasphémé le nom de Dieu, il n'est pas obligé à autre chose sinon à en concevoir une douleur, à s'en confesser avec un ferme propos de ne plus le faire : mais si quelqu'un a pris le bien d'autrui ou s'il lui a dérobé son honneur, il faut, outre la douleur, la confession et le propos de s'amender, lui restituer ou les biens ou la renommée qu'on lui a ôtée.

Davantage on peut bien offenser Dieu sans offenser le prochain, mais le péché commis contre le prochain ne peut être sans offense contre Dieu ; et même Dieu s'estime être injurié quand on outrage le prochain. En voici une preuve couchée dans le 1^{er} Livre des Rois, car comme Samuel se ressentit de ce que les Israélites demandèrent un Roi, Dieu leur dit : *Écoutez la voix du peuple en tout ce qu'il vous dit, car il ne vous a pas rejeté, avant moi, afin que je ne sois pas son Roi.* (1. Reg. c. 8 n. 7) C'est aussi ce qu'il veut dire par le Prophète Zacharie : *Qui vous touchera, touche la prunelle de mon œil.* (c. 2 n. 8) Vous savez ce que dit un jour Jésus-Christ à Saint Paul avant sa conversion,

quand il faisait la guerre aux Chrétiens : *Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ?* (Act. c. 9 n. 4)

Si Dieu vous interrogeait pour savoir si vous l'aimez, vous diriez peut-être avec Saint Pierre : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.* (Ioan c. 21 n. 15) Or s'il en est ainsi, il faut que vous aimiez aussi votre prochain. Croyez ce que Jésus-Christ vous dit, ce qu'il répondit jadis à un Docteur de la Loi qui lui demanda, en le tentant, quel était le plus grand commandement de la Loi : *Tu aimeras le Seigneur Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. Celui-ci est le premier et le grand commandement. Et le second, semblable à celui-là, est : tu aimeras ton prochain comme toi-même.* (Matth. c. 22 n. 37-38-39)

Mais pourquoi cela ? Parce que vous aimez Dieu ; et pourquoi aimer Dieu ? D'autant qu'il est la bonté très souveraine et très infinie : pourquoi vous aimez-vous vous-même ? C'est parce que vous êtes l'image et la ressemblance de Dieu ; et puisque tous les hommes ont cette même dignité, vous devez aussi les aimer comme vous-même, en qualité d'images très saintes et vivantes de la Divinité, comme enfants de Dieu et vos frères ayant tous Dieu pour Père ; comme héritiers du ciel, rachetés par le même précieux Sang de Jésus-Christ comme vous, et créés pour être heureux à jamais avec vous.

Aimez donc votre prochain, mais saintement, justement et vraiment, c'est comme il faut l'aimer au dire de Saint Thomas. L'amour doit donc être :

– *Premièrement* saint, c'est-à-dire comme l'homme se doit d'aimer pour l'amour de Dieu qui est la fin, et pour les dons surnaturels desquels Dieu l'a comblé, il doit aimer son prochain pour les mêmes fins ; en faisant cela, il l'aimera saintement. L'amour doit être :

– *Deuxièmement* juste, on doit aimer son prochain étant poussé par la règle d'une bonne dilection, qu'on appelle aimer justement, désirant pour son prochain seulement ce qui est bon, et non ce qui lui serait dommageable, comme on ne le désire pas pour soi-même. L'amour :

– *Troisièmement* doit être vrai, on doit aimer son prochain (comme on fait soi-même) pour son propre bien, par un amour d'amitié vraie. Voilà les belles et saintes pensées que la couleur jaune et or des Pensées doit vous encourager et vous inciter à aimer votre prochain comme vous-même. (2. 2 quæst. 44 Artic. 7)

§ 4 – *Utiles pensées de la mort, tirées des linéaments noirs qui se voient sur le fond jaune des Pensées ou de la Violette de trois couleurs.*

RESTE maintenant à considérer brièvement les filaments ou petites lignes noires tirées sur le fond jaune des Pensées.

La couleur noire se prend diversement : tantôt pour une chose inconnue et cachée ; tantôt pour des mœurs infâmes et pernicieuses, dont le Poète en parle ainsi : *Celui-ci est noir, prends donc garde à lui, ô Romain.* Quelquefois, les jours noirs sont estimés à des jours infortunés et qui apportent quelque malheur.

Mais on adopte communément la couleur noire pour une couleur de tristesse et de mort, c'est pourquoi on porte un vêtement noir à la mort des parents, qui est un habit par lequel on témoigne la douleur qu'on ressent à leur trépas ; et cette couleur incite aisément l'homme à se souvenir de la mort.

C'est donc la souvenance de la mort que l'on doit tirer des linéaments noirs des Pensées qu'on voit tracés sur fond jaune. Celui qui pense à la mort s'abstiendra facilement d'offenser Dieu, car cette pensée est un remède souverain contre tous les vices ; elle sert à dompter l'orgueil quand on sait que tout est égal à la mort ; elle fait détester l'avarice, puisqu'on n'emporte de ce monde autre chose que le bien ou le mal qu'on a fait ; elle donne la chasse aux plaisirs et délicatesses du corps, vu que la chair nourrie délicatement se change bien vite en pourriture et en puanteur ; elle bannit l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse. Enfin, elle sert d'aiguillon au bien et de frein au mal.

C'est pour cela que les plus grands de la terre ont toujours voulu avoir en mémoire la mort. Quand quelqu'un est choisi pour être le Souverain Pontife, un Diacre en sa présence, prenant quelques étoupes en main, et les ayant allumées, dit à haute voix : *Saint Père, c'est ainsi que la gloire du monde passe.* Quand le grand Saint Basile marchait en public en habit d'Évêque, on lui disait par son commandement : *Père, votre sépulcre n'est pas encore acheté, donnez l'ordre de le réaliser.*

Les Empereurs et les Rois en ont fait de même. Maximilien I^{er}, trois ans avant sa mort, fit faire un coffre en bois de chêne, lequel il voulait toujours avoir avec lui quand il faisait quelque voyage. Charles V, son neveu, longtemps avant de se séparer de l'Empire, fit préparer son cercueil, qui l'accompagnait partout où il allait, ce qu'il pratiqua durant cinq ans. Quelques-uns de ceux qui étaient autour de sa personne s'imaginaient qu'il

portait quelque trésor caché ; d'autres croyaient que c'était quelques anciens registres qu'il voulait lire à loisir, mais l'Empereur, sachant ce que c'était, disait en souriant : *qu'il gardait là-dedans ce qu'il y avait de plus cher en ce monde*. La pensée continuelle de la mort le poussait à faire cela pour lui donner une horreur de l'orgueil et de toutes les vanités qui accompagnent volontiers les plus hautes dignités, qui cependant doivent être renfermées dans une bière de cinq à six pieds ; c'était aussi pour l'exercer à se préparer à une bonne mort par l'exercice des vertus qui seules devaient lui tenir compagnie après le tombeau, pour en recevoir la récompense.

Les Païens eux-mêmes se sont entretenus en la mémoire journalière de la mort. Quand un Empereur romain était mené en triomphe dans la ville de Rome, il y avait un de sa suite qui devait lui crier à l'oreille : *Souviens-toi que tu es homme !* Philippe, Roi de Macédoine, donna charge à un de ses Pages de lui donner tous les matins le bonjour par ces paroles : *Sire, vous êtes un homme, ayez souvenance de la mort.* (Ælianus l. S. variar. lect. c. 15) C'était le bon avis que le Philosophe Zénon donnait aux Rois par ces mots : *Les Rois se fieront tellement aux vivants qu'ils demanderont aussi tous les jours conseil aux morts.* Ces savants personnages connaissaient très bien l'importance de la considération continuelle de la mort et de la pensée de la poussière, en laquelle ils devaient être réduits.

C'est la mémoire que la Sainte Église en donne tous les ans aux Chrétiens ses enfants, le premier jour de la sainte quarantaine, quand leur mettant la cendre sur le front par le ministère des Prêtres, on leur dit à l'oreille, mais bien davantage au cœur : *Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.* Paroles tirées de la Genèse, dites jadis au premier homme après sa chute et la nôtre, quand Dieu le condamna à retourner en terre, de laquelle il avait été formé.

C'est donc une vérité (avec laquelle je vais conclure) que la pensée attentive de la mort est extrêmement efficace pour abandonner tous vices, et pour s'adonner à bon escient à l'exercice de toutes formes de vertus. C'est une vérité infaillible celle de l'Écclésiastique qui dit à tous : *Ayez en mémoire vos fins dernières en toutes vos œuvres* (c'est-à-dire de la mort, du jugement, de la peine éternelle de l'enfer, de la récompense éternelle du Paradis) *et vous ne pêcherez jamais !* (Cap. 7 n. 10)



LOUANGE À DIEU ET À LA GLORIEUSE VIERGE MARIE !

PERMISSION
DU R.P. PROVINCIAL

JE soussigné Provincial de la
Compagnie de Jésus aux Pays-Bas,
selon la puissance qui m'a été donnée
de notre R.P. Général, permets que le
Livre intitulé LA SAINTETÉ DE
VIE TIRÉE DE LA CONSIDÉRA-
TION DES FLEURS, composé par le
P. ALARD LE ROY de la Compagnie
de Jésus, et approuvé des Pères de
ladite Compagnie, soit imprimé.

Fait à Lille le 4 Octobre 1640 sous
le sceau de mon office.

*FLORENT
DE MONTMORENCY.*



TABLE DES MATIÈRES

<i>À l'Illustre et Vénérable Dame, Madame Marguerite de Saint-Fontaine, très digne Abbesse de l'ancien et renommé Monastère du Val-Benoît à Liège</i>	05
<i>Approbation</i>	08
<i>LA SAINTETÉ DE VIE TIRÉE DE LA CONSIDÉRATION DES FLEURS</i>	09
CHAPITRE I	
<i>La Considération des Créatures doit rendre l'homme spirituel</i>	09
CHAPITRE II	
<i>La Considération des Jardins et le fruit qu'on doit en tirer</i>	12
CHAPITRE III	
<i>Considération de la courte durée des Fleurs</i>	14
CHAPITRE IV	
<i>Considération du droit d'usage des Fleurs</i>	15
CHAPITRE V	
<i>De la ROSE présentée à l'homme vertueux et de vie exemplaire</i>	18
§ 1. <i>Considérations pieuses tirées de l'odeur de la Rose, qui est la Reine des Fleurs</i> ..	18
§ 2. <i>Documents spirituels observés de la fertilité et de la vertu médicinale des Roses</i> ..	23
§ 3. <i>Instructions vertueuses données par les Épinés et par la courte durée des Roses</i> ..	27
CHAPITRE VI	
<i>Du LIS présenté aux Vierges</i>	31
§ 1. <i>La blancheur et l'odeur des Lis mettent en avant de beaux enseignements pour les Vierges</i>	31
§ 2. <i>Le beau Lis, fertile et médicinal, montre les belles qualités des Vierges</i>	35
§ 3. <i>Le Lis croît plantureusement dans les vallées; il paraît plus beau entre les épinés; il ne veut pas être touché; le rouge est moins estimé que le blanc, lequel est le symbole de l'espérance</i>	39
CHAPITRE VII	
<i>De l'HÉLIOTROPE ou FLEUR AU SOLEIL présentée à ceux qui se conforment au bon vouloir de Dieu en toutes choses</i> <i>Considérations pieuses tirées de sa nature et de ses effets souverains contre quelques maux spirituels</i>	43
§ 1. <i>La propre volonté condamnée par la Fleur au Soleil et son malheur</i>	44
§ 2. <i>Le bonheur de la conformité de la volonté de l'homme avec celle de Dieu, enseigné par la Fleur au Soleil</i>	47

CHAPITRE VIII

De la JACINTHE présentée à ceux qui méditent les choses du ciel et vivent d'une vie céleste 52

CHAPITRE IX

De la COURONNE IMÉRIALE présentée aux Rois et aux grands de la terre . . . 55

CHAPITRE X

De l'AMARANTE ou PASSE-VELOURS présentée aux amateurs de biens éternels, mépriseurs des biens terrestres 60

CHAPITRE XI

Du GLAÏEUL et de l'IRIS présentés à ceux qui pâtissent de diverses adversités 63

CHAPITRE XII

De l'ANÉMONE présentée à ceux qui écoutent les inspirations du Saint-Esprit 68

CHAPITRE XIII

Du NARCISSE présenté aux filles qui aiment la beauté corporelle, passagère et nuisible 72

CHAPITRE XIV

De l'CEILLET ou GIROFLÉE présenté aux jeunes mugnets parfumés et musqués . . 79

CHAPITRE XV

De la TULIPE présentée aux amateurs de la beauté de leurs âmes qui sont en la grâce de Dieu 84

CHAPITRE XVI

De la MARGUERITE présentée aux Personnes religieuses, qui se lèvent de bon matin pour louer Dieu 89

§ 1. *La Marguerite enseigne les Personnes religieuses à se lever de bon matin pour chanter les Heures canoniales, pour louer Dieu et pour obtenir de lui diverses grâces* . . . 90

§ 2. *La Marguerite incite les Personnes religieuses à chasser le trop long sommeil, dommageable au corps et à l'âme* 92

§ 3. *Motifs donnés par la Marguerite aux Personnes religieuses pour se lever de bon matin et pour chasser la paresse et le trop long repos de la nuit* 94

CHAPITRE XVII

Des PENSÉES ou de la VIOLETTE présentées à ceux qui s'entretiennent volontiers aux saintes pensées 97

§ 1. *Divines pensées de l'amour de Dieu envers l'homme et de l'homme envers Dieu, tirées de la couleur purpurine des Pensées, ou de la Violette de trois couleurs* 98

§ 2. *Belles pensées de la Chasteté, tirées de la couleur blanche des Pensées, ou de la Violette de trois couleurs* 100

§ 3. *Saintes pensées de l'amour du Prochain, tirées de la couleur jaune des Pensées, ou de la Violette de trois couleurs* 103

§ 4. *Utiles pensées de la mort, tirées des linéaments noirs qui se voient sur le fond jaune des Pensées ou de la Violette de trois couleurs* 106

Permission du R.P. Provincial 108

